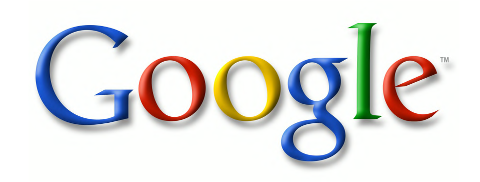
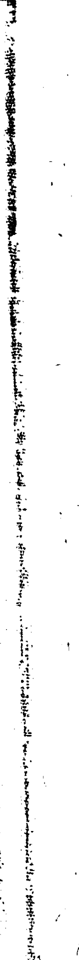




MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE.

TOME PREMIER.

MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE;

CONTENANT

DIVERSES AVANTURES qui peuvent servir d'instructions à ceux qui ont à vivre dans le grand monde.

Rédigés par M. DE SAINT-EVREMOND.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



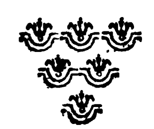
M. DCC. LIII.

AVERTISSEMENT.

LES Aventures qui ſont racontées dans ces Mémoires, ſont arrivées depuis l'année 1625. Il ſera aiſé, en les liſant, de voir que l'Auteur s'eſt propoſé de ne point faire connoître ceux dont il parle, mais il avoit ſouvent manqué à cette précaution; & celui qui a travaillé à les rédiger, s'eſt vû obligé de changer plus d'une fois la qualité des perſonnes & la datte des événemens, pour les rendre abſolument méconnoiſſables, quand la réputation du prochain pouvoit y être intéreſſée; enſorte qu'on n'y trouvera rien de cette nature qui puiſſe déſigner quelqu'un. Ce n'eſt que dans les choſes qui pourroient donner lieu à la médiſance, qu'on a employé ces déguiſemens: car dans tout le reſte, la vérité y eſt exacte, & on trouvera par tout pluſieurs circonſtances très-curieuſes des faits les plus connus de l'Hiſtoire de ce temps.

On voudroit pouvoir ſatisfaire la curioſité de ceux qui demanderont quel eſt celui dont on donne ici les Mémoires; mais c'eſt ce qu'on ne ſait pas. Ils ont été apportés d'Angleterre par un homme à qui

on a fait un myſtére du nom de l'Auteur ; & il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait eu, pour ſe cacher lui-même, la précaution qu'il a eûe pour ne nommer perſonne. Au reſte, quoiqu'il ſemble n'avoir entrepris ces Mémoires que pour y dépeindre les dangers & les écueils de la Galanterie, on verra que s'il donne quelquefois l'idée de la mauvaiſe conduite des femmes coquettes, il rend aux autres la juſtice, & leur donne tous les éloges qu'elles méritent ; & ce n'eſt pas ſeulement à l'égard du commerce des femmes que l'on trouvera des inſtructions, c'eſt auſſi ſur tout ce qui regarde la conduite & les occupations d'un homme engagé dans le grand monde.



SOMMAIRES
DU TOME PREMIER
DES MEMOIRES
DE MONSIEUR
LE COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE,

Rédigés par M. de Saint-Evremond.

LIVRE PREMIER.

*Motif qui engagea le Comte de *** à écrire sa vie.* 2. *Sa naissance,* 3. *Est mis dans une petite Ville de Province avec son second frere, pour y faire ses études,* 3. & 4. *On lui donne la qualité de Chevalier,* 4. *Son caractére,* ibid. *Le progrès qu'il fait dans ses études lui attire la haine de son frere,* 4. *A quatorze ans il devient amoureux d'une Comédienne qui faisoit le rolle de*

Chiméne dans la Tragi-Comédie du Cid, 5. *Raisons pour lesquelles il s'en détache*, 6. *Il va voir une de ses parentes qui étoit Abbesse dans un Couvent*, ibid. *Devient amoureux d'une Pensionnaire de ce même Couvent*, 7. *Lui déclare la passion qu'il a pour elle*, *& comment*, ibid. *Réponse qu'elle lui fait*, ibid. *Ils s'aiment réciproquement pendant un mois*, 8. *Ils se brouillent*, *& pourquoi*, 9 & suiv.

Le Comte devient amoureux de la femme du Lieutenant Général de la Ville où il demeuroit, 9. *&* 10. *Se compare à Alexandre & à Orondate*, *Héros de Romans*, *& sa maîtresse à Cassandre & à Statira*, 10. *Elle le met à l'épreuve dans une de ses intrigues*, 11. *Tour qu'il lui joue*, 12. *Ce qu'elle dit à son mari à ce sujet*, 12 *&* 13. *Il est maltraité & banni de cette maison*, 13. *Réfléxions qu'il fait sur le caractére des femmes coquettes*, 13. 14. *Il revient à Paris après la mort de son pere*, 14. *Son frere le destine à servir avec lui en Piémont*, 15 *&* 16.

Le Comte devient amoureux de la maîtresse de Monsieur de Cinq-Mars, *Protecteur de sa famille*, 17. *Caractére de cette fille*, 18 & suiv. *Il la quitte avec mépris*, 26. *Il s'adonne chez la Duchesse de* **** *sa parente*, *qui avoit une Niéce fort jolie*, *à qui il conte des douceurs*, 27. *Tour que*

MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE.

TOME PREMIER.

l'engage à leur permettre de se revoir, ibid. *Le Roi qui aimoit cette fille, voulant la marier, lui donne le choix d'un Epoux*, ibid. & suiv. *Elle demande le Comte, qui s'en défend, sous prétexte qu'il n'a point de bien*, 97. *Réponse que le Roi lui fait*, ibid. & suiv. *Conversation qu'il a avec le Roi sur ce sujet*, ibid. *Il rend compte à la Reine de cette conversation, & elle le persuade d'accepter ce mariage*, 98. *A la persuasion de la Reine, il épouse cette fille qui lui apporte en mariage une Comté considérable, qui lui donne le titre de Comte*, 99. & suiv. *Raison qui engage le Roi à changer de maîtresse*, ibid. *Ce qui arrive de ce changement entre le Comte & sa femme*, 100. *Sur les plaintes qu'elle fait faire de son mari au Roi, il se résout de le faire assassiner*, ibid. *La Reine qui étoit mêlée dans cette intrigue, en est instruite*, ibid. & suiv. *Maniere dont elle s'y prend pour dissuader le Roi de ce que cette femme lui avoit dit d'elle*, 101. & suiv. *Le Roi lui en demande pardon, & renvoye chercher le Comte, qui ayant été averti de l'assassin prémédité contre lui, s'étoit caché chez une Dame de considération*, ibid. *Cette Dame a une telle passion pour lui, qu'elle s'offre d'empoisonner sa femme*, 102. *Il lui remontre les inconvéniens d'un pareil dessein*, ibid. *Voyant qu'il ne vouloit pas répondre à sa passion, elle le menace de l'empoisonner lui-même*,

Comte lui en témoigne ſon déſeſpoir dans une Lettre, 163. *Il tâche de la juſtifier dans ſon eſprit*, ibid. *Il ſe déguiſe en domeſtique & la va voir au Couvent*, 164. *Elle lui en marque ſa reconnoiſſance, & ils ſe raccommodent*, ibid. *Elle lui fait promettre de l'épouſer*, 165. *Sa famille la fait ſortir du Couvent, pour la marier à une perſonne titrée*, ibid. & ſuiv. *Elle déclare à ſa mere qu'elle ne l'épouſera pas, & qu'elle s'eſt promiſe au Comte*, 166. *Elle lui fait ſavoir ce qu'elle avoit dit à ſes parens touchant les engagemens qu'ils avoient enſemble*, ibid. *On la menace de la faire enfermer pour le reſte de ſes jours*, ibid. *Cette menace lui fait accepter le mariage qu'on lui propoſe*, ibid. *Le Comte ſe réſout à l'enlever & va la trouver dans une Egliſe où elle lui avoit donné un rendez-vous*, ibid. *Il y arrive dans le temps qu'on la marioit, & reſte juſqu'à la fin de la cérémonie*, 67. *Le dépit de voir cette dernière maîtreſſe mariée, fait qu'il ne ſe pique plus de politeſſe, ni de complaiſance pour les Dames*, 168. *Sa brutalité lui attire encore plus d'égards de leur part*, ibid. *Il en fait eſſai ſur une Dame qui devint ſon amie, à force de le croire ſon ennemi*, ibid. *Raiſons qui l'engagent à la quitter*, 169. *Son frere lui conſeille de faire un voyage en Pologne, où le bien & les enfans qu'il y avoit*

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIÉME.

Duc, il prend la résolution de renouer avec cette Dame, & de s'en faire aimer, ibid. *Elle lui demande pardon du mauvais traitement qu'elle lui a fait à Naples*, 216. & suiv. *Cependant elle le trompe*, 217. *Le Roi d'Espagne ayant une nouvelle maîtresse, le Comte est curieux de la voir*, 218. & suiv. *Le Gascon chez qui il étoit logé, lui procure cette occasion*, ibid. *Ils se mettent sur un escalier, pour voir passer cette Dame*, 219. *Ce qu'elle dit au Comte en descendant, lui fait croire qu'elle veut avoir une intrigue avec lui*, ibid. *Il va chez sa Napolitaine, pour savoir qui étoit cette Dame*, 220. *Elle lui dit qu'elle est sa meilleure amie, & tâche de l'en détourner*, ibid. *Le Duc de Guise lui conseille de poursuivre auprès de cette Dame, qu'il ne connoissoit pas encore*, 221. *Il reste long-temps dans son ignorance*, ibid. & suiv. *Il reçoit un billet de cette Dame qui lui promet de se faire reconnoître au plûtôt*, 223. *Elle lui donne rendez-vous chez sa Napolitaine, pour le même jour*, ibid. *Il reconnoît dans cette entrevûe que la Napolitaine & la maîtresse du Roi étoient la même personne*, ibid. *Le Comte feint de n'être pas la dupe du tour qu'on lui avoit joué, mais ni cette Dame, ni le Duc de Guise ne le croyent point*, 224. *Il recommence à aimer la Napolitaine*, 225. *Le Duc de Guise part*

LIVRE QUATRIÉME.

voyant que l'Esclave ne lui parle que de son ami, & qu'il ne répond pas à ses empressemens, s'en irrite, & remet leur entrevûe au lendemain, 261. & suiv. *Le Comte se propose d'y retourner avec son habit françois, si on revient le chercher*, 262. *La même Duegne revient le prendre le lendemain pour le conduire chez Isabella*, 263. *Il cache son habit françois avec celui d'Esclave, qu'il laisse au pied du balcon*, ibid. *Isabella est surprise, & lui fait promettre de la venger de l'Esclave*, ibid. *Il lui déclare qu'il est le même que l'Esclave, ce qu'Isabella ne veut pas croire*, 264. *Il veut lui prouver en allant chercher ses habits, mais la Dame se retire, & il ne peut la revoir*, ibid. *Il se résout de passer le reste de la nuit dans la rue, afin de reconnoître la maison*, 265. *Il y est attaqué par Manrique & ses domestiques*, ibid. *Il blesse Manrique & se sauve*, 266. *On ne fait point de poursuites contre lui*, ibid. & suiv.

Isabella ayant vû les habits de l'Esclave que ses domestiques avoient ramassés, reconnoît son erreur, 267. *Son amour se réveille en faveur du Comte, & elle le va chercher elle-même*, 268. *Elle lui fait des excuses, & lui donne les moyens de se raccommoder avec son mari*, 269. *Il lui représente les difficultés d'exécuter un tel projet*, ibid. *Ré-*

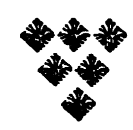
flexions

de sa lettre, ibid. *Isabella prend le change, & se sait bon gré de ce qu'elle a dit à son mari que le Comte & l'Esclave étoient le même*, 280. *Elle l'envoye chercher par la Duegne Beatrix, qui le conduit sous son balcon*, ibid. *Isabella l'introduit, lui fait des reproches, & lui conte comment elle avoit voulu faire assassiner son ami*, 281. *Il lui fait des excuses de son indiscrétion, & lui fait à son tour des reproches d'avoir été bien avec ce François, ce qu'il nie*, ibid. *Ils se séparent, sans qu'Isabella ait le moindre soupçon qu'il fût autre chose que l'Esclave d'Alger*, 282.

Le Comte trouve un vrai Algérien qui lui paroît propre à la vengeance qu'il méditoit contre Isabella, ibid. *Il le fait aboucher par son valet de chambre, qui lui promet une bonne récompense, s'il veut faire ce qu'on lui dira; ce qu'il accepte*, ibid. & suiv. *Beatrix étant venue à l'heure ordinaire, le Comte envoye l'Algérien à sa place*, 283. *Dès qu'il sait qu'il est dans la chambre d'Isabella, il écrit un billet à Manrique, par lequel il lui mande que sa femme est enfermée avec l'Esclave d'Alger*, ibid. *Manrique s'étant levé, ordonne à une partie de ses gens de se tenir sous le balcon, & l'autre partie dans la maison*, ibid. & suiv. *Pendant ce temps, Isabella qui reconnoît que l'Algérien n'est pas son*

la fin de sa vie, ibid. *Ils se quittent après cette conversation, qui fut la derniére qu'ils eurent ensemble, étant tombée malade, si-tôt que le Comte l'eut quittée, d'une fiévre dont elle mourut*, 329. *Après la mort de la Carmelite, le Comte qui s'étoit caché depuis son arrivée à Paris, apprend son retour à son frere, & lui témoigne l'envie qu'il a de mener une autre vie que celle qu'il avoit menée*, 330.

Fin des Sommaires du Tome premier des Mémoires.

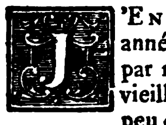


MEMOIRES



MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE DE *** ;
AVANT SA RETRAITE,
RÉDIGÉS PAR MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

LIVRE PREMIER.



J'ENTRE dans ma ſoixantiéme année, plus rebuté du monde par mes diſgraces, que par la vieilleſſe ; je cherche à jouir du peu de repos que Dieu me laiſſe encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me détacher du monde ; & comme ma vie eſt, pour ainſi dire, un tiſſu de tous les écueils, qu'on peut trou-

ver auprès des femmes, je crois que rien ne sauroit être plus utile, & à moi-même, & aux autres, que de repasser sur mes avantures, qui ont rapport à elles. Ceux qui liront ces Memoires, y prendront peut-être des motifs pour être plus sages que je n'ai été, & moi en les écrivant, & en me retraçant le ridicule & les égaremens de la galanterie, je m'animerai à condamner de plus en plus ce maudit penchant, qui tout vieux & tout expérimenté que je suis, pourroit encore m'entraîner; tant les hommes ont peu de force pour suivre le bien qu'ils approuvent, & pour éviter le mal qu'ils condamnent.

Comme en écrivant ces Memoires, je pense plus à laisser à la postérité une instruction, qu'une Histoire; je ne dirai point qui je suis, & je cacherai de même le nom de la plûpart de ceux dont je parlerai. Je n'écris pas précisément pour apprendre mes avantures, mais pour enseigner, par le récit de mes avantures, à éviter les déreglemens que je déplore; & il y auroit de l'injustice aux Lecteurs, de s'appliquer davantage, à deviner la vérité de cette Histoire, qu'à profiter des vérités qu'elle renferme.

Je prie, du moins, ceux qui me reconnoîtront, de ne divulguer ni leurs conjectures, ni leurs découvertes, & je leur don-

ne ſous le ſecret, tout ce qui me ſera impoſſible de leur cacher.

Je ſuis né dans le mois de Mai de l'année 1625. Mon pere qui étoit d'une des plus anciennes Maiſons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi, qui lui permettoit peu de prendre le ſoin de ſon ménage, l'avoit laiſſé à ma mere. Sa Famille étoit compoſée d'une fille & de trois garçons : la fille étoit l'aînée, & j'étois le cadet de tous les quatre. Le fonds de ſon bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eût apporté peu de choſe en mariage, & à peine fûmes-nous au monde, qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous éloigna de bonne heure d'auprès d'elle, & ayant mis ſa fille dans un Couvent de Province, où elle payoit une penſion modique, elle chercha auſſi les Colléges, où l'éducation de ſes garçons pourroit lui moins coûter. Mon frere aîné avoit déja pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eût que quinze ans. On me mit avec mon ſecond frere dans une petite Ville de Province, ſous la conduite d'un Prêtre, qui nous envoyoit étudier dans un Collége qui étoit dans la même Ville. Nous y étions fort diſtingués, quoique nous fiſſions peu de dépenſe; mais outre qu'on connoiſſoit qui nous étions, on nous

donna des qualités, qui nous attiroient cette distinction. On donna à mon frere la qualité de Comte, & à moi celle de Chevalier; car la mode n'étoit pas en ce temps-là aussi établie qu'aujourd'hui, de donner celle d'Abbé à des enfans, qui n'ont nulle autre vocation à l'Eglise, que le titre de cadets.

Mon frere le Comte ne se trouva aucune ouverture d'esprit pour les Lettres, & toute son occupation, depuis le matin jusqu'au soir, étoit de faire enrager le pauvre Précepteur chez qui nous logions. Pour moi j'étois plus docile, & quoique je ne fusse pas ennemi du plaisir, je ne laissai pas de trouver moyen de bien faire dans mes Classes. La différence qu'on remarqua entre le caractére d'esprit de l'un & de l'autre, m'attira des louanges, qui chagrinant mon frere, commencerent à lui donner contre moi la haine qu'il a toujours eue, & c'est ce qui m'a convaincu, qu'il ne faut jamais faire étudier ensemble des enfans, dont le génie est différent. Les mortifications qu'on donne à un aîné, qui est surpassé par son cadet, retombent toujours sur celui qui en est la cause innocente. Mon frere avoit déja quinze ans, & moi quatorze, quand une Troupe de Comédiens arriva dans la Ville où nous faisions nos études.

Je n'avois eu jusques-là, que de vagues

impreſſions de cette paſſion qui attache un ſexe à l'autre. Ce fut à la Comédie qu'elle commença à ſe développer, & à ſe faire ſentir en moi, & je le dirai, ou à ma confuſion, ou à celle des plus graves Auteurs de la Tragédie, que ce fut à la repréſentation du Cid, que je commençai tout de bon à vouloir faire l'amour. La femme qui jouoit le rôle de Chiméne, me toucha, & par ſa beauté, & par la tendreſſe des ſentimens de ſon perſonnage. Je me ſentis affligé de la voir malheureuſe. Il me ſemble même, que j'étois un peu fâché, qu'elle fût auſſi vertueuſe, que ſon rôle la faiſoit paroître; mais ce regret ne me dura pas longtemps. J'appris bientôt que cette femme, qui repréſentoit ſur le Théatre des rôles ſi vertueux, n'étoit dans le particulier rien moins que Chiméne. Ce fut là ce qui me renverſa entiérement l'imagination. Quoi, diſois-je en moi-même, il me ſeroit aiſé d'être aimé de cette Chiméne, qui a tant de fierté pour Rodrigue? Je portois par tout ces penſées & ces réflexions, & j'avalois, ſans le ſavoir, le funeſte poiſon de la débauche.

Ce que j'éprouvai dans un âge ſi tendre, m'a, dans la ſuite de ma vie, empêché d'être ſurpris, quand j'ai vû les Comédiennes, toutes décriées qu'elles ſont, inſpirer de plus fortes paſſions que les plus honnêtes

femmes. Le rôle qu'elles font ſur le Théatre, donne du goût pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'étois trop jeune pour oſer m'attacher à la Chiméne, qui m'avoit touché dans la repréſentation du Cid. D'ailleurs, cette Comédienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'étois à cet âge, & prévoyant bien que ſi j'oſois lui parler d'amour ſans avoir à lui faire des préſens, je n'en ſerois traité que comme un écolier, je cherchois des amours plus aiſées, & plus capables de me réuſſir. Mais à qui m'attacher? Je ne voyois pas une femme pour qui je n'euſſe du penchant. Tout étoit Chiméne pour moi, mais je n'étois Rodrigue pour perſonne; & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes, à qui je prodiguois les miennes, c'eſt que j'étois un joli enfant. Cela me déſeſperoit; je voulois qu'on me regardât comme un homme, puiſque je ſentois ſi bien que je l'étois.

Il y avoit dans la Ville où nous demeurions, un Couvent de Filles, dont l'Abbeſſe étoit un peu notre parente. J'allois la voir aſſez ſouvent, & par ſon moyen, je connoiſſois la plûpart des jeunes Penſionnaires qui étoient chez elle. Il y en avoit une à peu près de mon âge, qui me plaiſoit plus que les autres; & comme j'avois

assez de facilité pour la voir, je crus qu'il n'y avoit personne, à qui je pusse mieux m'attacher. Ce fut donc à elle que je résolus de découvrir la passion, qui commençoit à naître dans mon cœur. Je me servis pour faire cette déclaration, de quelques Vers de Comédies que j'avois retenus, que je lui prononçai d'un air fort passionné & fort tendre : la petite personne étoit déja bien plus aguerrie que moi, & je fus fort étonné de la voir répondre à mes Vers par de la Prose fort intelligible. Elle se moqua de la maniere dont j'avois fait ma déclaration, & elle me dit qu'elle avoit appris dans son Couvent à parler d'une autre sorte. Je reconnus qu'elle avoit lû toutes sortes de Livres de galanterie, & qu'elle en savoit déja assez, non-seulement pour répondre à mes sentimens, mais encore pour m'encourager, & pour m'instruire. Elle jura pourtant, qu'elle n'avoit jamais senti que pour moi, la passion qu'elle me découvroit, & qu'elle ne la sentiroit jamais pour un autre ; mais elle me dit que si je l'aimois véritablement, il falloit ne point perdre de temps, & travailler à trouver l'occasion de nous voir souvent.

Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de trouver une personne si aimable, toute remplie d'amour pour moi. Je me persuadai aisément que c'étoit l'effet de

mon mérite, qui lui causoit cette passion; & je fus confirmé dans cette vanité, par les lettres qu'elle commença à m'écrire tous les jours, car il me sembloit alors qu'on ne pouvoit écrire, ni avec plus de passion, ni avec plus d'esprit.

Je ne pensai donc plus qu'à l'aimer. Nous nous écrivions exactement tous les jours, & nous nous servions pour ce commerce, d'un Ecolier, qui étoit fils de la Tourriere de l'Abbaye, & qui en venant en Classe, me rendoit ses lettres, & lui reportoit les miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous aimions de la sorte, quand mon frere, qui paroissoit attaché à une Religieuse de la même Abbaye, & qui n'étoit pas d'humeur à cacher ses intrigues, me fit voir les lettres que cette Religieuse lui écrivoit. Quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit presque mot pour mot, les mêmes lettres que m'écrivoit ma Pensionnaire, & qu'il falloit que toutes celles que j'avois reçûes eussent été composées par cette Religieuse! Je n'en témoignai rien à mon frere, mais en le quittant, j'allai faire un paquet de toutes les lettres que j'avois, & je les renvoyai à celle de qui je les avois reçûes, lui mandant par un billet fort sec, que je ne voulois plus l'aimer ni la voir, puisqu'elle avoit été capable de me tromper.

Elle répondit à mon billet par un billet encore plus ſec. Comme je l'aimois de bonne foi, je fus fâché de la voir en colere. Je lui écrivis une lettre fort humble, en lui demandant mille pardons, & n'ayant eu aucune réponſe, j'allai la voir pour lui demander pardon moi-même.

Elle me reçut avec un air qui me perſuada qu'elle ne m'avoit jamais aimé. Elle ne fit que rire de ma triſteſſe; & voyant que je voulois lui faire des reproches en forme, elle me dit que j'étois un plaiſant marmot, pour vouloir être aimé d'une perſonne comme elle. Cela m'accabla, car elle n'étoit guére plus âgée que moi. J'enrageois de me voir traiter d'enfant par un enfant, & je n'avois pas ſçû juſques-là, que les filles ne ſont plus des enfans, à l'âge où les garçons le ſont encore.

Le mauvais ſuccès de cette premiere paſſion, commença à me faire connoître le caractére des femmes. Heureux! ſi j'en euſſe profité, mais je crûs que la jeuneſſe étoit la ſeule cauſe de la tromperie que cette Penſionnaire m'avoit faite, & je réſolus de m'attacher à des Maîtreſſes moins enfans.

Nous allions quelquefois manger chez le Lieutenant Général de la Ville où nous demeurions. Il avoit une femme aſſez bien faite, & qui faiſoit fort parler d'elle. Elle

avoit environ trente ans, & je n'en avois pas quinze, mais je ne la voyois jamais que je ne lui marquasse de la passion. Je croyois alors qu'il falloit paroître passionné de toutes les femmes, & je le sentois même comme je le disois, car dans l'envie générale que j'avois de faire l'amour, je me trouvois, ce me semble, disposé à aimer toutes celles qui voudroient bien souffrir que je les aimasse.

La Lieutenante Générale prenoit beaucoup de plaisir à mes douceurs, & elle me disoit ordinairement, que c'étoit dommage que je fusse si jeune, mais qu'elle n'osoit compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse, quand il étoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui étoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences étoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi, & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans *, car c'étoit le temps où ils commençoient à être en vogue, & je ne croyois pas qu'il fût permis de faire l'amour autrement, que leurs Héros le faisoient. Je m'imaginois être tantôt Alexandre, tantôt Orondate, & ma Lieutenante Générale ne paroissoit pas

* Comme Pharamond en 12. volumes.

à mes yeux, une moindre Maîtresse, que Cassandre, ou Statira.

Je n'étois point suspect à son mari, étant presque le seul, qui eût la liberté de voir sa femme. Non-seulement nous étions seuls, quand je la voyois chez elle, mais nous allions souvent nous promener tête à tête dans un jardin qui étoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit qu'elle vouloit éprouver si je l'aimois véritablement, & si elle pouvoit se fier à moi. Je lui promis une discrétion à l'épreuve de tout, & alors elle me dit, qu'elle avoit à parler à un homme de ses parens, qui se trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais personne n'en eût connoissance, parce qu'elle seroit perdue, si on venoit à le découvrir, son mari lui ayant fait des défenses expresses de voir cet homme ; elle m'assura que ce n'étoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidélité, sans m'informer de ses raisons.

Nous allâmes à ce jardin, & à peine y fûmes-nous arrivés, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par-dessus la muraille, & vint nous trouver dans une allée, où nous nous promenions. Le voilà, me dit-elle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous observerez s'il ne vient personne, & si vous voyez quel-

qu'un, vous me viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée, qui répondoit à ce cabinet, & me disant, que je me gardasse bien de changer de place.

Dès qu'elle fut dans le cabinet, j'oubliai la promesse que je lui avois faite de garder toujours mon poste, & m'approchant tout doucement de la porte de ce cabinet, j'eus la malice d'y frapper rudement, en lui criant, *Madame, voici votre mari qui vient.* A ces paroles, elle s'approcha de la porte, & sans l'ouvrir, elle me pria de mener son mari dans une autre allée, jusqu'à ce qu'elle eût eu le temps de faire évader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laisser ce temps-là, & le Cavalier regrimpa avec précipitation à la muraille, par où il étoit venu. Elle vint à moi, & me voyant seul, elle demanda où étoit son mari. J'eus beau lui dire qu'il étoit déja ressorti, elle vit bien que c'étoit une peur que j'avois voulu lui faire, & elle m'en témoigna un chagrin, qui alloit jusques à me dire des injures.

Je crus qu'ayant apperçu son intrigue, elle me ménageroit, mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis sans presque me dire un mot, & en me quit-

tant elle alla dire à ſon mari, que j'étois un inſolent, qui avoit oſé lui en conter, & qu'elle le prioit que je ne revinſſe plus chez elle.

J'y retournai dès le lendemain, & le mari me dit en ſe moquant de moi, que j'étois un libertin & un débauché, & que ſans la conſidération qu'il avoit pour ma famille, il me traiteroit comme on traite les enfans quand on veut les châtier.

Cette injure me perça juſqu'au vif, & au lieu de lui répondre comme j'aurois pû le faire, que ſa femme le trompoit, je ne m'arrêtai qu'à la honteuſe menace qu'il m'avoit faite. Je lui ſautai au collet, & le manque ſeul de forces m'empêcha de lui faire autant de mal que j'aurois voulu. Sa femme accourut au bruit, & prenant le parti de ſon mari, elle me dit cent injures. Voyez, diſoit-elle, quelle inſolence. Ce petit fripon en ſait déja beaucoup, & s'il oſe traiter mon mari de cette ſorte, que ne diroit-il point de moi ſi on l'écoutoit ? On m'arracha des mains du mari, & on me pria de ne plus revenir chez lui. Je ſortis en donnant au mari & à la femme tous les noms qu'ils méritoient.

Quand je fus au logis, j'admirai longtemps l'impudence de cette femme, qui ſachant que j'avois de quoi la perdre en publiant ce que j'avois vû, avoit eu un pro-

cédé si étrange ; mais je ne connoissois pas en ce temps-là de quoi une femme coquette est capable, & ce qui m'arriva à cêt âge ne fut qu'une légere ébauche des friponneries que j'ai éprouvées depuis dans les femmes de ce caractére.

Cette avanture fit grand bruit. Le Précepteur chez qui nous logions en écrivit à ma mere, & la pria de nous retirer, parce que nous étions trop grands. Ma mere auroit eu peu d'égard à ses remontrances, si cette année-là qui étoit l'année 1640. elle n'étoit devenue veuve. Mon pere fut tué en Piémont à la bataille que le Comte d'Harcourt gagna sur les Espagnols. Elle nous rappella donc à Paris, où nous trouvâmes mon frere aîné qui étoit revenu après la mort de mon pere, pour demander sa Charge, & pour tâcher aussi de nous faire donner de l'emploi dans les Troupes, à mon frere le Comte & à moi.

Nous avions un ami puissant avec qui mon frere aîné avoit été élevé, & que nous avions aussi fort connu dans notre jeunesse. C'étoit Monsieur de Cinq Mars, fils du Maréchal d'Effiat. Comme il étoit dans sa plus grande faveur, nous n'eûmes pas de peine à obtenir tout ce que nous souhaitions. La Charge de mon pere fut rendue à mon frere aîné. On donna mon frere le Comte à Monsieur le Duc de Brezé pour servir sur

mer, & mon frere aîné qui avoit de l'amitié pour moi, voulut me garder auprès de lui pour servir en Piémont la campagne prochaine. Je restai donc à Paris, où je passai l'hiver avec lui, étant presque de toutes ses parties & de tous ses plaisirs, & ce fut alors que j'eus occasion de connoître bien mieux que je n'avois fait, le caractére des femmes coquettes.

Nous étions presque toujours chez Monsieur de Cinq Mars, & je ne puis m'empêcher de dire ici la surprise où j'étois, & les réflexions que j'avois coûtume de faire toutes les fois que je le voyois. Jamais homme ne m'a semblé devoir être plus heureux qu'il étoit alors. Il se voyoit à vingt ans Favori du Roi, avec des distinctions que nul autre n'avoit eues avant lui. Il étoit adoré de tous les Courtisans, & aimé de toutes les femmes ausquelles il lui plaisoit de s'attacher. Cependant je ne le voyois jamais content, & dès qu'il se trouvoit seul avec mon frere & moi, il se disoit l'homme du monde le plus malheureux. Il rêvoit, il soupiroit, & passoit souvent des heures entieres à ne rien dire & à se promener dans la chambre. Il n'expliquoit qu'à mon frere les sujets de chagrin qu'il avoit, & lui parloit assez souvent à l'oreille. Je ne me mêlois point d'entrer dans ces confidences, mais je ne pouvois cesser d'admirer combien les hom-

mes ſont trompés, quand ils ſe perſuadent que les grands poſtes & les grands honneurs ſont néceſſaires pour être heureux.

Je n'eus aucune connoiſſance des ſecrets de Monſieur de Cinq Mars en matiere d'Etat, & je ne ſai s'il les découvrit à mon frere, mais je connus la plûpart de ceux qu'il avoit en matiere de galanterie; car on trouve beaucoup d'hommes capables de cacher ce qui regarde leur fortune, & l'on n'en trouve guére qui puiſſent ne pas ſe vanter de ce qui a de quoi flatter leur vanité en amour.

Monſieur de Cinq Mars étoit parfaitement bien fait & fort libéral. Cependant les femmes auſquelles il paroïſſoit attaché, ne lui étoient pas fort fidelles. Comme il étoit obligé d'être preſque tout le jour auprès du Roi, il n'avoit que des momens à donner à ſes maîtreſſes, & elles trouvoient toute la facilité qu'elles vouloient pour le tromper.

Il en avoit une pour laquelle il avoit fait beaucoup de dépenſe. Il l'avoit meublée & logée magnifiquement, & il ne lui rendoit guére de viſites qu'il ne lui fît des préſens. Il nous menoit fort ſouvent chez elle mon frere & moi, & même il nous y laiſſoit, étant obligé de retourner à la Cour. Soit que mon frere eût des engagemens ailleurs,

ailleurs, soit qu'il fît scrupule d'en conter à la *Maîtresse* de son ami, il paroissoit s'attacher peu à elle, & quand Monsieur de Cinq Mars étoit sorti, & que nous restions chez cette fille, il s'endormoit presque toujours, & me laissoit causer avec elle tant que je voulois.

Je n'avois pas encore perdu l'habitude que j'avois prise, de croire qu'il n'étoit pas permis de voir une femme sans lui témoigner de la passion. Celle-ci étoit belle, & on peut bien croire qu'ayant la facilité de l'entretenir, je lui dis que je l'aimois.

Voulant pourtant faire cette déclaration avec un peu de délicatesse, je lui dis que j'étois fâché que Monsieur de Cinq Mars fût si attaché à elle, & qu'elle lui eût de si grandes obligations, parce que sans cela j'aurois pris la liberté de lui témoigner que je l'aimois de tout mon cœur. Vous croyez, reprit-elle, qu'il est attaché à moi, & que je lui ai de l'obligation, point du tout, il ne m'aime point, & il ne fait presque rien pour moi. Il ne fait rien pour vous, repris-je avec étonnement? Cependant on ne dit pas cela, & on prétend dans le monde qu'il vous a donné plus de cinquante mille écus. Hé bien, répondit-elle, cinquante mille écus, voilà une belle gueuserie pour une fille comme moi. Si je voulois avoir pour d'autres les complaisances que j'ai

pour lui, j'aurois déja reçu trois fois plus d'argent, & je serois bien mieux établie.

J'avoue que ce discours me parut si singulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maîtresses qu'on achete se croyent toutes beaucoup au-dessus du prix pour lequel elles se vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien témoigner de ma surprise. Il est vrai, lui dis-je, que si on a égard à votre mérite, cinquante mille écus sont peu de chose. Mais que doivent donc espérer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle maniere recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'a pas un sou à vous donner? Est-ce donc, reprit-elle, que vous croyez que je sois intéressée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il étoit vrai que vous m'aimassiez, & que je crusse que c'est de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monsieur de Cinq Mars avec ses cinquante mille écus, car, ajoûta-t'elle, il n'appartient qu'aux coureuses de faire l'amour pour de l'argent.

Ce discours me toucha jusques au cœur; & m'empêcha de faire la réflexion que j'aurois dû faire sur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une personne assez

intéressée pour n'être pas contente de cinquante mille écus, ne laisser pas de faire la généreuse; mais j'en fus touché, comme si elle eût parlé de bonne foi. Je m'imaginai que j'avois plus de mérite que Monsieur de Cinq Mars, & j'allai même jusqu'à me persuader qu'une fille aussi bien nippée qu'elle l'étoit, pourroit non-seulement m'aimer sans rien attendre de moi, mais me faire même des présens, car étant alors extrêmement dépourvu d'argent, je sentois bien que celle de toutes les femmes que j'aimerois davantage, seroit celle qui me donneroit le plus.

Je lui répondis que j'étois charmé de la générosité de son cœur, & qu'elle ne devoit point douter que le mien ne fût sincére. La maniere dont elle me répondit, me fit croire que j'étois aimé. Elle m'assura qu'elle me recevroit toutes les fois que j'irois chez elle, & qu'elle auroit soin que personne ne nous troublât dans nos tête à tête. Je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, & elle me le promit.

Je la quittai si charmé de ma bonne fortune, que j'eus peine à n'en pas faire confidence à mon frere. Je ne cessai point en m'en retournant avec lui, de lui parler de cette fille avec un épanchement de cœur qui le faisoit rire. Je crois, me disoit-il,

que vous en êtes amoureux ? Il faudroit pour cela, lui répondois-je, que je fusse assez riche pour lui faire du bien. Mon frere rioit de toute sa force quand je lui disois que personne que Monsieur de Cinq Mars ne devoit prétendre à ses bonnes graces, & j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la connût déja pour ce qu'elle étoit.

J'attendois avec impatience l'heure marquée pour le rendez-vous, quand je reçus un billet, par lequel elle me mandoit qu'il lui étoit survenu une affaire qui l'obligeoit à sortir de bonne heure, & que n'ayant point de Montre, toutes les siennes étant chez l'Horloger, elle me prioit de lui en envoyer une qu'elle m'avoit vue la veille. J'en avois une en effet assez jolie. Je la lui envoyai aussi-tôt, l'accompagnant d'un billet très-passionné, par lequel je la priois de se souvenir du rendez-vous pour l'aprèsdînée. Je me hâtai fort d'aller chez elle, & je la trouvai en deshabillé, sans qu'il parût qu'elle eût sorti le matin. Elle avoit avec elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l'avoient retenue jusques alors, ajoûtant qu'il falloit qu'elle sortît dans un quart d'heure, parce qu'elle étoit obligée de trouver ce jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues au jeu. Je ne vous les demande pas, ajoûta-t'elle, parce que vous m'avez dit que vous n'avez point d'argent. Elle me dit ces der-

nieres paroles d'un air si sec, que je crus que c'étoit un reproche qu'elle me faisoit. Je le sentis jusqu'au vif, & je résolus de lui trouver les dix pistoles à quelque prix que ce fût. Je la quittai, & j'allai vendre un petit diamant que j'avois, & lui apportai les dix pistoles. Elle les reçut avec une joie extrême, disant que ce qu'elle en faisoit, étoit plus pour éprouver si je l'aimois véritablement, que par le besoin qu'elle en eût. Elle me promit pour le lendemain le rendez-vous dont elle m'avoit flatté; mais quand l'heure en fut venue, elle me manda qu'elle étoit au désespoir, mais qu'elle ne pouvoit recevoir personne, parce que Monsieur de Cinq Mars venoit de lui mander qu'il alloit venir la voir.

J'enrageois de tous ces contre-temps. Le jour suivant ne me fut pas plus heureux; & elle me mena quinze jours de cette sorte, trouvant chaque fois des raisons nouvelles pour me manquer de parole. Ce temps-là passé, elle me fit prier de me trouver à une Eglise où elle se rendit, & où j'allai lui parler. Elle me marqua beaucoup de chagrin de ne pouvoir prendre l'occasion de me voir chez elle, qu'elle s'étoit apperçûe que l'empressement que j'avois pour elle avoit été remarqué, & qu'il falloit nécessairement que nous nous vissions ailleurs. Elle ajouta que ce n'étoit pas sa plus grande

peine; que ce qui l'affligeoit étoit que Monsieur de Cinq Mars lui ayant donné cinquante pistoles pour acheter un habit, elle avoit été assez malheureuse pour s'être embarquée au jeu; qu'elle n'osoit lui dire qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloit nécessairement qu'elle les trouvât ailleurs. Croyez-vous, ajouta-t-elle, que si vous faisiez semblant d'en avoir besoin, & que vous les demandassiez à Monsieur de Cinq Mars, il vous les refusât? Je lui répondis que je n'osois faire cette proposition à Monsieur de Cinq Mars, non-seulement parce que j'avois une répugnance extrême à emprunter de l'argent à qui que ce fût, mais aussi parce que j'avois des raisons de ménager l'amitié de Monsieur de Cinq Mars, pour des intérêts plus considérables. Elle me répondit séchement, que cette excuse étoit une défaite, & qu'elle étoit folle de s'imaginer que je l'aimasse. Elle me quitta après ces paroles, & ne voulut plus entendre de raisons.

J'avois tous les sujets du monde de croire qu'elle n'agissoit pas de bonne foi. Elle avoit déja ma montre, qu'elle ne parloit point de me rendre. Je lui avois donné dix pistoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai assez aveugle pour ne pas faire la moindre réflexion sur son procédé. Elle étoit trop riche,

me dis-je à moi-même, pour être intéressée, & il faut que ce qui la fait recourir à moi soit un effet de sa confiance.

Je me résolus donc de demander les cinquante pistoles à Monsieur de Cinq Mars. J'étois chez elle avec lui quand je lui en fis la proposition. Je le tirai dans une chambre à l'écart, & je lui dis en tremblant, que j'avois un extrême besoin de cinquante pistoles, mes parens ne me donnant point d'argent. Il me répondit qu'il m'en alloit donner cent; & aussi-tôt appellant la personne chez qui nous étions: Combien vous ai-je laissé d'argent, Mademoiselle, lui dit-il, la derniere fois que je vous vis? N'est-ce pas trois cens pistoles? Allez m'en querir cent, je vous prie, dont j'ai extrêmement besoin. Cette fille rougit; & n'osant rien répondre, elle lui apporta les cent pistoles bien comptées qu'il me donna.

Je fis difficulté de les prendre, lui disant que cette fille en avoit peut-être besoin. Non, dit-il, elle en a de reste, & je veux même qu'elle vous en donne quand vous en aurez besoin; & l'appellant aussi-tôt, il lui dit qu'elle me donnât tout ce que je lui demanderois. Je gardai les cent pistoles, résolu d'apprendre à Monsieur de Cinq Mars que je ne lui avois emprunté de l'argent que pour la personne même de qui il les

avoit prises, & je le laissai avec elle.

Je ne savois que comprendre au procédé de cette fille, qui avoit fait semblant d'avoir besoin de cinquante pistoles en un temps où Monsieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens; mais la chose me paroissoit bizarre, supposé qu'elle ne fût pas de bonne foi, qu'elle fût purie elle-même de son avarice, & qu'au lieu de me demander de l'argent, comme elle avoit fait jusques-là, on l'eût obligée de m'en donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empêcher de raconter la chose à mon frere, qui me blâma fort d'avoir emprunté de l'argent à Monsieur de Cinq Mars, & qui voulut absolument que je lui donnasse les cent pistoles pour les renvoyer. Il m'apprit alors que cette fille jouoit souvent de ces tours, & que quelque argent que lui donnât Monsieur de Cinq Mars, elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu, ajoûta-t'il, dire quelque chose à Monsieur de Cinq Mars, mais l'amour l'aveugle, & il n'a pas le loisir de s'appliquer à connoître ses Maîtresses.

Mon frere reporta les cent pistoles, & Monsieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données, toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere

qui

qui l'avoit déja trouvé aveugle sur le sujet de cette fille, ne jugea pas à propos de lui dire que c'étoit elle qui m'avoit obligé de lui faire cet emprunt, mais comme j'avois résolu de ravoir ma Montre & mes dix pistoles, je pris aussi la résolution de me servir de l'ordre que Monsieur de Cinq Mars lui avoit donné, de ne me laisser manquer de rien.

J'allai donc chez elle, & je fus fort surpris que me recevant avec un visage riant : Hé bien, me dit-elle, où sont les cent pistoles que Monsieur de Cinq Mars vous a prêtées ? Ne sont-elles pas pour moi ? Pour vous, lui dis-je ? Ma foi, je les ai déja dépensées ; & je vous prie au contraire de m'en donner encore vingt, dont j'ai un besoin extrême. Quoi ! reprit-elle, vous croyiez donc que les trois cens pistoles dont Monsieur de Cinq Mars m'a parlé fussent à moi ? Vous vous trompez, il me les avoit données en garde, & il est si avare, qu'il me feroit mal passer mon temps, si j'avois touché à un sou de l'argent dont il me confie le dépôt. Hélas ! dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse. A peine Monsieur de Cinq Mars me donne-t'il mon nécessaire, & je n'ose jamais lui demander rien qu'il ne me le reproche.

Ce que mon frere m'avoit appris du caractére de la Demoiselle, m'empêcha de

donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monſieur de Cinq Mars n'étoit point du tout du caractére dont elle le faiſoit, & que je lui en parlerois moi-même pour en ſavoir la vérité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix piſtoles, puiſque je ne pouvois douter qu'elle ne feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle ſe met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monſieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'inſiſtai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix piſtoles; elle me dit qu'abſolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits préſens pour marque de mon amitié.

Quelque fâché que je fuſſe, je ne pouvois m'empêcher de rire de ſes complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit; j'eus la force de n'être point touché de ſes larmes, & de la mépriſer autant que je l'avois aimée. Elle étoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monſieur de Cinq Mars lui prodiguât un argent immenſe, elle ne laiſſoit pas de demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monſieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la ſuite quelle fut ſa deſtinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me diſpenſer d'y accompagner mon

frere, qui s'y trouvoit souvent pour voir Monsieur de Cinq Mars, & cherchant à m'amuser ailleurs, je m'adonnai à l'Hôtel de .... parce que Madame la Duchesse de.......... étoit notre parente, & me recevoit toujours avec plaisir. Elle avoit une Niéce fort jolie, qu'elle faisoit élever auprès d'elle; car elle n'avoit point encore d'enfans en ce temps-là. C'étoit une fille de seize ou dix-sept ans; & du caractére dont j'étois, il est aisé de juger que la voyant fort souvent, je ne manquai pas de lui conter des douceurs. Elle répondoit à mon amour d'une maniere qui me faisoit enrager; elle ne faisoit que rire, & je ne pouvois deviner si elle m'aimoit ou si elle ne m'aimoit pas. Un jour qu'elle étoit sortie avec la Duchesse, j'allai pour la voir, & je ne trouvai qu'une jeune femme de chambre qui la servoit. C'étoit une fille de vingt ans qui étoit assez bien faite. J'avois coûtume de lui faire des honnètetés toutes les fois que je la rencontrois, & la trouvant seule ce jour-là, je lui en fis plus qu'à l'ordinaire. Elle me parla de sa Maîtresse, & me dit que j'en étois passionnément aimé; que cette Niéce lui parloit continuellement de moi, mais qu'elle n'osoit s'expliquer à moi-même. Elle ajoûta que si je l'aimois véritablement, elle tâcheroit de lui ôter cette timidité & ces scrupules, & de me ménager avec elle des con-

versations secretes. Je jurai à cette femme de chambre tout ce qu'elle voulut, & elle m'assura que je verrois bien-tôt sa Maîtresse, pourvû que je lui promisse d'être discret. Elle prit ensuite la précaution de m'avertir de ne lui rien témoigner jusqu'à ce qu'elle l'eût prévenue.

Nous finissions à peine cette conversation, que la Duchesse revint avec sa Niéce. De quels yeux ne regardai-je point cette charmante personne après ce qu'on venoit de m'apprendre de l'inclination qu'elle avoit pour moi, & quelle peine n'eus-je point à ne lui en rien dire! Je me contentai de l'assurer que je l'aimois à la folie, & jamais en effet je ne l'aimai davantage. Je sentis alors que rien n'est plus capable d'augmenter la passion, que l'imagination d'être aimé.

La femme de chambre ne me laissa pas languir. Dès le lendemain matin elle me fit dire qu'elle avoit à me parler, & j'allai la trouver dans une Eglise voisine. Elle me dit qu'elle avoit entretenu sa Maîtresse, & que si je voulois venir à l'Hôtel dès le soir même, elle trouveroit le moyen de me la faire voir. Je n'avois garde de différer, & je pris avec elle toutes les mesures qu'elle voulut.

J'allai le soir chez la Duchesse, j'y soupai, & quand je crus qu'elle vouloit se coucher, je pris congé d'elle; mais au lieu de

sortir, je montai en sortant de sa chambre, dans un grenier en maniere de garde-robe, où la femme de chambre m'enferma. Il faisoit un froid extrême, & je fus là deux grosses heures à geler de froid. Au bout de ce temps, & environ sur le minuit, on vint ouvrir la porte de mon grenier, & je connus que c'étoit la femme de chambre, qui me prenant par la main me dit tout bas que je la suivisse. Je la suivis, & après plusieurs détours, je me trouvai dans une chambre où il y avoit du feu à demi-éteint, qui ne donnoit pas assez de clarté pour éclairer cette chambre, & me faire reconnoître où j'étois. Elle me dit que je me chaufasse, & que sa Maîtresse alloit venir me trouver. Un demi-quart d'heure après, j'entendis entrer une personne qui sans me rien dire s'approcha de moi. Est-ce vous? lui dis-je, croyant que c'étoit la Niéce de la Duchesse. J'eus beau répéter trois ou quatre fois, est-ce vous? on ne me répondit rien. Je crus que la timidité & la honte l'empêchoient de parler, & je ne crus pas la devoir questionner davantage. Dans ce moment on ouvrit la porte de la chambre où nous étions, & je vis une figure d'homme qui y entroit. La personne qui s'étoit approchée de moi, me poussa à la ruelle du lit, & alla au devant de celui qui venoit troubler notre rendez-vous. J'entendis que cet homme lui parloit

avec beaucoup de familiarité, & qu'elle le prioit fort honnêtement de sortir. Cet homme ne voulut point se retirer, & répondit en jurant, qu'il alloit voir à qui il tenoit qu'on ne le reçût, & il s'avança aussi-tôt vers la ruelle où j'étois, & se jettant sur moi avec furie, il ne me fut pas avare de coups. Comme je voulus me revancher pour m'échaper de ses mains, nous fîmes du bruit, & j'entendis que l'on remuoit beaucoup dans la chambre au-dessus de celle où nous étions. Quelque temps après j'apperçus de la lumiere, & la Duchesse elle-même, suivie de la femme de chambre. Elle ne fut pas plûtôt entrée, que je reconnus que celui contre qui je me battois, étoit un laquais de la maison. La femme de chambre me montra à la Duchesse, & ensuite lui dit en pleurant : vous voyez, Madame, que je ne vous ai pas menti, & que Monsieur le Chevalier est venu se cacher dans ma chambre pour me faire violence. Je ne voulois point vous le dire, & j'ai été prier Champagne de venir le faire sortir, mais il n'a jamais voulu, ce qui m'a contrainte de vous aller faire relever. La Duchesse ne put s'empêcher de rire, quoiqu'elle fût fort en colere, & m'adressant la parole, elle me dit que je faisois là de belles actions, & que j'étois un joli garçon. J'étois si saisi & si confus, que je ne pus dire un mot. La Duchesse me fit

reconduire par ses gens, & je sortis commençant à deviner une partie de cette avanture.

La vérité étoit que la femme de chambre n'avoit jamais parlé en ma faveur à la Niéce, & qu'elle s'étoit servie de son nom pour avoir elle-même un rendez-vous avec moi. C'étoit elle qui étoit revenue dans la chambre, & qui n'avoit osé me répondre quand je lui avois demandé, est-ce vous? Soit que le laquais qui vint ensuite m'eût apperçu, soit qu'il eût accoûtumé de venir trouver cette fille, il ne voulut point s'en aller, & la femme de chambre se voyant dans l'embarras, ne crut point trouver de meilleur moyen pour sortir d'intrigue, que d'aller avertir la Duchesse, que j'étois caché dans sa chambre. Sa friponnerie eut tout le succès qu'elle souhaitoit. La Duchesse la crut une Vestale, & je passai pour un débauché. Je n'osai même détromper la Duchesse sur le champ, parce que ç'eût été commettre sa Niéce. Ainsi j'eus toute la honte de cette avanture, & personne ne douta que je ne fusse amoureux de la femme de chambre. La Niéce m'en fit des reproches fort aigres quand je la vis; j'eus beau protester de mon innocence, & lui apprendre tout ce que la femme de chambre m'avoit fait espérer, elle persista à croire ce que les apparences lui persuadoient, &

elle prit les vérités que je lui disois pour des excuses imaginaires.

Je ne jugeai pas à propos de me laisser opprimer; & voyant que la Niéce elle-même prenoit parti contre moi, je résolus de raconter à la Duchesse comme les choses s'étoient passées. Cela lui donna des soupçons sur la conduite de cette femme de chambre. Elle l'éclaira, & la surprit en intrigue, non-seulement avec le laquais, mais encore avec plusieurs autres. Elle fut chassée, & il ne resta à la Duchesse & à sa Niécé d'autre sujet de se plaindre de moi, que l'insolence que j'avois eûe d'espérer ce que la femme de chambre m'avoit promis.

Quand la vérité eut été éclaircie, je m'apperçus que la Duchesse & sa Niéce me regardoient de meilleur œil qu'elles n'avoient encore fait; & soit que mon avanture leur eût fait compassion, soit que les femmes aiment les gens qui ont le courage d'entreprendre quelque chose pour elles; je ne pus douter que l'une & l'autre n'eût de l'amitié pour moi. Mais hélas! cette amitié ne servit qu'à me faire mieux connoître encore le caractére des femmes.

La Duchesse fut la premiere qui me déclara ses sentimens. Elle me dit nettement que jusques-là elle m'avoit regardé comme

un enfant, & qu'elle n'avoit osé me dire l'inclination secrete qui la portoit à m'aimer; mais qu'après le courage & la discrétion que j'avois eû dans l'avanture de la femme de chambre, elle voyoit bien qu'elle pouvoit se fier à moi, & qu'elle vouloit que je l'aimasse : mais il faut, dit-elle, raccommoder un peu votre réputation, car comme vous passez pour un débauché, on trouveroit mauvais que je vous visse, si vous ne paroissez être entiérement différent de ce que l'on a sujet de vous croire. Vous êtes le cadet de votre Maison, & si vous voulez me plaire, vous prendrez l'état Ecclésiastique. Je trouverai le moyen de vous faire avoir des Bénéfices, & vous vous mettrez dans un Séminaire.

Je lui dis que j'étois disposé à tout ce qu'elle voudroit, & il est vrai qu'en ce moment je me trouvai si flatté de me voir aimé d'une Duchesse, que je ne fus épouvanté ni par l'aversion naturelle que j'avois pour la profession qu'on me proposoit, ni par ce que je me figurois de triste pour moi dans le séjour d'un Séminaire.

Je lui promis donc d'en faire parler à ma mere ; je le dis à mon frere dès ce même jour, & je ne trouvai nulle difficulté dans ma famille à me laisser prendre un état qui sembloit la décharger de moi mieux que tout autre.

Je fis donc semblant d'être fort désabusé des choses du monde, & je pris des mesures pour me mettre dans un Séminaire, & y commencer mes études de Théologie. Quand on sut que j'avois pris cette résolution, la Niéce de la Duchesse à qui je n'en avois rien dit, en parut fort surprise & fort touchée. Elle me dit que j'étois fou, & que ce n'étoit pas-là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajoûta-t'elle, il faut vous avouer que je vous ai aimé dès le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas répondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'est que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le seul homme à qui je voulois m'attacher, & j'espérois que vous m'épouseriez quelque jour.

Ah! Mademoiselle, lui répondis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plûtôt? Car que dira-t'on, de ne me voir point changer d'état, après avoir pris pour cela toutes les mesures nécessaires? Cependant vous en êtes encore la maîtresse, & je vous promets de n'en rien faire si la chose vous déplaît. Elle me répondit qu'elle ne vouloit pas absolument que je me fisse d'Eglise, & que si je le faisois, je lui donnerois un très-sensible chagrin. Je l'assurai qu'il n'en seroit rien, & un jour après, j'allai dire à la Duchesse que je ne pouvois me résoudre à me faire Ecclésiastique.

Je vois bien, reprit la Ducheſſe, que c'eſt ma Niéce qui vous a parlé. Je ſai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ſes chiméres ſur la paſſion qu'elle a pour vous, mais elle n'en eſt pas où elle penſe. C'eſt une folle dont je veux me défaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là-deſſus elle me dit que le Duc ſon mari & elle, avoient pris ſecretement des meſures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois véritablement. Je ſentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre mérite que ſes richeſſes : je répondis à la Ducheſſe que j'étois encore prêt de faire ce qu'il lui plairoit, & que dès le lendemain j'entrerois au Séminaire : mais qu'il y avoit de la conſcience à marier ſa Niéce de cette ſorte. Faites, dit-elle, ce que je ſouhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à ſa Niéce de la converſation que j'avois eû, & je lui appris que ſa Tante avoit de la jalouſie de l'amitié que j'avois pour elle, & que ſi je ne me faiſois Eccléſiaſtique, on la marieroit. Quelle fut ma ſurpriſe, quand lui diſant qu'on alloit la marier, elle me répondit avec une

eſpéce de tranſport de joye : cela eſt-il poſſible ? Oui, lui dis-je, mais ſachez à qui on vous marie, c'eſt à un tel. Quoi ! c'eſt à lui, reprit-elle, avec un redoublement de joie ? Ah ! dit-elle, je le connois. C'eſt un homme fort riche ; & l'on ne peut faire une meilleure affaire pour moi. Vous ne voulez donc plus m'épouſer, lui répondis-je froidement. Vous, dit-elle ? Eſt-ce qu'on épouſe des gens d'Egliſe ? En achevant ces paroles, elle courut bruſquement appeller une femme de chambre, & l'embraſſant en ma préſence : ah ! ma chere, lui dit-elle, ſais-tu que je vais être mariée ?

Je reſtai immobile à un changement ſi imprévu, & peu s'en fallut que je ne priſſe la réſolution, non pas de me faire Abbé, mais Hermite, en voyant les femmes capables d'une pareille inconſtance. Elle fit peu d'attention à ma douleur, & je ſortis plus réſolu que jamais de faire ce que la Ducheſſe ſouhaitoit de moi.

Je laiſſai donc partir mon frere qui alla ſe rendre en Piémont, où ſon Régiment ſervoit toujours dans l'Armée du Comte d'Harcourt, & je pris le petit collet. Ce que je pus obtenir de la Ducheſſe, c'eſt qu'au lieu de m'enfermer dans un Séminaire pour y être en retraite, je me mettrois dans une Penſion proche la Sorbonne pour y étudier en Théologie.

Le premier jour que je me fus revêtu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Duchesse, qui me dressa elle-même à la modestie & à la bienséance de cet habit, m'apprenant comment il falloit baisser les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoue que c'étoit un étrange sacrifice que je lui faisois; car outre la répugnance naturelle que j'ai déja dit que j'avois pour l'état Ecclésiastique, j'étois né ennemi de la contrainte : mais enfin j'étois si flatté de me voir aimé de cette femme, que quoique je n'eusse pas pour elle autant de passion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croyois qu'il ne m'étoit pas permis de ne lui point obéir aveuglement.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand soin de répandre par-tout que j'étois un Saint, & que c'étoit la seule dévotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Eglise. J'avoue que quelque aversion que j'eusse de cette hypocrisie, je sentois ma vanité bien flattée de pouvoir me dire qu'une personne de cette qualité qui passoit pour une Vestale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc son mari qui étoit plus âgé qu'elle, n'avoit nul soupçon sur sa conduite, & elle avoit mérité sa confiance par deux ou trois sacrifices

j'étois plus heureux que lui. Ainsi la vanité eut plus de part à mon procédé que la générosité ou la compassion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajoûtât peu de foi, il résolut de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il trouva moyen un jour de se couler dans l'appartement où j'avois coûtume de voir la Duchesse, & se mit derriere une tapisserie qui couvroit une encoigneure de la chambre, qui lui donnoit assez d'espace pour y demeurer caché, sans que l'on s'en apperçût. Il pouvoit entendre aisément de là ce qui se disoit dans cette chambre. Nous ne savions ni la Duchesse ni moi qu'il nous écoutât. Il étoit trois heures après-midi, & c'étoit l'heure la plus ordinaire où nous nous voyions. Il y avoit un quart d'heure que nous étions ensemble, quand nous entendîmes du bruit derriere la tapisserie. La Duchesse alla voir ce que c'étoit, & elle le trouva évanoui, & qui ne respiroit presque plus. C'étoit l'effet qu'avoit produit en lui la surprise de ce qu'il venoit d'entendre.

J'admirai la résolution avec laquelle cette femme prit aussi-tôt son parti. Retirez-vous, me dit-elle, & laissez-moi me démêler seule de cette affaire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je sortis d'abord, & j'étois ravi d'être loin d'un lieu où je ne prévoyois rien de bon pour moi.

Quand

Quand je fus sorti, la Duchesse appella une femme de chambre, & lui montrant l'homme caché derriere la tapisserie, elle lui dit qu'elle eût soin de le faire retirer, & que c'étoit un fou à qui l'amour avoit renversé l'esprit. Son mari arriva presque dans le même moment, & demanda ce que c'étoit. C'est, reprit-elle, avec un sens froid inconcevable, ce pauvre fou de .... qui est venu pour me voir, & qui a eu la bonté de s'évanouir en voyant que je ne voulois pas l'écouter. Il n'est point à propos, ajoûta-t'elle, que vous paroissiez ici. Retirons-nous, & laissons à cette fille le soin de le faire sortir.

Le Duc emmena sa femme, ne pouvant cesser de l'embrasser & de la louer de sa vertu. L'Amant revint de son évanouissement, & sortit sans dire un mot. Je ne doutai pas qu'il ne cherchât à se venger de la Duchesse & de moi, & je me repentis bien d'avoir contribué à le désabuser : mais je reconnus bientôt que la vengeance qu'il vouloit en tirer n'étoit point dangereuse pour moi. Il prit le parti de mépriser la Duchesse autant qu'il l'avoit aimée ; & en cela il fut plus sage & plus courageux que je ne l'ai été en pareille occasion. Comme il étoit parfaitement honnête homme, il ne témoigna jamais rien de cette avanture, & on l'entendit toujours parler avantageuse-

ment de la Duchesse. Je prenois grand soin de l'éviter, & nous nous rencontrâmes peu depuis ce temps-là, car il fut blessé le mois de Septembre suivant à la prise de Salses, & il mourut de sa blessure.

Ce ne fut pas cette seule avanture qui me fit connoître le caractére de la Duchesse. Elle fit à son mari un sacrifice bien plus cruel, & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque chose de fâcheux pour moi. Avant qu'elle m'eût aimé, elle avoit jetté les yeux sur un autre. C'étoit un jeune homme un peu plus âgé que moi, qui étoit fils de sa Nourrice. Elle avoit persuadé au Duc son mari de le faire son Page, car en ce temps-là on prenoit des Pages plus âgés qu'en ce temps-ci. Ce Page étoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'étoit un jeune homme extrêmement étourdi, & sur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fonds à faire. C'est ce qui lui fit venir la pensée de s'attacher à moi, & de se défaire de lui. Comme elle jugea que les distinctions qu'elle avoit pour moi, lui donneroient de la jalousie, elle résolut de prévenir son ressentiment, & le parti qu'elle prit, fut de le rendre suspect à son mari, en lui disant que ce Page avoit eu la hardiesse de lui découvrir qu'il étoit amoureux d'elle. Le Duc ayant pris feu aussi-tôt sans examiner la chose, appella

son Page, & le menaça de lui faire casser la tête, s'il ne sortoit promptement de son service. Ce jeune garçon répondit sans s'étonner, que s'il avoit aimé la Duchesse, c'étoit elle qui en avoit fait les avances, & il offrit même de l'en convaincre, parce qu'il avoit encore un billet d'elle, qui sembloit expliquer clairement les avances dont il l'accusoit. Les choses étoient comme le disoit le Page, & il produisit le billet. Le mari l'ayant montré à sa femme, elle répondit avec assurance, qu'elle ne pouvoit désavouer que ce billet ne fût de sa main, mais qu'elle l'avoit écrit à une personne de ses amies, & non pas au Page. Malheureusement pour lui, il étoit tourné de maniere, qu'on ne pouvoit démêler, s'il étoit pour un homme ou pour une femme. Le Duc fut persuadé que la chose étoit comme l'assuroit la Duchesse, & ce Page lui parut coupable d'une nouvelle insolence, en osant s'attribuer un billet écrit pour un autre. Ce ne fut pas tout. La Duchesse lui avoit donné beaucoup de bijoux, qu'elle savoit bien qu'il avoit gardé. Elle dit à son mari, que non-seulement ce Page étoit un fourbe, mais un voleur qui lui avoit pris cent choses. Les bijoux furent trouvés dans la cassette de ce malheureux, & le Duc voulut le mettre entre les mains de la Justice, mais la Duchesse obtint qu'il se con-

tentât de le chasser. Il prit parti dans les Troupes, où il déchiroit cruellement cette femme, son ressentiment lui faisant ajoûter beaucoup de choses à la vérité. Il fut tué dans le premier combat où il se trouva.

Il est aisé de juger, que je n'étois pas trop tranquille dans un engagement, dont tant d'exemples me faisoient craindre les suites; mais je ne savois comment me dégager, & d'ailleurs la vanité m'attachoit où je sentois bien que je ne me serois pas attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'étude, & je commençai à me faire de la réputation du côté de l'esprit & du savoir. Je n'avois encore aucun bien d'Eglise; & comme je prévoyois que l'amitié de la Duchesse finiroit, je ne regardois point l'état Ecclésiastique comme un état permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi, me dit que des gens qui étoient maîtres d'un gros Bénéfice, m'avoient choisi pour me le donner, & que quand je le voudrois, elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit étoit une entremetteuse, car elle ne dissimula point que c'étoit elle qui avoit fait venir cette pensée aux gens en question, persuadée qu'il lui en reviendroit quelque chose. La curiosité plûtôt que l'amour du Bénéfice, me fit écouter sa proposition. Elle me dit

que je me trouvasse le lendemain près de la Porte Saint-Martin, & qu'elle me meneroit chez les gens qui avoient une si bonne volonté pour moi. Je m'y rendis, & elle me fit aller près de Saint-Sauveur dans une maison assez vilaine. Il fallut monter dans une chambre au second étage, où je trouvai une fille d'environ vingt ans, fort laide, mais extraordinairement parée. Cette fille m'abordant avec un air de connoissance, me dit que sa mere alloit venir, qui m'instruiroit du Bénéfice dont il s'agissoit; mais que cependant elle avoit été bien aise de m'entretenir, parce qu'il y avoit long-temps qu'elle me connoissoit. Jamais je ne fus plus embarrassé; car c'étoit assûrément la premiere fois que je l'avois vûe, quoiqu'elle protestât qu'il y avoit long-temps que je devois la connoître. Je m'avisai de répondre que je croyois qu'elle vouloit m'éprouver en me faisant de pareilles honnêtetés, & qu'elle savoit bien qu'un homme qu'on choisissoit pour un Bénéfice, ne devoit guére connoître de femmes. Elle parut satisfaite de cette réponse, me disant qu'elle étoit ravie de ne s'être pas trompée, parce qu'en effet elles m'avoient regardé, sa mere & elle, comme un homme qui, par sa sainteté, méritoit de posséder des biens d'Eglise. Cette fille me fit là-dessus un long sermon, & j'admirois comment elle me par-

loit si bien de Dieu, après m'avoir fait d'abord comprendre qu'elle avoit dessein de me parler d'autre chose. Sa mere vint, qui commença par m'embrasser, & qui me fit une longue histoire, qui se termina par dire, qu'avant qu'il fût un mois, je serois, par son moyen, un des plus riches Bénéficiers de France. Je les remerciai de leur bonne volonté, & j'allois prendre congé d'elles, quand il vint une Dame, qui tenant une bourse, dit qu'elle quêtoit pour une personne de naissance, qui étoit réduite à l'extrêmité. Ah! mon cher enfant, me dit la mere, il faut soulager les pauvres; & aussi-tôt elle tira trois pistoles, qu'elle mit dans la bourse de la Quêteuse. La fille en mit deux, & on vint me demander si je ne voulois pas aussi faire quelque charité. Je tirai un écu, disant que je donnerois davantage quand j'aurois les Bénéfices qu'on me promettoit. Tout cela m'étoit suspect, & me faisoit craindre que je n'eusse affaire à des escrocs. Je ne fis pourtant point semblant d'avoir ces soupçons, & je sortis en leur témoignant qu'elles me feroient plaisir de me donner au plûtôt de leurs nouvelles. J'en eus dès le lendemain. La mere, dans la conversation que j'avois eûe avec elle, m'avoit dit qu'elle avoit une autre fille dans un Couvent, & je fus fort étonné de la voir venir chez moi avec cette fille

prétendue, qui ne pouvoit avoir que quinze ou ſeize ans, & qui me parut fort triſte. La vûe de cette jôlie perſonne, me fit réſoudre de feindre que j'ajoûtois foi aux propoſitions du Bénéfice, pour avoir occaſion de retourner chez ſa mere. J'y retournai en effet deux jours après, & ce fut cette jeune perſonne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triſte que la premiere fois, & je ne pûs m'empêcher de lui en demander la raiſon. Avant que de me répondre, elle regarda de tous côtés, ſi elle n'étoit point écoutée, & ſe voyant ſeule avec moi, elle me dit en pleurant : que la femme chez qui elle demeuroit, n'étoit point ſa mere, & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la maiſon de ſes parens, qui lui avoient été toujours inconnus. Ces paroles furent ſuivies d'un torrent de larmes, & elle me fit tant de pitié, que je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle ſe raſſura à cette promeſſe, & me dit : que ſi j'avois cette bonne volonté-là pour elle, il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit que je l'emmenaſſe tout à l'heure. On m'a envoyée, ajoûta-t'elle, pour vous entretenir, parce qu'on a crû que vous voudriez m'en conter, & on eſt réſolu, ſi vous le faites, de vous inſulter pour tâcher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je

m'étois exposé en allant dans cette maison; & j'avoue que je commençai à craindre de n'en pas sortir comme j'y étois entré. Je me levai pour me retirer, & je lui dis qu'elle ne se mît pas en peine, & que je ne la laisserois pas long-temps dans le lieu où elle étoit. Cette assurance ne lui mit point l'esprit en repos. Elle s'obstina à me vouloir suivre, craignant que si je sortois sans elle, je n'oubliasse ce que je venois de lui promettre. Dans le temps que je lui donnois de nouvelles assurances, la mere entra, suivie de deux hommes avec des épées, qui m'arrêterent, en me disant: Ah, ah, M. l'Abbé, vous aimez donc les Dames. Je leur répondis le plus honnêtement que je pûs, les assûrant plus d'une fois que j'étois fort leur serviteur; la mere, sans un plus long préambule, dit: qu'il falloit aller querir un Commissaire, & que puisque j'étois venu suborner sa fille, elle vouloit en avoir raison. Je lui jurai que je n'avois point eu cette pensée, & qu'elle en pouvoit savoir la vérité de la fille. Cette fille pleuroit sans dire un seul mot, & je me trouvois fort embarrassé. Je tâchai de faire bonne mine, & dis avec assurance que je consentois que l'on fît venir le Commissaire. Dans ce moment on frappa fort rudement à la porte de la chambre. La fille alla ouvrir, & se jetta aussi-tôt dans le degré, en me faisant signe
de

de la ſuivre. Les gens qui avoient frappé à la porte étoient deux autres Bretteurs, qui mettant l'épée à la main, menacerent ceux qui étoient dans cette chambre de les tuer, en criant : Vous voilà donc, Meſſieurs les coquins, il y a long-temps que nous vous cherchons. Pendant qu'ils ſongeoient à ſe défendre, je fis ſi bien que je m'échappai dans le degré. J'y trouvai la fille, qui me tirant par le bras, me fit deſcendre avec précipitation dans la rue. Ainſi on me vit ſortir de cette maiſon avec cette fille toute éplorée, pendant que la mere crioit par la fenêtre, au voleur, à l'aſſaſſin. Les voiſins s'aſſemblerent, & je me vis en un moment entouré de plus de cent perſonnes, qui me demandoient ce que c'étoit. La fille me diſoit, Monſieur, ſauvons-nous, & j'étois ſi étourdi & ſi honteux, que je ne ſavois quel parti prendre. Cette fille avoit plus de réſolution que moi, & fendant la preſſe, elle me tira dans une rue voiſine, où nous entrâmes, toujours ſuivis de beaucoup de canaille qui crioit après nous. Nous allâmes de la ſorte juſqu'aux piliers des Halles; & la foule s'étant un peu diſſipée, j'entrai avec cette fille chez un Fripier, qui nous reçut, & qui écarta le reſte de la canaille. J'avois perdu mon chapeau; mon manteau & mon rabat étoient déchirés, la fille n'étoit pas en meilleur équipage, & le Fripier ne ſa-

voit que penser de tout cela. Je ne savois moi-même que lui dire, & il crut que c'étoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services; & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette maison. La fille étoit ravie, à ce qu'elle me disoit, de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trouvée, & elle m'appelloit son libérateur, me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoyai le Fripier chez la Duchesse mon amie, avec un billet, par lequel je lui apprenois en gros mon avanture, & la priois de m'envoyer un carrosse. Elle vint elle-même sur le soir, & me voulut emmener. Je lui dis la chose naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiselle. Sa beauté lui fit compassion, & elle l'emmena avec moi, m'assûrant qu'elle la garderoit dans son Hôtel jusqu'à ce qu'elle lui eût trouvé un Couvent. Je retournai chez moi, où je sçus que tout le monde disoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prévalut si fort, que je ne pûs la détruire; & sans être coupable d'aucun autre crime que d'avoir été dans une maison que je ne connoissois pas, & d'avoir voulu retirer une fille des mauvaises mains où elle étoit, je vis ma réputation attaquée par tout, en sorte qu'il n'y avoit personne qui ne me regardât comme un débauché,

tant il faut peu se fier aux apparences ; car elles étoient toutes contre moi, & si quelqu'un eût entrepris de me justifier, il auroit passé pour un homme de l'autre monde. Cette expérience que je fis alors en ma personne, m'a toujours empêché depuis, d'ajoûter foi aux histoires qui déchirent la réputation du prochain, & toutes les fois que j'ai entendu dire du mal de quelqu'un, j'ai crû qu'on pouvoit bien le dire avec aussi peu de fondement que l'on en disoit alors de moi.

Cette avanture me détermina à quitter le petit collet, car je vis bien qu'après l'éclat qu'elle avoit fait contre moi, il me seroit impossible de réussir dans une profession, où l'on ne peut vivre avec agrément quand la réputation est entamée. D'ailleurs j'y avois peu d'inclination, & quoiqu'assez jeune, j'avois déja compris les embarras d'un état, qui demandant plus de régularité qu'un autre ; expose les Ecclésiastiques à être méprisés & tournés en ridicule par des choses qui pourroient être un mérite dans les gens du monde. J'étois trop vif pour être hypocrite. Ma conversation étoit toujours gaie, & je me trouvois naturellement galant. Tout cela m'attiroit souvent des railleries & des remontrances, & je crus que pour avoir tout mon mérite, je devois paroître dans un état où je ne fusse jamais

obligé de me contraindre, car le mérite consiste à savoir se mettre à sa place, & j'ai vû mille gens, qui pour avoir pris des professions qui ne leur convenoient pas, ne pouvoient parvenir à s'attirer ni la considération ni l'estime qu'ils auroient eûe s'ils avoient choisi un autre genre de vie.

Je dis mon dessein à la Duchesse, qui y consentit, avec d'autant plus de facilité, qu'elle commençoit à ne m'aimer plus. Je m'apperçûs de son changement, mais ce qui me surprit, c'est qu'elle prit pour prétexte des manieres indifférentes qu'elle eut pour moi, l'avanture qui m'étoit arrivée. Personne ne savoit mieux qu'elle, que j'étois innocent de la débauche, dont cette avanture me faisoit accuser. Elle avoit d'abord été instruite de la vérité; mais enfin, changeant tout à coup, elle me dit qu'elle ne pouvoit me faire passer pour innocent quand tout le monde croyoit le contraire, & qu'après ce grand éclat elle ne pouvoit plus me voir que fort rarement. Cela me fit bien connoître ce que j'ai reconnu mille fois depuis, qu'il y a peu de gens assez généreux pour justifier leurs amis innocens, dès qu'ils passent pour coupables.

Je me consolai assez aisément du changement de la Duchesse, mais j'avoue que

j'eus plus de peine à me consoler de l'ingratitude de la fille que j'avois retirée de la maison, où elle jouoit un si méchant personnage. Cette fille plut d'abord au mari de la Duchesse. Il en devint fou, & il lui fit d'abord paroître tant de passion, que la Demoiselle, qui étoit moins innocente qu'elle ne paroissoit, résolut d'en profiter. Elle résista aux poursuites du Duc. Le Duc s'opiniâtra à vouloir en être aimé, & tout le monde s'apperçut de son amour. La Duchesse en eut, ou fit semblant d'en avoir de la jalousie; & se hâtant de bannir cette fille de chez elle, elle me choisit pour lui persuader de se laisser mener dans un Couvent, sans que le Duc en sçût rien. Je lui en parlai, & ne doutant point qu'elle n'eût des égards pour moi, après le service que je lui avois rendu, je lui représentai combien il étoit important de ne se brouiller pas avec la Duchesse. Elle me demanda séchement de quoi je me mêlois, & j'avoue que cette demande me mit en colere. Je ne me pûs empêcher de lui reprocher ce que j'avois fait pour elle, à quoi elle répondit par des injures, me priant de n'entrer jamais dans ses affaires, & niant même fort effrontément qu'elle m'eût obligation d'aucune chose. O Dieu! combien cette impudente me surprit-elle, & combien dis-je alors, *qu'est-ce que les femmes?* L'ayant quittée,

j'allai dire à la Duchesse qu'elle la fit enlever comme elle voudroit, & je lui racontai notre conversation. La Duchesse vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux esprit, & elle résolut de la remener où je l'avois prise. Elle fit chercher la femme qui passoit pour sa mere; mais on ne la trouva plus, & nous apprîmes que tout avoit décampé, la prétendue mere, l'autre fille, & les Bretteurs qui avoient voulu me faire insulte.

La Duchesse ne sachant plus qu'en faire, & voulant absolument qu'elle sortît de chez elle, ne marchanda point à la faire mettre à la porte, & une belle nuit cette misérable créature se vit arrachée de sa chambre, & menée par force dans un Hôpital à l'extrémité du Fauxbourg, où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni feu ni lieu, & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermés.

Le Duc étoit à la campagne, & je ne savois rien de tout cela; mais je ne fus pas long-temps sans l'apprendre. Le Duc étant revenu; & ne la trouvant plus, demanda ce qu'elle étoit devenue. La Duchesse dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle étoit un jour sortie sans rien dire, & qu'apparemment il en savoit plus de nouvelles qu'elle. Le Duc jura, ména-

ça, & me vint trouver, croyant que j'en ſaurois quelque choſe. Je n'avois garde de lui en rien apprendre, puiſqu'on m'en avoit fait miſtére à moi-même. Je lui avois déja proteſté plus d'une fois que je ne pouvois lui donner aucun éclairciſſement ſur cette fille, lorſqu'on me vint dire qu'un Eccléſiaſtique me demandoit. Je répondis que je ne pouvois quitter Monſieur le Duc, & que je le priois de revenir dans un autre temps. L'Eccléſiaſtique inſiſta pour me parler, & le Duc l'ayant permis, cet homme entra, & me priant qu'il pût me dire un mot en particulier : En vérité, Monſieur, me dit-il, c'eſt conſcience à vous, après avoir abuſé d'une fille, de la mettre à l'Hôpital. Je viens vous dire que nous ne pouvons plus la garder, & qu'il faut que vous la retiriez. Je demandai l'explication de ces paroles, & j'appris que cet homme étoit un des Directeurs de l'Hôpital où cette fille étoit enfermée, & que la coquine avoit fait entendre que c'étoit moi qui l'y avois fait mener. Le Duc s'apperçut que nous parlions avec beaucoup de chaleur, & demandant ce que c'étoit, l'Eccléſiaſtique lui conta la choſe comme il venoit de me la dire. Alors le Duc m'appellant malheureux & ſcélérat, dit qu'il alloit lui-même la retirer, & me laiſſant-là, il fit monter l'Eccléſiaſtique dans ſon carroſſe, le priant de le conduire

ſur le champ à cet Hôpital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il ſauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune ſorte. Le Duc ne voulut jamais ſouffrir que je l'accompagnaſſe, & il alla ſeul avec l'Eccléſiaſtique, jurant toujours qu'il ſe vengeroit de mon procédé. Je les laiſſai partir, & je courus chez la Ducheſſe lui rendre compte de ce qui étoit arrivé. Elle en fut d'abord étonnée, mais profitant de la prévention où elle voyoit ſon mari, que c'étoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hôpital, elle réſolut dans ſon cœur de le lui laiſſer croire, pour ne ſe point faire d'affaire avec lui. Ainſi je me vis encore la victime de cette ſeconde avanture. Le Duc reprit la Demoiſelle, & il me regarda toujours comme celui qui l'avoit miſe dans cet Hôpital; ce que la Ducheſſe lui confirma, en proteſtant qu'elle n'en ſavoit rien, & pardonnant enfin à ſon mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aima trois ou quatre ans, & qu'il maria enſuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a été très-conſidérée, & où elle n'eſt morte que depuis fort peu de temps.

Ayant réſolu de quitter le petit collet, je l'écrivis à mon frere aîné, qui en parut fort content, & qui m'envoya de l'argent, afin

que j'allasse le trouver. Il étoit alors en Roussillon, mais il me manda que je l'attendisse à Lyon, où il devoit se rendre incessamment, pour tâcher d'y voir Monsieur de Cinq Mars son intime ami, qu'on y devoit amener, après lui avoir fait son procès, & qui, à ce qu'on disoit, y subiroit bien-tôt un honteux supplice.

Je pris donc l'épée, & laissant mes confreres les Abbés, dont plusieurs ont fait des fortunes dans l'Eglise, qui m'ont souvent fait repentir de ce changement, j'arrivai à Lyon, où mon frere étoit déja, s'y tenant caché pour avoir plus aisément l'occasion d'y voir Monsieur de Cinq Mars, & de pouvoir l'embrasser, & recevoir ses ordres avant qu'il mourût.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire sur l'amitié des femmes, j'en vis à Lyon de bien plus fortes encore, du peu de solidité de l'amitié des grands, & de l'inconstance des fortunes humaines, dans la disgrace & la mort de Monsieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lyon le lendemain de mon arrivée. Nous allâmes mon frere & moi nous ranger en habits de valets auprès de la porte de l'Hôtel de Ville, pour tâcher de nous faire voir à lui à la descente du carrosse. Il nous remarqua, & jugeant par nos habits que nous n'étions pas connus, & du dessein qui nous amenoit, il

demanda qu'il lui fût permis de nous parler, disant que nous étions des Domestiques qui l'avoient servi, & ausquels il auroit été bien-aise de donner quelques ordres. On eut assez de peine à lui accorder cette grace, mais enfin n'ayant rien dans nos habits & dans nos manieres qui pût nous rendre suspects, on nous laissa entrer un moment après qu'il fut monté dans sa chambre. Nous ne pûmes nous empêcher de fondre en larmes en l'embrassant; mais lui, nous regardant avec un souris: Hé quoi, dit-il, mes amis, croyez-vous que tout ceci soit sérieux, & que le Roi permette jamais que l'on me fasse mourir? Mon frere qui étoit mieux instruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à espérer, redoubla ses larmes, en lui voyant cette confiance; & l'embrassant plus étroitement, il lui fit paroître une si violente affliction, que Monsieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas, s'écria: Hé quoi, est-ce tout de bon? Mon frere continua à l'embrasser & à pleurer, & comme il ne disoit mot, Monsieur de Cinq Mars m'adressa la parole, & me dit: qu'est-ce donc que tout cela? Après ces paroles prononcées, je vis un si grand changement dans son visage, que je crus qu'il alloit s'évanouir. Mon frere se jettant encore à son cou: Hélas, Monsieur, lui dit-il, votre malheur n'est que trop cer-

tain. Il ne put continuer, & Monſieur de Cinq Mars paſſant de la douleur où je l'avois vû à une extrême colere : Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce tour-là ? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrompit, pour lui dire, que comme ſon ami & ſon ſerviteur, il étoit obligé de lui remontrer qu'il ne devoit plus penſer qu'à pardonner à ſes ennemis, & qu'à ſe diſpoſer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monſieur de Cinq Mars, je m'en ſoucie fort peu, mais je ne puis pardonner à mes ennemis; & alors il raconta toutes les aſſurances que le Roi lui avoit autrefois données, de mourir plûtôt que de changer à ſon égard. Mon frere le laiſſa parler, & après qu'il eut dit tout ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui dit en peu de mots qu'il ne devoit plus rien eſpérer du Roi. Monſieur de Cinq Mars continua encore quelque temps, tantôt à faire des imprécations contre la Cour, tantôt à chercher les moyens de ſe ſauver, tantôt à prier mon frere de lui donner un poignard pour ſe tuer; & voyant que mon frere ne lui répondoit rien, il ſe laiſſa tomber ſur un ſiége, en diſant : je vois bien que je ſuis perdu, mon cher ami, que ferai-je ? Vous avez raiſon, continua-t'il, en ſe calmant un peu, je ne dois penſer qu'à mourir, ç'en eſt fait, j'y ſuis réſolu; & puiſ-

qu'on m'a si cruellement trompé dans ce monde, il faut que je tâche de ne l'être pas dans l'autre. Il répandit quelques larmes en prononçant ces paroles. Mon frere l'exhorta le mieux qu'il put à éloigner de son esprit tous les ressouvenirs qu'il avoit du passé, & à ne plus penser qu'à bien mourir. Cette conversation dura près de deux heures, & nous eûmes la consolation de le laisser fort tranquille, & fort disposé à ne plus espérer de grace. Il nous demanda pardon de sa foiblesse & de ses emportemens, & donna quelques commissions à mon frere, le priant de ne point sortir de Lyon qu'il n'eût vû ce qu'il deviendroit. Nous le quittâmes ravis de sa fermeté & de son courage. Il nous fut impossible de le revoir, car son exécution tarda peu, & nous en fûmes les témoins, nous tenant aussi près de l'échafaut que nous le pûmes. Il y monta avec beaucoup de fermeté, & nous jugeâmes qu'il ne démentiroit point le courage avec lequel nous l'avions laissé. Nous vîmes que dès qu'il fut sur l'échafaut, il se tourna de tous côtés, & nous crûmes qu'il nous cherchoit des yeux. Je ne sai s'il nous apperçut, mais il fit une révérence du côté où nous étions. Pour moi, j'avoue que je ne pûs souffrir ce spectacle. Je baissai les yeux, & je ne les levai que quand j'eus entendu le coup, qui ne me fit plus voir que le tronc

& le ſang qui en ſortoit en abondance. Mon frere le voyant mort, me dit : retirons-nous, ç'en eſt fait. Nous étions lui & moi à demi-morts, & nous allâmes nous mettre au lit, que mon frere garda plus long-temps que moi, en étant effectivement tombé malade. J'avois mille raiſons d'aimer ce cher frere qui avoit de ſi grandes bontés pour moi, mais le témoignage qu'il me donna en cette occaſion de ſon bon naturel, me le rendit encore plus précieux. Il me diſoit ſouvent que Monſieur de Cinq Mars s'étoit attiré ſon malheur pour s'être attaché à des femmes qui avoient été la cauſe de ſa mauvaiſe conduite. Ces diſcours, joints à l'éxpérience que je venois de faire à Paris du peu de ſolidité de ce ſexe, me faiſoient prendre de nouvelles réſolutions de ne m'y jamais attacher. Mais on ne peut faire fonds ſur rien en cette matiere, & l'amour des femmes eſt un écueil contre lequel on a briſé mille fois, & qu'on retrouve toujours. Si je n'avois pas eu lieu de me louer d'elles quand je les avois aimées, n'étant encore qu'un enfant, ce fut encore pis, quand un âge plus avancé me rendit capable de prendre pour elles des ſentimens plus délicats & plus violens.

Je ſuivis mon frere en Catalogne, où ma premiere campagne me rendit témoin de la priſe de Perpignan & de la Conquête

de tout le Roussillon. Je servois dans le Régiment de mon frere, & je me trouvai en quelques occasions qui le convainquirent que j'avois du cœur. Il est vrai que je ne me sentis point aussi timide que je devois l'être la premiere fois que je vis le feu. J'avois du goût pour le métier, & comme j'avois lû beaucoup d'Histoires, je me figurois que je marchois sur les traces d'Alexandre & de César. Cette imagination m'animoit, & me faisoit toujours courir le premier aux coups.

Nous revinsmes à Paris sur la fin d'Octobre après la Bataille de Lerida, gagnée par le Maréchal de la Mothe, qui me présenta au Cardinal de Richelieu, en me donnant tous les éloges qu'on peut donner à un jeune homme. Le Cardinal connoissoit mon frere, & il n'avoit pas ignoré combien il avoit été ami de Monsieur de Cinq Mars. Je ne sai si c'étoit de bonne foi qu'il me dit que j'avois un frere bien sage, & que je ferois bien si je voulois l'imiter. Mon frere qui étoit présent ne répondant rien, le Cardinal répéta encore que j'avois un frere bien sage, & qu'il en savoit des nouvelles. Il nous promit toutes sortes d'agrémens, pourvû que nous nous attachassions à notre devoir.

Quand nous fûmes sortis de cette visite, je demandai à mon frere, pourquoi Mon-

sieur le Cardinal avoit tant insisté sur sa sagesse, & mon frere m'apprit que ce Ministre l'avoit envoyé querir deux jours auparavant, pour l'entretenir sur le sujet de Monsieur de Cinq Mars : qu'il lui avoit paru fort inquiet sur ce sujet, par toutes les questions qu'il lui avoit faites : entr'autres, pourquoi Monsieur de Cinq Mars le haïssoit tant. Mon frere m'assura qu'il n'avoit répondu à toutes les questions du Cardinal, qu'en lui disant qu'il n'avoit rien connu ni des desseins, ni des inclinations secretes de Monsieur de Cinq Mars, & que le Cardinal lui avoit paru mécontent de cette réponse, en sorte qu'il y avoit lieu de croire que c'étoit par reproche qu'il avoit loué sa sagesse, ce qui me fit croire que nous avions plus à craindre qu'à espérer de ce Ministre; mais nos espérances & nos craintes finirent bientôt à cet égard. Le Cardinal mourut le 4. Décembre suivant.

J'étois alors dans ma dix-huitiéme année. Nous logions chez ma mere, de qui nous ne recevions que le logement & la nourriture, n'ayant pas droit de la contraindre à autre chose, parce que ses reprises avoient absorbé tout le bien de notre pere. Mon frere le Comte étoit aussi avec nous, & elle avoit fait revenir ma sœur, qui commençoit d'entrer dans sa trentiéme année, & qui avoit constamment refusé de se faire

Religieuſe. Elle l'avoit fait retirer du Couvent, dans l'eſpérance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit abſolument l'eſprit & la fortune. C'étoit un aſſez mauvais parti, mais ma mere qui ne ſongeoit qu'à ſe défaire de ſa fille, le trouvoit bon, pourvû qu'il la voulût épouſer. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fît des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moyens de s'en diſculper, en ménageant les choſes de telle ſorte, qu'on pût dire qu'elle y avoit été contrainte, & cela me fit connoître de quoi les parens ſont capables, quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere travailla donc à faire croire que cet Officier avoit abuſé de ſa fille, & pour cela elle les laiſſoit enſemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce fréquent rendit cet Officier amoureux de ma ſœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere prétendoit, mais ma ſœur lui réſiſta, ſoit qu'elle fût ſage, ſoit qu'elle n'eût point pour lui d'inclination. Cette réſiſtance le rendit plus paſſionné, & il ne lui fut pas difficile, étant aidé de ma mere, de trouver les moyens d'entrer la nuit dans ſa chambre. Il y entra lorſqu'elle dormoit, & ma mere en ayant été avertie, nous fit réveiller tous pour les ſurprendre enſemble,
&

& avoir le prétexte de les faire marier. Nous entrâmes : & ma mere ſans rien écouter, fit promettre à l'Officier, que puiſqu'il avoit été ſurpris avec ma ſœur, il l'épouſeroit le lendemain, ce qui fut fait, quoique ma ſœur jurât qu'il ne s'étoit rien paſſé entr'eux qui pût porter préjudice à ſon honneur, mais il fallut céder au temps ; & ma ſœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la ſorte, ne lui fît dans la ſuite de plus mauvais partis, ſe laiſſa marier, mais elle n'a pû jamais ni aimer, ni conſidérer ſon mari ; & ce que ma mere gagna par cette alliance, fut d'avoir mis enſemble deux perſonnes qui lui retomberent bien-tôt ſur les bras.

Il y avoit long-temps que mon frere aîné, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de ſa Charge & de ſes penſions, penſoit à ſe marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il étoit auſſi aimé paſſionnément. Leur mariage auroit été fort ſortable, ſi les parens de la fille avoient voulu y conſentir, car quoique mon frere ne fût point d'une Maiſon titrée comme celle dont elle ſortoit, il étoit pourtant d'auſſi grande qualité ; & d'ailleurs, ſon mérite & les diſtinctions qu'il avoit à l'Armée, le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux ; mais il étoit encore éloigné des honneurs où il

s'éleva depuis, & on ne jugeoit de lui que par le peu de bien qu'il avoit alors. La fille lui fut donc refusée, & il pensa à se marier ailleurs. Le grand bien le détermina, & il épousa la fille d'un homme d'affaires, qui lui donna près de quatre cens mille livres. Ce mariage a été la cause de sa fortune, & il eut assez de raison pour comprendre que quelque mérite qu'il eût, il ne pourroit parvenir à rien, s'il n'avoit du bien pour se soutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de son mariage. Quelque soin qu'il eût pris de lui représenter que c'étoit une folie de s'opiniâtrer à vouloir l'épouser, elle ne put goûter ses raisons. C'étoit une fille emportée, qui se piquoit de mépriser le rang & le bien autant que mon frere paroissoit y avoir égard, & il y auroit eu de quoi en faire une Héroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement, ne me cachoit rien de cette intrigue, & il m'apprit la rage & les emportemens de sa Maîtresse. Comme j'avois encore la tête remplie de Romans, j'admirai la constance de cette fille, & je blâmai mon frere de s'être marié malgré elle. Je me sentis même un secret penchant pour une personne si romanesque, & j'aurois été ravi d'en être aimé, mais mon frere le Comte m'avoit prévenu; & il s'étoit déja attaché à elle, voyant que

mon frere ne l'épousoit pas. Je ne sai si cette fille l'aima, ou si ce fut pour se venger de mon frere qu'elle parut l'écouter, mais je les trouvai déja assez bien ensemble, quand je pensai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte étoit un brutal qui ne gardoit aucunes mesures ; & le voyant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma passion. Je me contentai d'avertir mon frere aîné de l'intrigue dont je m'étois apperçû. Il prévit bien les suites de cette affaire ; & comme il avoit encore de la considération pour la Demoiselle, il avertit sérieusement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à sa Maîtresse, qui croyant que c'étoit par jalousie que mon frere lui avoit parlé, résolut de pousser cette jalousie aussi loin qu'elle pouvoit aller ; ce qui fut cause qu'elle proposa à mon frere le Comte d'en venir jusqu'à la force. Il se trouva d'humeur à accepter le parti ; car il auroit enlevé une Princesse, tant il étoit violent & étourdi dans toute sa conduite.

Ils prirent donc des mesures pour cet enlevement ; mais une personne à qui cette fille le confia, & qui craignit qu'une telle violence n'eût quelque suite fâcheuse, en avertit le pere de la Demoiselle, qui la fit mener dans un Couvent, & qui défendit à mon frere le Comte de la voir. Ce fou le

fit appeller en duel. Le pere se moqua de cet appel, & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle, où il fut deux ans sans pouvoir en sortir.

Nous ne fûmes pas trop fâchés mon frere & moi d'en être défaits, car c'étoit un homme plein d'incidens, qui nous attiroit tous les jours des affaires; mais j'avoue que j'avois toujours un secret penchant pour sa Maîtresse, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'égard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en être aimé. J'étois au désespoir qu'elle ne m'eût pas choisi plûtôt que cet emporté. Ma vanité en souffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de mériter aussi ses distinctions, tant les moyens dont les passions s'insinuent sont bizarres: car dans le fonds, je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je pensois à elle incessamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occasion d'aller dans le Couvent où elle étoit. Je représentai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait, n'étant qu'un effet de son dépit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en dis tant, qu'il résolut de lui rendre une visite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord, & je consentis à aller devant en habit de laquais, comme si je fusse venu de la part de son pere. Elle vint me

parler, & m'ayant reconnu preſqu'auſſi-tôt, elle témoigna une extrême joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoyé que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voyant que je ne l'avois encore été, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué pour mon frere le Comte, lui témoignant qu'elle m'avoit fait en cela une injure, puiſque je l'aimois paſſionnément. Elle répondit à cette déclaration en des termes qui me perſuaderent que je ne lui déplaiſois pas. Elle me pria de lui écrire tous les jours, & de la venir voir de temps en temps, me jurant qu'elle ne ſeroit jamais qu'à moi. Notre converſation dura aſſez long-temps pour impatienter mon frere, qui ne me voyant point revenir, vint ſavoir ce qui m'arrêtoit, & entra dans le parloir où j'étois. Il me pria de le laiſſer ſeul avec elle, afin qu'il la pût entretenir. Je n'étois pas content de cet ordre, mais je ne pouvois faire autrement ; je ſortis de ce parloir, & je me tins collé à la porte pour tâcher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'après bien des larmes répandues, elle lui diſoit, qu'elle étoit bien malheureuſe de s'être attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle ; & là-deſſus elle lui raconta

tout ce que je venois de lui dire de ma passion. Je pensai rentrer pour lui reprocher cette perfidie, mais je me retins, & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point écouter de jeunes gens qui n'étoient capables que de la perdre; qu'elle devoit par une conduite réglée, tâcher de regagner les bonnes graces de son pere, penser à un établissement digne d'elle; que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle répondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches, lui jurant qu'elle se vengeroit de son inconstance, & qu'il ne mourroit que de sa main. Mon frere ayant tâché vainement de l'adoucir, la quitta, & nous nous en revînmes. Il me dit en chemin qu'il étoit bien heureux de s'être marié ailleurs; que cette fille étoit d'une humeur très-violente, & capable de faire passer pour des vérités ce qu'elle inventoit pour se satisfaire, & pour vous marquer son mauvais esprit, ajoûta-t'il, elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah, la fourbe, m'écriai-je aussi-tôt! Je ne pûs achever, & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere se mit à rire, & je vis bien qu'il en croyoit quelque chose, par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois, & de me défier des femmes.

J'étois outré de cette avanture, & charmé en même-temps de la douceur & de la

ſageſſe de mon frere, qui ne m'en fit pas plus froid, & qui ſe contenta de me prier, pour mon propre intérêt, de n'avoir jamais d'attachement pour cette fille. Je ſuivis ſes conſeils, mais avec beaucoup de peine, & je penſe même que je ne les aurois pas ſuivis, ſi deux choſes ne fuſſent arrivées. L'une, fut le mariage de la Demoiſelle, qui épouſa un homme qualifié de la Province. L'autre, fut mon départ précipité; car mon frere ayant reçû ordre de ſe rendre à l'Armée, il fallut que je l'y ſuiviſſe.

Nous marchâmes en Champagne, où étoit cette année-là le fort de la guerre. Le Régiment de mon frere fut commandé pour reſter ſous Charleville avec quelques autres Troupes de réſerve. Mon frere qui avoit été fait Brigadier, ſervit dans l'Armée de Monſieur le Duc d'Enguien, me laiſſant avec le Régiment pendant la bataille de Rocroi. J'étois au déſeſpoir de n'en être pas, & quoique j'euſſe obtenu cette même année une Compagnie dans le Régiment de mon frere, & que les autres Capitaines euſſent de fort grands égards pour moi, je ne me ſerois point conſolé de me voir inutile, ſi je n'avois trouvé une perſonne avec laquelle je pris de l'attachement. Elle étoit fille d'un Bourgeois, mais elle avoit, outre la beauté, des manieres au-deſſus de ſa naiſſance. Je l'aimai paſſionnément, & j'en

fus aimé de même. Elle étoit, quand je commençai à la connoître, sur le point d'épouser un jeune homme de la même Ville, mais elle avoit si peu de goût pour une vie bourgeoise, qu'elle m'avoua qu'elle aimoit mieux n'être toute sa vie que mon Amie, que de faire ce mariage; car, ajoûtoit-elle: je ne me flatte pas que vous vouliez m'épouser; je connois trop la différence qu'il y a entre votre qualité & la mienne; & c'est ce que je n'exigerai jamais de vous. Je me ferai à votre vertu, & serai tout ce que vous voudrez que je sois, trop heureuse de vous voir & de vous aimer.

Ces sentimens me charmerent au point que je crus n'avoir jusques-là jamais aimé, tant que je trouvai de différence entre l'amour que j'avois pour elle, & celui que j'avois eu pour d'autres. Je lui protestai que son cœur me tenoit lieu de tout, & que si j'étois en état de faire sa fortune, je l'épouserois dans le moment. Non, non, me disoit-elle, ne pensez point à m'épouser; pensez seulement à me mettre en lieu où je puisse vous aimer, & être aimée de vous. Nous convînmes qu'après la Campagne je la ferois venir à Paris, & que jusqu'à ce temps-là elle feroit croire à ses parens qu'elle vouloit être Religieuse. Elle fit tout ce que je voulus; mais enfin ne pouvant résister à la passion que j'avois pour elle,

elle, je la voulus épouser; & ayant dressé un contrat, & trouvé un Prêtre & quelques témoins, nous allâmes faire à la Campagne un mariage où manquoient les formalités les plus essentielles, & qui ne nous parut bon que parce que nous ignorions ce qu'il falloit pour cela. Personne n'en eut connoissance que ceux que nous avions pris pour témoins; & quinze jours après, voyant qu'il falloit que je partisse, elle alla se jetter dans un Couvent, déclarant à ses parens qu'elle avoit renoncé au mariage, & fait vœu de se faire Religieuse. Comme le commerce que j'avois avec elle avoit commencé à leur devenir suspect; ils furent ravis qu'elle prît ce parti-là. Ainsi ils donnerent les mains à tout ce qu'elle leur fit entendre, & pour mieux couvrir son dessein, elle prit l'habit de Religieuse. Je cessai même de la voir, sitôt qu'elle fut dans le Couvent, mais j'assistai à la cérémonie de sa prise d'habit, & tout ce que je pûs faire fut de la voir un moment pour lui dire adieu, parce que sur la fin de Jüillet notre Régiment fut commandé pour le siége de Thionville. Son Noviciat devant être d'une année, je lui promis qu'avant ce temps-là je la tirerois du Couvent, & que je la ferois venir à Paris. Elle m'avertit en me quittant qu'elle se croyoit grosse, & elle me conjura de la laisser le moins que je pourrois

donner la Comédie où elle s'étoit engagée. Je lui jurai très-sincérement que je lui tiendrois parole dès que les Troupes seroient en quartier d'hyver, & je la quittai avec tout l'amour & toute la douleur dont j'étois capable. Nous avions pris des mesures pour nous écrire, mais toutes nos Lettres furent interceptées, & elle n'entendit plus parler de moi. Il ne me fut pas possible de quitter l'Armée pour la venir tirer du Couvent, ni d'être informé de la cause de son silence, parce qu'après la prise de Thionville, on nous fit passer en Allemagne dans l'Armée du Maréchal de Guébriant. Jamais je ne pûs obtenir mon congé, & je passai tout l'hyver en Allemagne. Tout ce que je pûs faire, me doutant bien qu'on avoit surpris nos Lettres, fut de charger deux ou trois fois des Soldats qui revenoient en France, de passer par Charleville, mais je n'en reçus aucunes nouvelles. Je ne revins à Paris que sur la fin de Mars, & pris la Poste dès le lendemain pour aller à Charleville, car je mourois d'impatience & d'ennui de n'avoir rien appris depuis près de dix mois, d'une personne que j'aimois, ce me sembloit, avec d'autant plus de passion, que je me sentois une inquiétude extraordinaire de ne point avoir de ses nouvelles.

Etant arrivé à Charleville sur les trois heures après-midi, je trouvai un grand peu-

ple assemblé, & ayant demandé ce que c'étoit, on me répondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait périr son enfant. Un moment après je vis paroître cette malheureuse créature entre les mains d'un Confesseur & du Bourreau. O Dieu! quelle fut ma surprise, quand attachant les yeux sur elle, je la reconnus pour cette même personne que j'avois tant envie de revoir. Elle étoit si changée, que tout autre qu'un Amant auroit eu peine à la reconnoître; & toutes les fois que je pense au pitoyable état où elle me parut, les larmes me viennent aux yeux, & en écrivant ceci, je les sens couler encore.

Je l'aimois passionnément; je l'estimois autant que je l'aimois, & jamais je n'avois reconnu en elle que des sentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je souffris à cette vûe. Peu s'en fallut que l'étonnement & la douleur ne me fissent tomber de cheval; mais enfin, prenant tout d'un coup mon parti, je fendis la presse, criant de toute ma force, grace, grace. J'étois à cheval, fort fatigué, & dans l'équipage d'un Courrier qui arrive avec précipitation. Le peuple m'entendant crier de cette sorte, crut qu'en effet j'apportois la grace de la criminelle, & on commença à m'entourer de toutes parts. Je vis beaucoup de joie dans les yeux de tout le monde, & cela

m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait, que l'on se joignît à moi pour la sauver. Alors une partie du peuple se jetta sur la potence, & l'abattit, pendant que les plus déterminés me suivirent; & écartant les Archers, nous nous trouvâmes les maitres de la personne que nous voulions secourir. On la prit, on l'enleva, & on me la mit sur mon cheval. Je l'embrassai étroitement, & piquant de toute ma force, je gagnai la porte de la Ville, & je me jettai dans le Fauxbourg. Les Archers firent mine de courir après moi, mais le peuple qui me suivoit, ferma la porte de la Ville sur eux, & je me trouvai dans le Fauxbourg, sans que personne s'opposât à mon passage. Il y eut même un Loueur de chevaux, qui voyant, que mon cheval ne pouvoit presque plus galoper, m'en donna un tout frais, sur lequel je montai, sans quitter ma proie. Je me trouvai accompagné de quatre Cavaliers, qui s'offrirent de leur bonne volonté à me prêter main-forte, tant le peuple est facile à émouvoir, quand il s'agit de sauver la vie à ceux que la Justice condamne pour de certains crimes, dont le désespoir est cause. Je sortis donc, moi cinquiéme, du Fauxbourg, & ayant encore galopé près d'une lieue, j'entrai dans un bois pour prendre haleine, & pour tâcher de trouver les moyens de mettre en

croupe la perſonne que j'enlevois, & que je ne pouvois preſque plus ſoutènir entre mes bras. Elle étoit évanouie, & elle reſpiroit ſi peu, que l'ayant étendue à terre, je crus qu'en effet elle étoit morte. Un des Cavaliers, homme plus robuſte que moi, me dit, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à s'arrêter dans l'endroit où nous étions, & il ſe chargea de la porter entre ſes bras juſques à la nuit. Nous remontâmes à cheval, & nous arrivâmes à deux heures de nuit à un Village, qui étoit à plus de douze lieues de Charleville, tant nous avions fait de diligence. Nous nous y repoſâmes deux heures, & la premiere choſe que nous fiſmes, fut de mettre cette pauvre créature dans un lit fort chaud, où elle commença à donner des marques de vie. J'étois auprès d'elle, & la joie de l'avoir ſauvée, n'étoit point aſſez grande, pour me rendre inſenſible à la douleur extrême que me donnoient, & le ſouvenir de l'état où je l'avois vûe, & la crainte de celui où je la voyois. Enfin, elle ouvrit les yeux, & m'ayant long-temps regardé, ſans faire connoître qu'elle me reconnût, je l'embraſſai avec beaucoup de tendreſſe, & fondant en larmes : Hé quoi donc, lui criai-je, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Son viſage changea à ces paroles, & ſe mettant ſur ſon ſéant avec un air effrayé : Quoi, dit-elle, Monſieur, êtes-vous mort ?

Je lui dis que je vivois; & enfin à force de lui répéter, que c'étoit moi, j'achevai de la faire revenir; & j'eus la consolation de voir que son évanouissement n'auroit point de suites funestes.

On ne peut exprimer tout ce qui se passa dans mon cœur, quand je la vis revenue, ni tout ce qu'elle me donna de joie, de tendresse & d'amour, quand je vis dans son visage, que son cœur avoit les mêmes mouvemens que je sentois dans le mien. Ce sont là de ces momens, qu'on peut appeller délicieux. Nous nous embrassions sans dire un mot, & nos larmes & nos soupirs nous auroient empêché de parler, quand le saisissement de nos cœurs auroit pû nous le permettre. Il fallut interrompre ce plaisir pour remonter à cheval. Heureusement nous trouvâmes une espéce de brancard, où nous la mîmes, & enfin nous arrivâmes à Reims à la pointe du jour. Nous nous cachâmes dans une maison écartée. Les Cavaliers qui m'avoient accompagné, y demeurerent un jour avec moi, & ne me quitterent qu'après m'avoir promis de ne point dire ce que nous étions devenus, & de feindre qu'ils avoient voulu nous poursuivre, bien loin de faire croire qu'ils nous eussent assistés dans notre fuite.

Je demeurai donc seul avec l'aimable personne que j'avois sauvée, & elle m'ap-

prit comment lui étoit arrivé le malheur, dont je venois de la garantir. Voyant, me dit-elle, que je n'avois point de nouvelles de vous, je ne doutois point que vous ne m'euſſiez trompée, & cela me fit réſoudre à me faire tout de bon Religieuſe; mais je me trouvai dans un extrême embarras, quand je fus aſſurée que j'étois groſſe, & plus encore, lorſque j'approchai du terme. Peu s'en fallut que je ne me jettaſſe par les fenêtres, car la mort étoit ce que je ſouhaitois le plus, étant accablée, & de l'opinion que j'avois que vous êtiez un perfide, & des cruelles extrêmités où me réduiſoit ma groſſeſſe. Je la confiai à une vieille Servante, qui étoit dans l'intérieur du Couvent, & qui y ſervoit depuis long-temps. Cette femme fut la ſeule qui eut connoiſſançe de mon accouchement; car j'eus la force de ſupprimer mes plaintes. Cette malheureuſe créature prit l'enfant, ſans que je ſuſſe ce qu'elle en vouloit faire, m'ayant ſeulement fait entendre que je n'en ſerois pas embarraſſée, & elle alla, avant qu'il fût jour, le jetter dans un ruiſſeau qui paſſe dans le jardin du Monaſtere où j'étois. Le malheur voulut, ou plûtôt la juſtice de Dieu permit que cet enfant, entraîné par le courant de l'eau, s'arrêta à une grille qui ſéparoit le jardin des Religieuſes, d'une rue qui eſt fort paſſante. On l'apperçut; on alla

querir la Justice, & on vint avec un grand scandale au Couvent. Le procès-verbal ayant été apporté à la Supérieure, on n'eut pas de peine à connoître que j'étois la coupable, & je me mis peu en peine de le déguiser, tant je souhaitois la mort. Ainsi je n'accusai point celle qui avoit commis le crime, tout le monde crut que je l'avois commis seule. Aucune des Religieuses n'eut pitié de moi, & toutes, au contraire, avec une dureté qui passe l'imagination, dirent que je méritois d'être punie. Je fus mise entre les mains de la Justice, & mes parens n'eurent point assez de crédit, pour empêcher qu'on ne me condamnât. Je fus transferée à Paris, où les Juges confirmerent ma Sentence, & pendant que j'y étois, je vous écrivis une lettre, que vous trouverez encore entre les mains du Portier de Madame votre mere. Je vous disois adieu, & si jamais elle tombe entre vos mains, vous verrez dans quels sentimens je mourois à votre égard.

Elle m'embrassa à ces paroles, & ses pleurs l'empêcherent de poursuivre. Pour moi je fondois en larmes pendant qu'elle me contoit cette funeste avanture. Elle finit en disant, que quand je l'avois enlevée, en criant grace, elle m'avoit reconnu, mais que depuis ce moment-là, elle avoit entiérement perdu l'usage de ses sens, déja

fort affoiblis par l'approche du ſupplice. Son malheur me toucha au dernier point, & je ne pouvois aſſez me reprocher d'en être la cauſe.

Lorſque ſa ſanté fut rétablie, je lui propoſai de venir avec moi à Paris, & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'aimaſſe éperdûment, mais je trouvai que ſon cœur étoit encore plus grand & plus généreux que je ne l'avois cru. Non, me dit-elle, mon cher Amant, je ne me flatte plus de la penſée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable, & le ſupplice auquel j'ai été condamnée, m'en rendent à jamais indigne; & tout ce que j'attens de vous, c'eſt un peu de compaſſion & de ſecours pour m'enfermer quelque part, & pour y paſſer le reſte de ma vie dans la pénitence. Ah! lui répondis-je, ne vous mettez point ces penſées-là dans l'eſprit. C'eſt moi qui ai commis le crime, & vous n'avez point mérité le ſupplice. Tout cela n'a rien de honteux pour vous, & ne peut ſervir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire; comme elle étoit bien perſuadée que notre mariage ne pouvoit ſubſiſter, elle perſiſta toujours à vouloir être Religieuſe, & je lui donnai ma parole, que je ne l'en empêcherois pas, quand nous ſerions à Paris. Elle s'y laiſſa conduire; je la logeai le mieux que je pus

dans une chambre garnie, auprès des Recollets du Fauxbourg Saint-Laurent, où je la laissai pour revenir chez moi. Je trouvai la Lettre dont elle m'avoit parlé, que j'ai toujours gardée depuis ce temps-là, & que je veux mettre ici, pour faire encore mieux connoître le caractére de cette généreuse fille. Voici les termes dont elle s'étoit servie.

Je vous écris de la prison, après avoir été condamnée à la mort, pour un crime que je n'ai commis, que parce que je vous ai aimé. Je ne suis venue à Paris, que pour y voir confirmer ma triste sentence. Hélas! qui m'eût dit que je ne verrois Paris que pour cela, & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuse, je dusse m'attendre à une pareille destinée. Vous aurez horreur de ma mémoire, quand vous saurez quel supplice aura terminé mes jours; mais je vous assure, que quelque honteux qu'il soit, il m'est agréable, puisqu'il va m'ôter une vie qui m'est devenue odieuse depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville, on vous apprendra mon crime, sans qu'on soupçonne que vous y avez part, car je ne vous ai jamais nommé, & j'ai cru devoir ce ménagement à un homme, dont l'honneur & le repos me sont plus chers que moi-même. La seule grace que je vous demande en mourant, c'est de faire

prier Dieu pour moi, & de croire que s'il me fait miséricorde, je n'emploïerai mes priéres auprès de lui, qu'afin qu'il vous comble de prospérités. Adieu, je meurs toute à vous.

Quelles impressions ne me fit point la lecture de cette Lettre! Je courus chez elle, plus résolu que jamais, de ne point souffrir qu'elle se fist Religieuse; mais je ne la trouvai plus. Je sus qu'elle avoit eu quelques conversations avec un Pere Recollet; j'allai demander ce Pere, qui refusa de m'en dire des nouvelles. Je fus près de huit jours à la chercher; & enfin j'appris qu'elle étoit à l'Hôtel-Dieu, à dessein d'y prendre le voile. Je courus la voir, & on consentit avec beaucoup de peine que je lui parlasse. Jamais je n'avois été si transporté. Je me jettai à ses pieds, & je lui jurai de me poignarder si elle ne m'écoutoit. Mon désespoir l'attendrit, & elle me dit, les larmes aux yeux: que prétendez-vous faire, Monsieur? Je ne puis être à vous sans exposer votre réputation, & vous auriez une honte éternelle d'avoir épousé une fille que vous avez arrachée de la potence. Il n'est pas, lui dis-je, question de vous épouser, puisque vous ne voulez pas que l'on en parle; mais au moins, si vous avez à vous faire Religieuse, prenez une autre Maison que celle-ci. Mon Dieu, Monsieur, reprit cette

généreuse personne, je ne veux point vous être à charge. Je suis venue dans cette Maison, parce que j'y serai reçue pour rien. Je ne puis choisir un autre Couvent, sans qu'il vous en coûte, & je sai que vous n'êtes pas en état de faire cette dépense. Ah! lui disje, ma vie & mon bien sont à vous, & quoi qu'il en coûte, je vous ferai recevoir dans toute autre Maison, où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empressemens à ces paroles, mais je ne pus en rien obtenir, & elle me quitta, en me disant un adieu, dont je me sentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Supérieure. Elle vint, & je lui dis que je m'opposois à la réception de cette fille; qu'elle étoit ma femme, & que je la redemandois. La Supérieure l'ayant fait venir, lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainsi elle me fut rendue, mais elle me fit promettre que je la menerois au sortir de là dans une autre Maison de Religieuses. Je la menai à un petit Couvent, dont la Supérieure étoit de ma connoissance, lui recommandant d'en avoir soin, & lui confiant que je la regardois comme une personne qui étoit ma femme.

Cependant ce qui étoit arrivé à Charleville faisoit grand bruit, & j'appris qu'on décretoit contre moi pour l'enlevement

que j'avois fait. Toute ma famille en fut informée, & je connus bien par toutes les remontrances qu'on me fit, que cette fille avoit mieux raisonné que moi, & que je ne pouvois l'épouser avec honneur. Je ne dirai point tous les desseins qui me passerent dans la tête : car enfin je trouvois que c'étoit la chose du monde la plus injuste, de me rendre esclave des opinions des hommes, & de n'avoir pas la liberté de passer ma vie avec une fille, dont la réputation n'étoit tachée que par le malheur qu'elle avoit eu de m'aimer. Si elle eût voulu y donner les mains, nous serions passés en Angleterre, mais je la trouvai toujours persuadée, que je devois lui permettre pour ma gloire, de se faire Religieuse, & qu'il n'y avoit plus pour elle de parti à prendre que celui-là. Mon frere aîné, à qui je racontai sans déguisement tout le détail de cette avanture, me dit qu'il me plaignoit ; mais qu'après tout, j'étois heureux d'avoir affaire à une personne qui prenoit d'elle-même le parti auquel j'aurois dû la porter. Il ajoûta tant de choses, qu'enfin je vis que c'étoit une nécessité, ce qui me fit consentir à son dessein. J'obtins sa grace & la mienne, & nous la fîmes Religieuse aux Carmelites, en changeant son nom, & ne disant rien de ce qui lui étoit arrivé. Mon frere aîné fut assez généreux pour lui faire

un présent de deux mille écus. Je la contraignis aussi de recevoir un petit Contrat, dont je fis la donation aux Religieuses. On la reçut donc avec distinction, & sans que jamais personne ait sû qui elle étoit. Elle a vécu comme une sainte, & pendant toute sa vie, mon frere & moi, nous avons eu en elle une amie inviolable, à laquelle nous avions ordinairement recours quand nous avions besoin de conseil ou de consolation. J'eus une peine extrême à m'accoûtumer à l'engagement qu'elle voulut prendre, & sans le secours de mon frere, je crois que j'aurois perdu l'esprit. Je puis dire que je n'ai jamais eu de Maîtresse, & que je n'ai jamais connu de femme, que j'aye tant aimée & estimée que celle-là. Ainsi, par une bizarrerie qu'on ne peut assez admirer, il est arrivé, que la seule personne que j'aye véritablement trouvée digne de mon admiration, étoit une fille de qui je ne pouvois en honneur, devenir l'époux, ni même paroître amoureux.

Cette avanture, & le chagrin qu'elle me donna, reculerent un peu ma fortune : car je fus un an entier sans vouloir voir personne, ayant loué un petit appartement auprès des Carmelites, d'où je ne bougeois, n'étant connu de personne, & passant pour un homme retiré du monde, & qui ne pensoit qu'à son salut. Mon frere ne laissa pas de

me faire conſerver ma Compagnie, faiſant entendre que j'étois malade, & contraint, pour me rétablir, de paſſer toute l'année dans le voiſinage des Eaux de Bourbon, qui étoient néceſſaires à ma ſanté.

Je ne dirai point la vie que je menai pendant cette retraite, ni toutes les douceurs dont je jouiſſois, lorſque je pouvois ſeulement démêler la voix de cette fille dans le Service Divin. C'étoit le ſeul plaiſir qui me fût permis : car elle refuſa toujours de me voir, ſe contentant de m'écrire quelquefois pour me perſuader d'avoir plus de courage, & de penſer, ou à une retraite qui m'ôtât pour jamais du monde, ou à une vie plus digne de ma naiſſance. J'ai gardé toutes ſes Lettres, & elles me conſolent encore quand je les relis.

Mon frere joignant ſes prieres à celles de cette généreuſe fille, me perſuada enfin de me remettre dans le Service, & je retournai à l'Armée en 1645. Je n'avois encore que vingt ans, mais je croyois qu'après les expériences que j'avois eûes, il me ſeroit impoſſible de m'attacher jamais à aucune femme. Je m'appliquai donc à la Guerre plus que je n'avois fait juſques-là, & je m'apperçus que le chagrin que m'avoit donné la retraite d'une fille, que j'avois aimée ſi tendrement, ne ſervit pas peu à augmen-

ter mon courage, par l'envie qu'il m'inſpiroit de chercher les occaſions de mourir. Je ſervis à la Bataille de Nortlingue. Je revins enſuite dans l'Armée de M. de Turenne, où j'aſſiſtai à la priſe de Dunkeſpink, & je puis dire qu'il n'y eut perſonne plus déterminé que moi, dans l'une & dans l'autre occaſion. Quelque valeur que les hommes ayent reçu de la nature, il leur faut ſouvent des motifs étrangers pour être braves, & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition, à la valeur dont j'acquis la réputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris après que Landau ſe fut rendu à M. de Turenne, & je m'apperçus que le voiſinage de mon aimable Religieuſe augmentoit mon humeur ſombre, car je ne pouvois m'empêcher de retourner aux Carmelites. Je découvris ma foibleſſe à mon frere, qui, perſuadé que j'avois beſoin d'une abſence un peu longue, me propoſa le voyage de Pologne. La Princeſſe Marie devoit partir au commencement de Novembre, & les liaiſons qu'elle ſavoit que nous avions eûes avec un Prince, qui l'avoit aimée juſqu'à la mort, lui faiſoient ſouhaiter que je l'accompagnaſſe.

J'acceptai donc le parti que mon frere me propoſoit, & je dirai, à ma confuſion, que je ſentis alors naître dans mon cœur un

ſecret

ſecret deſir de plaire à la Princeſſe, & de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raiſonnai point, mais dès que je vis que j'allois faire le voyage avec elle, & que j'aurois tous les jours occaſion de la voir, je commençai un peu à oublier la perſonne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle eſt un meilleur moyen pour ſe conſoler de la perte d'une Maîtreſſe, que l'ambition & la guerre.

La Princeſſe ſe trouva à l'égard du Prince qui l'avoit aimée, dans une ſituation preſque ſemblable à celle où j'étois à l'égard de ma Carmelite. Elle ne pouvoit ſe conſoler de ſa mort, & elle m'en parloit tous les jours. Je lui racontai, de mon côté, mon avanture de Charleville; elle fut ravie de me voir capable de toute la délicateſſe qu'elle avoit, & nos converſations roulerent long-temps ſur les diſputes que nous avions en agitant ſi elle étoit plus malheureuſe de voir mort un homme qu'elle avoit eſtimé, que moi de voir ma Maîtreſſe Religieuſe. Si j'avois entrepris de faire un Roman, je raconterois ici le détail de ces converſations, & elles vaudroient peut-être bien celles qui font le fort de Clélie ou du grand Cyrus; mais je laiſſe

toutes ces digressions pour mieux exécuter le dessein que je me suis proposé dans ces Mémoires, de faire voir le génie des femmes, & les écueils qu'un homme peut trouver auprès d'elles.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

LA Princeſſe me parut réſolue de ſe conſoler de la perte de ſon Amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne ; & j'avois beau vouloir lui perſuader de s'en conſoler par une autre paſſion, je ne la trouvai occupée que de ſon ambition & de ſa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par intérêt en lui propoſant quelque attachement nouveau ; & elle me diſoit, que quand elle auroit ſenti du penchant pour moi, elle auroit fait ſcrupule de me rendre infidelle à une perſonne auſſi digne d'être aimée que ma Religieuſe. Je ne me trouvois plus capable de cette fidélité délicate, & j'avoue que tout ce que la Princeſſe me diſoit ſur ce ſujet, me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois. Elle fit d'abord ſemblant de n'en rien croire ; mais enfin, voyant que c'étoit tout de bon, elle prit ſon ſérieux, & me fit entendre que ſi je continuois à lui parler ſur ce ton-là, elle me renvoyeroit en France. Elle me dit ces paroles d'une maniere ſi impérieuſe & ſi ſéche, que j'en fus outré, & je réſolus, non-ſeulement de ne lui parler jamais d'a-

mour, mais aussi de n'en point avoir pour elle. Ainsi, pendant le reste du Voyage, je gardai presque toujours le silence. Ma mauvaise humeur lui déplût, & elle m'exhorta, puisqu'il falloit que j'aimasse pour être gai, d'aimer une de ses filles qui étoit fort bien faite : car, disoit-elle, je saurai bien empêcher que les choses n'aillent trop loin, & j'aurai le plaisir de vous voir de bonne humeur. Ces railleries me désespéroient, & je pris la résolution d'aimer, non pas la fille qu'elle me proposoit, mais la premiere Polonoise que je trouverois à mon gré si-tôt que nous serions arrivés. Cette résolution, dont je ne lui rendis point compte, me rendit ma gaité, & je crus m'appercevoir que la Princesse qui s'étoit plainte quand elle m'avoit vû chagrin, n'étoit pas trop contente de me voir si gai. J'évitai de lui dire un mot qui pût lui faire croire que je l'aimois encore; & j'eus d'autant plus de facilité à éviter de lui parler d'amour, qu'en effet je sentois bien que j'avois cessé de l'aimer. Quelque rang qu'elle eût, je ne pouvois lui pardonner sa fierté & ses railleries, & j'eus assez d'esprit & de raison pour comprendre que je ne serois jamais écouté d'une Princesse qui joignoit beaucoup d'ambition & de fierté à une grande vertu.

Nous arrivâmes en Pologne. Le Roi La-

dislas vint recevoir sa nouvelle Epouse. Elle me présenta à lui, & j'eus lieu de me louer de tout le bien qu'elle lui dit de moi. A peine fûmes-nous à Varsovie, que j'exécutai la résolution que j'avois prise d'aimer la premiere personne que je trouverois aimable. Parmi les Dames du Pays qu'on mit auprès de la Reine, j'en vis une qui me toucha assez pour croire que c'étoit la personne qui me convenoit; c'étoit une Demoiselle de dix-huit à dix-neuf ans, fille d'un des plus qualifiés Seigneurs du Royaume. Je me trouvai auprès d'elle la premiere fois qu'elle fut présentée à la Reine, & je la regardai avec beaucoup de distinction. Je ne sai si la Reine m'observa, mais il me parut qu'elle sourit en me voyant regarder cette jeune personne avec application; & je reconnus bien dans la suite que c'étoit aussi celle de toutes les Filles qu'on lui avoit présentées, qu'elle avoit trouvé le plus à son gré. L'amitié que la Reine eut pour elle me donna occasion de la voir souvent, & j'en devins fort amoureux. Cette fille entendoit assez le François pour me donner lieu d'avoir des conversations avec elle, & je ne tardai pas à lui expliquer mon amour. Si je fus surpris de lui trouver autant de penchant pour moi que j'en sentois pour elle, je ne le fus pas moins de la maniere franche & naïve dont elle me le dé-

clara ; mais elle porta cette naïveté trop loin, car la Reine lui ayant demandé ce que je lui disois, non-seulement elle lui rendit compte de mes discours, mais aussi de ses réponses, & elle dit sans déguisement qu'elle avoit un grand penchant pour moi. La Reine lui représenta les inconvéniens d'une pareille passion, & lui défendit de me parler en particulier. Elle me fit la même défense de mon côté, me menaçant de me faire retourner en France si je continuois. J'avois intérêt de ne me pas brouiller avec la Reine, & de ne pas sortir mal d'avec elle ; mais aussi j'aimois cette fille, & la naïveté avec laquelle elle avoit déclaré sa passion, ne me la rendoit que plus aimable. Je me trouvai donc fort embarrassé, mais je sortis de cet embarras pour retomber dans un plus grand. Il y avoit huit ou dix jours que j'avois promis à la Reine de ne plus parler à cette fille, & que j'évitois effectivement d'avoir des conversations avec elle, quand la Reine me dit que j'étois bien aisé à rebuter ; que ce qu'elle en avoit fait n'avoit été que pour m'éprouver : mais qu'enfin puisque j'avois été si obéissant, elle vouloit bien avoir égard à ma passion, & qu'elle trouveroit très-bon, non-seulement que j'aimasse cette fille, mais aussi que je lui parlasse autant que je voudrois.

Je ne savois pas que ce qui avoit changé la Reine à cet égard ; c'étoit qu'elle s'étoit apperçue que le Roi son mari aimoit cette même fille ; & , soit jalousie, soit politique, elle crut que le moyen d'en dégoûter le Roi étoit de lui faire connoître que j'en étois aimé.

Je fus ravi de la permission que la Reine me donnoit de continuer mon amour, & dès le jour même je cherchai l'occasion d'entretenir ma Maîtresse ; mais je vis qu'elle m'évitoit autant qu'elle avoit paru auparavant me souhaiter ; & enfin l'ayant pressée de m'en dire la raison, elle m'avoua avec sa franchise ordinaire, qu'elle étoit aimée du Roi, que cet amour lui faisoit trop d'honneur pour en écouter un autre, mais que dès que le Roi l'auroit mariée, elle continueroit à m'aimer. J'appris alors que la premiere chose à laquelle les Grands pensent en Pologne, quand ils veulent avoir des Maîtresses, c'est de les marier ; & en effet on parla peu de jours après du mariage de cette fille avec un grand Seigneur de Lituanie. Ce mariage n'accommodoit point du tout la Reine, parce qu'elle prévoyoit bien que le Roi ne la marioit que pour continuer à l'aimer, & pouvoir la voir plus aisément. Cette Princesse tâcha donc de me mettre dans la tête de la demander au Roi, & de l'épouser, parce

qu'en cas que mon mariage se fist, elle ne doutoit pas que je ne dusse l'emmener en France.

Je trouvois beaucoup d'inconvéniens à demander cette fille en mariage, & encore plus à l'épouser. Je jugeois bien, parce qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la mariroit que pour faciliter les amours du Roi. Je ne croyois pas pouvoir réussir à l'emmener en France, malgré le Prince; & quand il y auroit consenti, je n'avois pas assez de fortune pour m'y charger d'une femme dont tout le bien seroit en Pologne. Je dis donc à la Reine que je ne pouvois me résoudre à penser à ce mariage, & à en faire la proposition. Elle parut assez contente de mes raisons, & elle ne dissimula point, que voulant gouverner l'esprit du Roi son époux, elle avoit intérêt de ne la marier qu'à un homme qui pût lui répondre d'elle. Elle convint avec moi que j'étois peu propre à cela, & nous nous séparâmes sans savoir quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Lituanien arriva sur ces entrefaites, & le Roi qui vouloit marier sa Maîtresse, ayant appris la mort du mari qu'il lui destinoit, la pria d'en choisir un autre, & cette fille eut assez d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien, & il me fit aussi-tôt appeller. Je lui représentai que

je n'avois point de bien ; que j'étois un Cadet qui en espérois fort peu, & que je serois un fort mauvais parti pour une fille qu'il cherchoit à établir. Le Roi me répondit, que la personne qu'il me destinoit étoit assez riche pour elle & pour moi, & que d'ailleurs il me feroit assez de bien en Pologne pour m'obliger de ne pas regretter le peu que j'avois en France, & pour rendre heureuse celle que j'épouserois. En toute autre occasion j'aurois été ravi d'une pareille proposition, car enfin je trouvois tout d'un coup le moyen d'épouser une fille que j'aimois, & de faire ma fortune ; mais je ne pouvois m'ôter de la tête que le Roi ne vouloit me marier que pour aimer la femme qu'il me donnoit, & je ne me sentois point assez de courage pour digerer une condition si honteuse. Je m'avisai donc de dire au Roi que j'étois trop honoré du choix & des offres de Sa Majesté, mais que j'étois obligé de lui avouer que je me sentois d'une humeur horriblement jalouse, & qu'une femme seroit malheureuse avec moi. Ce Prince sourit à cette excuse, & me dit : si ce n'est que cela, nous y mettrons ordre, & je vous donnerai des Emplois qui ne vous permettront guére de voir votre femme, & d'être témoin de sa conduite.

Ce discours du Roi me parut un outrage ; mais dissimulant ce que je pensois, je lui

dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne consentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majesté me permettroit, immédiatement après mes nôces, d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'est pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne sortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela est, Sire, lui répliquai-je, je remercie votre Majesté, & je la prie même de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propose, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, disant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'étois un fou.

J'allai rendre compte de cette conversation à la Reine, qui me conjura, les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi desiroit; qu'à l'égard de la jalousie & de la délicatesse qui étoit la seule raison qui m'obligeoit de m'opposer à ce mariage, elle attacheroit si fort ma femme auprès d'elle, que le Roi ne trouveroit jamais le moyen de la voir; qu'elle m'en répondoit, & que je pouvois être en repos sur toutes les choses qui pouvoient m'inquiéter.

La Reine me persuada par tant de raisons, que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi témoigna beaucoup de joie de ma résolution, mais sa joie n'approcha point de celle de ma Maîtresse qui s'abandonna toute entiere au

plaisir d'être ma femme ; de maniere que je crus qu'elle n'aimoit point le Roi, & qu'il me seroit aisé, étant aimé d'elle & secondé par la Reine, d'éviter la honte que je craignois. Enfin, pour dire tout, la vûe de ma fortune & celle de mon amour me firent fermer les yeux à toute autre considération, & je fus même surpris d'avoir balancé un seul moment, tant le cœur humain est peu fixe dans ses vûes, & préfére aisément les raisons de l'intérêt & du plaisir à celles de l'honneur.

J'épousai donc cette fille, & ce mariage me fit changer de nom : car devenu maître en l'épousant d'un Comté très-considérable, on ne m'appella plus que du nom de cette Comté, & c'est sous ce nom-là que j'ai depuis paru dans le monde.

La Reine me tint la parole qu'elle m'avoit donnée. Sa jalousie, jointe à sa vertu, & l'úne & l'autre soutenue par mes précautions, lui firent si bien garder ma femme, qu'il ne fut pas possible au Roi de continuer à l'aimer. Ce Prince se rebuta, & s'attacha à une autre personne moins observée. Je fus ravi de ce changement, & je crus alors jouir tranquillement de toutes les douceurs & de tous les avantages de mon mariage, mais ce fut tout le contraire, & mon malheur arriva par l'endroit que j'avois le moins prévû. Ma femme fut désespérée de

voir que le Roi changeoit pour elle, & ce grand amour qu'elle m'avoit marqué se changea en une aversion extrême, dès qu'elle vit que ce Prince en aimoit une autre. Elle ne me dissimula point son désespoir, & elle me dit hautement que j'étois cause de ce qu'il avoit cessé de l'aimer. J'eus beau lui représenter son extravagance, toutes mes raisons ne servirent qu'à l'aigrir, & soit qu'elle voulût se défaire de moi, soit qu'elle espérât que la compassion rameneroit l'esprit de ce Prince, elle lui fit faire des plaintes des mauvais traitemens que je lui faisois. Ces mauvais traitemens étoient chimériques, mais le Roi y ajoûta d'autant plus de foi, qu'il se souvint que je lui avois dit que j'étois horriblement jaloux. La malice de ma femme alla plus loin; elle fit entendre au Roi que j'aimois la Reine; & le Roi, susceptible de toutes ces impressions, ne pensa plus qu'à me faire assassiner. Il trouva d'autant plus de facilité à faire exécuter ce dessein, que mon mariage avoit excité beaucoup d'envie contre moi dans l'esprit des Polonois.

Il n'y eut donc que trop de gens qui offrirent à ce Prince de me poignarder. La Reine en fut avertie plûtôt que moi, & comme on la mêloit dans cette affaire, elle ne jugea pas à propos de me le dire, voyant bien que si j'étois averti, rien ne pourroit

m'empêcher de prendre la fuite. Elle raisonna sur cette fuite, qui pourroit être une preuve de l'amour dont on m'accusoit à son égard, & elle crut qu'il falloit auparavant détromper l'esprit du Roi. Elle ne fit donc point semblant d'avoir reçu cet avis, mais supposant des Lettres de France, par lesquelles on lui mandoit la mort de mon frere aîné, elle les fit voir au Roi, & elle lui dit, que ce seroit nuire à mes affaires que vouloir me retenir en Pologne. L'indifférence avec laquelle elle parla au Roi sur ce qui me regardoit, & la proposition qu'elle lui faisoit de me renvoyer en France, firent juger à ce Prince, que ce qu'on lui avoit dit de son amour pour moi n'avoit aucun fondement. Il lui avoua ses soupçons, & il lui en demanda pardon; & en même-temps il lui dit, que sur les soupçons & sur les plaintes que faisoit ma femme, il avoit résolu de se défaire de moi, & qu'il ne savoit pas même si j'étois encore vivant, parce qu'il croyoit que ce jour-là même on devoit m'assassiner. La Reine ayant fort blâmé la précipitation avec laquelle le Roi s'étoit laissé aller à une résolution si cruelle, dit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit m'envoyer chercher.

On me chercha, mais fort inutilement. J'avois été averti de l'assassinat qu'on avoit prémédité; & la même personne qui m'en

avoit donné l'avis, m'avoit mis dans un lieu de sûreté. C'étoit une des plus considérables Dames de la Cour. J'avois remarqué en plusieurs occasions que cette Dame se disoit de mes amies, mais je ne savois pas que cette amitié allât jusqu'à la passion. Elle me le découvrit, en m'apprenant ce qu'on tramoit contre moi. Comme elle étoit veuve, & plus maîtresse de ses actions que les femmes ne le sont en Pologne, elle put facilement me cacher chez elle, & ce fut le parti que je pris, intimidé par les circonstances dont elle me rendit compte, & qui me persuaderent que je n'éviterois pas mes assassins si je paroissois. Je me tins huit jours caché chez elle, & pendant ce temps, elle me proposa tout ce que la passion lui suggéroit pour me mettre en sûreté. Le moyen sur lequel elle insistoit davantage, étoit d'empoisonner ma femme, & elle m'offroit de se charger de la chose. Comme j'avois lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces pensées que parce que la passion l'aveugloit, je n'en eus pas tant d'horreur que j'en aurois eû dans un autre temps, & je me contentois de lui faire voir les inconvéniens d'un pareil dessein. Elle ne voulut jamais me permettre d'écrire à la Reine, & de l'informer du lieu où j'étois. Il y a grande apparence que cette Princesse crut qu'ayant été averti du dessein du Roi, j'avois pris la fui-

te, ou bien que j'avois été assassiné ; & l'une & l'autre opinion lui donna de l'inquiétude, mais enfin pour empêcher qu'on ne jugeât mal des raisons de mon absence, il est certain qu'elle fit courir le bruit, que sur les nouvelles de la mort de mon frere, j'étois retourné en France.

Ce bruit vint jusqu'à moi, & croyant qu'effectivement mon frere étoit mort, je ne pûs plus demeurer caché, & je dis résolument à la Dame qui me gardoit, que je voulois m'informer de la vérité de ces nouvelles, & voir la Reine pour en être instruit. Cette Dame me fit des reproches de la sensibilité que j'avois pour mon frere, en un temps où elle vouloit que je n'en eusse que pour elle. Des reproches elle passa aux injures, & des injures au refroidissement. Elle me menaça même de me livrer à mes assassins, & enfin il lui échapa de me dire, que puisque je la voulois quitter, elle y mettroit bon ordre, & qu'elle m'empoisonneroit plûtôt que de le souffrir. Ce qu'elle m'avoit proposé à l'égard de ma femme, me fit craindre qu'elle n'en vînt en effet jusqu'à faire ce qu'elle disoit, & je craignis si bien le poison, que je ne voulus plus manger. Jamais on n'a passé en si peu de temps de l'amour à la haine, que nous fismes cette Dame & moi. Elle m'étoit insupportable, & je lui étois devenu odieux.

Je lui déclarai nettement que je ne pouvois l'aimer, & que je la conjurois de souffrir que je sortisse. Tu sortiras, reprit-elle, mais ce sera de ce monde; & en disant ces paroles, elle se jetta sur moi, tenant un poignard dont elle s'étoit saisie. Je lui arrachai ce poignard, & je ne sai comment elle en fut blessée à la gorge, mais je la vis toute en sang, & qui se laissa tomber. Je prévis toutes les suites de cet accident, & jugeant bien que je ne me sauverois pas des mains de ses Domestiques s'ils en avoient connoissance, je la laissai & le poignard auprès d'elle. Heureusement je trouvai les portes ouvertes, & je sortis sans être apperçû. Je passai une rue ou deux, & je me trouvai auprès de la maison d'un homme du Pays, que je connoissois, à qui je demandai un asyle, lui confiant qu'il falloit que je partisse sans être connu, ayant des affaires importantes en France, à cause de la mort de mon frere, & que ma femme n'ayant point voulu consentir à mon départ, j'étois obligé de partir *incognito*. Cet homme m'offrit toute sorte de secours, & dès la nuit suivante il me fournit des chevaux, sur lesquels je me rendis à Dantzic. Dès que j'y fus arrivé, j'écrivis à la Reine, & lui rendis compte de mon avanture.

La Reine reçut ma Lettre en un temps où personne ne doutoit que je n'eusse assas-

finé la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit été trouvée toute en ſang par ſes Domeſtiques, & elle leur avoit dit que c'étoit moi qui l'avois traitée de cette ſorte. Sa bleſſure ſe trouva légere, mais elle perſiſta toujours à dire que j'étois ſon aſſaſſin. Perſonne n'en croyoit devoir douter, & on me cherchoit par tout, quand la Reine reçut ma Lettre. Elle la fit voir au Roi, qui lui ordonna de m'écrire, que ſi j'étois innocent, je ne tardaſſe pas à revenir pour confondre mes accuſateurs.

La juſtice de ce Prince eut moins de part à cet ordre, que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en étoit perſécuté, & qu'il ne l'aimoit plus, il fut bien aiſe de me faire revenir, afin que je fuſſe chargé ſeul du ſoin d'une femme ſi emportée. La Reine m'écrivit que la nouvelle de la mort de mon frere étoit fauſſe, & qu'il falloit que je retournaſſe à Varſovie, pour me purger de l'aſſaſſinat dont on m'accuſoit. J'eus tant de joye d'apprendre que mon frere n'étoit pas mort, que je conſentis ſans peine à retourner à Varſovie, malgré tous les embarras où je prévoyois que j'allois être.

Dès que je fus arrivé, j'allai me mettre en priſon, par le conſeil de la Reine. La Dame qui m'accuſoit fut extrêmement ſurpriſe de mon retour, mais ſe piquant alors d'une générosité qu'elle n'avoit pas, elle

fut la premiere à solliciter ma grace. J'aurois été ravi que la vérité eût été éclaircie, mais enfin voyant qu'on ne regardoit plus cette affaire, que comme une querelle de deux Amans, je ne persistai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace, & je sortis de prison. Le Roi voulut même que j'en témoignasse ma reconnoissance à la Dame qui m'avoit accusé.

Cette affaire l'avoit entiérement perdue de réputation, car on ne pardonne guére en Pologne des galanteries aussi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'être convaincue. Il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir son honneur que de m'épouser, & c'est ce qui m'a toujours persuadé qu'elle avoit empoisonné ma femme, qui mourut un mois ou deux après cette affaire, & assez subitement, pour me faire croire que mes soupçons étoient vrais.

Il y avoit peu de temps qu'elle étoit accouchée de deux enfans, d'une fille & d'un garçon, & j'appris plûtôt la mort que la maladie : car nous faisions fort mauvais ménage, par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de sa mauvaise conduite. Je ne laissai pas d'en être touché, & je fus moins sensible en ce moment aux raisons que j'avois de la haïr, qu'à celles que j'avois eûes de l'aimer.

Dès qu'elle fut morte, le Roi lui-même me dit, que c'étoit une nécessité pour moi d'épouser la femme qui m'avoit caché chez elle, & que j'avois deshonorée par l'éclat que nous avions fait. Je dis au Roi, que je le priois de ne point précipiter ce mariage, & de me donner au moins un peu de temps pour me consoler de la perte de ma femme, dont je lui parus très-affligé. Je demandai ce délai, afin de pouvoir songer à loisir, à trouver moyen d'éviter une chose que j'étois absolument résolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agissoit d'épouser, n'étoit ni belle, ni jeune, & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les assassinats & les poisons, me donnoit beaucoup d'horreur. Je dissimulai pourtant, & je feignis de la regarder comme une femme que je devois épouser.

Elle se tenoit si sûre de notre mariage, qu'elle ne prit aucun soin de me ménager ni de me plaire. Au contraire, elle affecta de me mépriser hautement, & de témoigner de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occasion de rompre avec elle, je commençai à la chicaner sur sa conduite. Elle se moqua de ma mauvaise humeur, disant nettement qu'elle n'avoit point à se contraindre pour moi, puisqu'il falloit bien que je l'épousasse de gré ou de force. Je crus que si je pouvois la surpren-

dre en galanterie, ce seroit une raison qui m'affranchiroit de cette prétendue obligation. Je n'eus pas de peine à réussir; elle se cachoit si peu de ses intrigues, que tout le monde en étoit aussi bien instruit que moi, & je fus averti un soir qu'un Palatin étoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi, lui témoignant qu'après une pareille infidélité, je me croyois très-dispensé d'achever le mariage. Le Roi me répondit, qu'il falloit savoir auparavant si celui avec qui je l'avois surprise consentiroit à l'épouser, parce qu'en cas qu'il ne le voulût point, la chose revenoit à moi, comme au premier & plus ancien fondé en droit. Cette réponse me parut si bizarre, que je la pris pour une plaisanterie, & ne pus m'empêcher d'en rire : mais le Roi m'assura qu'il parloit très-sérieusement, & qu'en pareil cas, c'étoit de cette maniere qu'on en usoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le temps d'examiner si en effet la Jurisprudence Polonoise l'ordonnoit ainsi, parce que dès ce moment je résolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes mesures pour ne plus différer. J'étois las du séjour d'un Royaume étranger, & rebuté de toutes les disgraces qui m'y étoient arrivées, & de celles dont je me voyois encore menacé. Je confiai mon dessein à la Reine, la priant

de vouloir bien prendre ſoin de mes enfans ; & après avoir vendu ſourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me dérobai avec un ſeul Valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille écus de Lettres de change, & laiſſant mes enfans aſſez riches du bien de leur mere. Je demeurai en Pologne près de deux ans, & c'étoit à la fin de 1647. que j'en ſortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroiſſois avoir beaucoup davantage ; car le ſéjour que j'y avois fait, m'avoit extrêmement engraiſſé ; & comme j'ai toujours eu une grande taille, on m'en auroit donné près de trente.

Ce fut alors que je crus être entiérement détrompé des femmes, car pendant mon voyage j'eus le loiſir de faire des réflexions ſur les malheurs qu'elles m'avoient déja attirés. Je voyois que c'étoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un temps où j'étois en chemin de m'avancer, & que c'étoit elles auſſi qui avoient été cauſe que j'étois ſorti de Pologne lors que ma fortune ſembloit y être la mieux établie. Je réſolus de profiter de mes expériences, & de ne plus penſer qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere aîné, qui avoit fort déſapprouvé que je me fuſſe marié en Pologne, & qui n'étoit pas trop fâché que j'euſſe eu

des prétextes d'en sortir. Les Lettres que je reçus de lui en chemin, me déterminerent à passer par Venise, à cause qu'il me mandoit que j'y trouverois un de ses meilleurs amis, qui s'étant battu en duel avoit été contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Venise sur la fin de l'année, dans le temps que tout se préparoit pour les divertissemens du Carnaval. J'y vis l'ami de mon frere, qui m'engagea à y faire quelque séjour, & ce fut là que j'oubliai toutes les belles résolutions que j'avois prises sur le chapitre des femmes. Cependant j'y trouvois, si j'eusse voulu ouvrir les yeux, de nouvelles raisons de mieux envisager le tort qu'elles m'avoient fait ; car à peine fus-je arrivé à Venise, que j'appris par mille endroits, que le bruit couroit que j'avois été contraint de quitter la Pologne, parce que j'étois soupçonné d'y avoir empoisonné ma femme & poignardé ma maîtresse. Je savois ce qui avoit pû donner lieu à des bruits si injurieux à ma réputation ; je détrompai le mieux que je pus tous ceux qui m'en parurent prévenus : mais il m'a fallu bien des années pour en venir à bout, & j'ai toujours de temps en temps trouvé en mon chemin des gens persuadés de cette opinion, qui n'a pas laissé de me faire tort, tant la médisance distingue peu la vérité d'avec le mensonge.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations qu'on me faisoit de passer le Carnaval à Venise, j'aurois eu peine à m'y résoudre, sans le malheur qui m'arriva d'y devenir éperdûment amoureux. Je puis dire que j'avois peu senti cette passion en Pologne, & que toutes les amours que j'y avois faites, n'avoient point été jusqu'au cœur. Ce fut là, peut-être, ce qui me rendit plus facile à m'entêter de la personne dont je crus être aimé.

C'étoit la fille d'un noble Vénitien, chez qui j'eus d'abord beaucoup d'accès par le moyen de l'ami de mon frere, qui avoit connu à Paris le fils aîné de ce Vénitien, & avec qui il avoit lié une amitié très-étroite. Je voyois souvent le pere & le fils; mais je fus long-temps sans voir la fille autrement que par son portrait. Ce portrait me parut si charmant, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en le voyant, que je n'avois jamais rien vû de si beau. La fille étoit alors dans un endroit d'où elle pouvoit me voir sans que je la visse, & elle entendit toutes mes admirations sur sa peinture. Comme je sortois de chez son pere, je me vis suivi par un homme, qui, sans me rien dire, me mit dans la main un petit billet qui n'étoit point cacheté, & où je lûs ces paroles en Italien.

La personne dont vous avez admiré le

portrait est plus touchée de vous que vous ne l'étes de sa peinture ; & s'il est vrai que le portrait vous ait fait plaisir, il ne tiendra qu'à vous de voir l'original. Soyez discret ; c'est tout ce qu'on vous demande, & laissez-moi gouverner le reste.

Je relûs vingt fois ce billet ; & quoique j'eusse peine à me persuader qu'il fût en effet de la personne dont j'avois vû le portrait, cependant je crus, dans l'incertitude, que je n'en devois point parler, & que le plus sûr, soit qu'on eût voulu me tromper, soit que la chose fût effective, c'étoit d'avoir la discrétion qui m'étoit recommandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer l'impatience que j'eus de retourner chez le Vénitien. J'y allai dès le lendemain ; j'y regardai vingt fois le portrait, témoignant un desir extrême d'en voir l'original ; mais personne ne s'offrit de me donner cette satisfaction. On me proposa une Mascarade pour le jour suivant, & chacun convint des habits sous lesquels on masqueroit.

A peine fus-je retourné chez moi, que le même homme qui m'avoit donné le billet dont j'ai parlé, me vint demander ; & gardant toûjours un grand silence, il me mit dans la main une boëte, & se retira aussitôt. Quelque instance que je lui fisse pour s'arrêter, il ne me parla que par signes, & il s'échappa. J'ouvris

J'ouvris la boëte, qui étoit pleine de pierreries ; & sous ces pierreries, je trouvai encore ce billet, écrit de la même main que le premier.

Comme on s'intéresse à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Mascarade que vous devez faire ; celui qui vous les porte ira les reprendre, quand vous n'en aurez plus besoin.

Je commençai, en voyant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la chose ne fût sérieuse, & je ne puis dire combien cette avanture me donna à la fois & d'inquiétude & de plaisir.

Je me servis des pierreries que l'on m'avoit envoyées. Elles étoient si belles & en si grand nombre, que personne ne parut avec plus d'éclat que moi. Plusieurs personnes me demanderent où je les avois prises, & ayant répondu que je les avois louées, le frere de la Demoiselle me dit à l'oreille ; je connois le Marchand chez qui vous les avez eûes, & ce qu'elles vous ont coûté pour le prêt. Ces paroles me firent croire qu'il étoit confident de sa sœur ; je rougis, & ne lui répondis rien.

Comme nous nous retirions après la Mascarade, nous fûmes attaqués par six hommes armés, qui ayant écarté ceux avec qui j'étois, ne s'attacherent qu'à moi ; ils

me désarmerent, quelque résistance que je fisse, & ils me volerent mes pierreries. Mes camarades revinrent pour me secourir, mais il étoit trop tard, & mes voleurs étoient échappés.

Quel chagrin n'eus-je point de cet accident; mais enfin il me restoit encore une Lettre de change de douze mille écus, & je crus que cela pourroit payer les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment j'avois été volé, & je lui offris la Lettre de change. Il la refusa; & s'étant retiré sans dire un mot, je crus qu'il étoit muet.

Le lendemain dès le grand matin, je le vis revenir avec cet autre billet.

Ne vous affligez point de la perte des pierreries. Quand j'ai pris le parti de vous les prêter, je me suis exposée de bonne volonté à tous les inconvéniens qui en pourroient arriver, & c'est moi, & non pas vous, qui suis cause qu'elles sont perdues. C'est donc à moi seule de les payer. Je voudrois pouvoir vous marquer par des pertes plus considérables, que je n'estime nul autre bien dans le monde que votre cœur. Gardez-le moi, jusqu'à ce que vous ayez pû juger si je le mérite.

Si elle le mérite, repris-je aussi-tôt. Hé! y a-t'il dans le monde une femme d'un plus grand mérite? Charmé de la grandeur d'ame d'une personne si généreuse & si désin-

téressée, je m'abandonnai à tout ce que la passion peut inspirer de plus violent & de plus tendre. Je conjurai encore mon homme muet de prendre la Lettre de change, ou du moins de se charger d'une réponse, pour la personne qui l'avoit envoyé. Il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & il sortit avec le même silence que les autres fois.

La fille qui m'avoit envoyé les pierreries, les avoit louées à un Jouaillier, qui étoit de la connoissance de son frere, & elle s'étoit servie de lui pour les avoir. Ce fut son frere lui-même qui me l'apprit, ajoûtant que sa sœur lui avoit fait confidence de la passion qu'elle avoit pour moi, & qu'elle n'avoit point fait de difficulté de se découvrir à lui, parce qu'elle le servoit auprès d'une de ses amies, dont il étoit amoureux. Ce fut un jour ou deux après que les pierreries eurent été volées, qu'il me fit cette confidence, m'assûrant qu'il ne tiendroit qu'à moi de trouver auprès de sa sœur tous les agrémens que cette sœur lui procuroit auprès de sa maîtresse.

On sera surpris, quand je dirai que tout cela n'étoit qu'un artifice pour attrapper mon argent. C'étoit le frere qui m'avoit fait voler mes pierreries, & elles étoient entre ses mains; mais faisant toujours semblant qu'elles avoient été volées, il me dit que sa sœur, quelque généreuse qu'elle fût,

ne laissoit pas d'être embarrassée pour payer ces pierreries; & que si elle s'obstinoit à ne vouloir point recevoir ma Lettre de change, l'affaire pourroit faire du bruit, & viendroit aux oreilles de son pere; que si je voulois, il me meneroit chez le Marchand, de qui je saurois ce qu'elles valoient, & à qui je pourrois les payer; que c'étoit un homme auquel on pourroit se fier du secret, & qui ne savoit pas même que je les eusse reçûes par le canal de sa sœur. Je fus ravi de trouver le moyen de payer ces pierreries; & n'ayant aucun soupçon que ce fût un panneau, je donnai huit mille écus au Jouaillier, avec plus de plaisir, que je n'ai jamais payé aucune dette. Ce Marchand, qui s'entendoit avec le frere de la Demoiselle, eut quelque chose pour sa peine, & mon argent devint la proye du frere & de la sœur.

Je ne savois rien de tout cela, & je n'avois garde de m'en défier; mais sacrifiant toujours aux idées que ma vanité me donnoit d'être aimé de la personne qui m'avoit inspiré tant de passion, je ne m'appercevois point que ces folles idées m'avoient déja presque tout dépouillé, & je n'étois occupé que du desir de voir une personne si aimable.

Je pressois souvent son frere de m'en procurer l'occasion. Il me le promettoit, & trouvoit toujours des raisons pour me

manquer de parole. Je recevois quelquefois des lettres de sa sœur, & ce n'étoit plus le muet, c'étoit son frere lui-même qui me les rendoit en main propre, & qui se chargeoit de mes réponses. Ces lettres étoient toujours fort passionnées, & rouloient sur le désespoir où nous étions de ne nous pas voir.

Je vécus de la sorte jusqu'au milieu du mois de Février, que je reçus des lettres de mon frere, qui me blâmoit fort de m'arrêter si long-temps à Venise, me mandant que je courois risque de perdre l'Emploi qu'il avoit obtenu pour moi dans l'Armée de Monsieur le Prince, qui devoit se mettre en campagne, & assiéger Ypres dès le mois de Mars.

Je fus insensible aux soins de mon frere & au tort que je me faisois en restant plus long-temps; & n'étant touché que du desir de voir la personne dont je me croyois aimé, je mandai à mon frere que j'étois malade & hors d'état de partir si-tôt, l'assûrant que dès que ma santé seroit assez rétablie pour souffrir la fatigue du voyage, je prendrois la poste. Mon frere étoit mieux averti que je ne pensois de l'état de ma santé. L'ami qu'il avoit à Venise l'en avoit informé. Il m'écrivit encore lettres sur lettres; mais j'étois si aveuglé & si fou, que j'aurois mieux aimé mourir que de quitter

Venise avant que d'avoir vû ma maîtresse.

Les lettres de mon frere ne me servirent qu'à presser avec plus d'instance le frere de la Demoiselle de ne me plus laisser languir ; & enfin, voyant que je le menaçois de partir, il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela, il falloit me déguiser en Espagnol, & prendre sur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries, parce que sa sœur, qui vouloit conserver sans obstacle le plaisir de m'aimer & de me voir, avoit fait entendre à la personne chez qui je devois la trouver, que l'amant qu'elle aimoit étoit un grand Seigneur d'Espagne. Je n'examinai point si cette raison étoit bonne ; je fis ce qu'il voulut, & ayant pris l'habit & l'équipage Castillan, sans oublier de l'argent & des pierreries, je me laissai conduire dans la maison d'une des plus fameuses Courtisannes de Venise, que j'avois vûe plusieurs fois, & que je connoissois pour telle. J'étois, à dire le vrai, un peu scandalisé, que ce fût chez une femme de ce caractére que ma maîtresse me donnât un rendez-vous ; mais j'avois une si furieuse envie de la voir, que je m'arrêtai peu à ce scrupule. Ainsi, je me rendis chez la Courtisanne, occupé de la seule espérance de la voir.

Dès que j'y fus arrivé, on m'enferma dans une chambre ; & peu de temps après je vis

enfin arriver la Demoiselle au portrait : elle ne me parut pas aussi belle qu'elle m'avoit semblé dans sa peinture, mais cependant je la reconnus, & j'y trouvai assez de ressemblance, pour ne pas douter que ce ne fût elle. Cette différence de beauté entre l'original & le portrait, me rendit moins passionné que je ne croyois le devoir être; & la fille qui s'en apperçut, me fit bien remarquer, par les soins qu'elle prit de réveiller ma passion, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle s'étoit trouvée dans une pareille rencontre. Je dissimulai pourtant ma pensée, mais je ne pus dissimuler mon chagrin; &, ne sachant à qui m'en prendre, je m'avisai de lui faire des remontrances sur ce qu'elle osoit venir dans la maison d'une Courtisane. Elle soutint d'abord assez bien des réprimandes, ausquelles elle me dit qu'elle ne s'attendoit pas; mais, enfin, voyant que je continuois à la prêcher, elle me quitta brusquement, en me disant qu'elle ne me reverroit jamais.

Ce fut alors que je connus la foiblesse du cœur. J'avois tous les sujets du monde de croire que cette fille n'étoit rien moins qu'une honnête fille; mais, dès qu'elle m'eut quitté, je me sentis plus possédé que jamais du desir de la revoir. Tous mes scrupules s'évanouirent, & je me repentis du procédé que j'avois eu. Son frere entra quel-

que temps après ; &, m'abordant avec un visage irrité, il me dit, mettant l'épée à la main, que j'étois un malhonnête homme, que sa sœur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre sœur! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoye, & vous verrez à quel point je l'aime. Le frere s'adoucit à ces paroles, & remettant son épée dans le fourreau, il sortit, disant qu'il alloit tâcher de la ramener ; mais il ne revint point ; & après avoir attendu plus de deux heures, je vis entrer la Courtisane chez qui nous étions, qui me dit en langage Vénitien : Qu'est-ce donc, Seigneur Don Juan ; qu'avez-vous aujourd'hui, & pourquoi votre maîtresse est-elle moins contente de vous que les autres jours? Cette femme, en disant ces paroles, me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la suprenoit, & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Don Juan ; mais elle ne voulut point répondre, faisant toujours l'étonnée : elle me dit seulement, que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis rêvant à mon aventure, & commençant à en deviner une partie.

Si-tôt que je fus chez moi, je voulus serrer l'argent & les pierreries que j'avois portées,

portées, mais je ne les trouvai plus, & je connus qu'on m'avoit volé : je n'en pouvois accuser que la personne du rendez-vous ; & cela me confirma dans les opinions que j'avois d'elle. Je me souvins alors qu'il y avoit à Venise un jeune Espagnol qui s'appelloit Don Juan, & je jugeai que c'étoit pour lui que la Courtisane m'avoit pris : je devinai qu'il falloit que cet Espagnol fût l'Amant de ma Maîtresse, & qu'il fût en possession de la voir chez cette Courtisane. La chose étoit en effet comme je le conjecturois. Je retournai dès le lendemain chez la Courtisane, qui m'apprit tout ce que je voulois savoir, & je vis que cette personne dont j'avois été si passionné, & pour laquelle je m'étois presque brouillé avec mon frere, étoit une fille accoutumée à ce manége, & qui, depuis plus de six mois, avoit avec cet Espagnol un commerce réglé dans cette maison.

Comme je pensois à me venger, je reçus des lettres de mon frere, qui me manda qu'il avoit appris la vie que je menois à Venise, & qui m'instruisoit que j'avois été la dupe du frere & de la sœur : il me conseilloit de ne point faire de bruit, mais de sortir le plus promptement que je pourrois. Mon frere avoit appris tout ce détail de ni qu'il avoit à Venise, & je jugeai bien il n'avoit pû l'apprendre par un autre,

J'allai chez lui pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu d'avertir mon frere, il ne m'avoit pas averti moi-même. Il dissimula d'abord qu'il eût rien écrit; mais enfin, il m'embrassa, & me dit: que voulois-tu que je fisse, mon pauvre garçon? Tu étois fou, & si j'avois voulu t'éclairer, tu ne m'aurois pas crû. Je fus encore long-temps à me plaindre de ce qu'il m'avoit laissé duper, & voyant qu'il n'y avoit point de remede, je dis que je voulois absolument ravoir mon argent, ou me couper la gorge avec le frere de ma friponne de maîtresse.

Celui à qui je parlois, n'étoit à Venise que pour avoir fait un duel en France. Son exil ne l'avoit pas corrigé de la démangeaison de se battre, & je le trouvai très-disposé à me servir de second. Nous convînmes donc que je ferois appeller le Vénitien. Je le fis, mais il se moqua de ce cartel, & il ne parut point au rendez-vous. Surpris de sa lâcheté, je résolus de l'obliger à se battre malgré lui, & je m'avisai le jour que nous choisîmes pour l'attaquer, de reprendre l'habit espagnol, sous lequel j'avois été au rendez-vous, d'en donner un de même à celui qui me servoit de second, & de faire prendre aussi à toute notre suite des habits à l'Espagnole.

Nous allâmes l'attendre en cet équipage, & l'ayant inutilement pressé de mettre

l'épée à la main, je lui donnai par le visage quatre ou cinq coups de revers de mon épée, qui l'obligerent enfin de se défendre. Il le fit foiblement, & reçut un coup qui le jetta sur le carreau. Nous fûmes assez heureux, quoique la chose se fist en plein jour, de n'être point arrêtés. Nous nous sauvâmes avec toute notre suite, & nous étant jettés dans une Gondole, nous allâmes nous embarquer, & sortîmes de Venise, car nous avions pris auparavant toutes ces précautions. J'en avois même pris une autre pour me mieux venger, & faire retomber sur l'Espagnol Don Juan tout le bruit de cette affaire.

J'avois écrit au pere de la Demoiselle, comme si j'eusse été un parent de Don Juan, qu'étant venu à Venise, j'avois appris que mon parent avoit un commerce avec sa fille, par le moyen de son frere. Je spécifiois tout ce que je savois du détail de leur intrigue, & je finissois, en lui disant que mon parent Don Juan ayant été affronté par son fils, je voulois en avoir raison, & qu'il ne cherchât point ailleurs celui qui s'étoit battu contre lui.

Le pere ayant reçu cet avis, fit informer contre Don Juan. Outre ce qui étoit marqué dans ma lettre, il avoit appris par tous ceux qui avoient été témoins de notre combat, que c'étoit un Espagnol qui l'avoit atta-

qué & qui avoit pris la fuite avec plusieurs autres de la même Nation.

Nous apprîmes à Padoue que la chose avoit réussi comme je le pouvois souhaiter; que le frere de la Demoiselle étoit mort de sa blessure, sans avoir pû parler; que Don Juan voyant qu'on informoit contre lui, & que toute son intrigue étoit connue du pere, avoit pris la fuite, & qu'enfin tout le monde étoit persuadé que c'étoit lui qui avoit fait faire le combat. J'eus toute la joie qu'on peut avoir de s'être vengé, & cela me consola un peu de la perte de mon argent, & des friponneries qu'on m'avoit faites, bien résolu de ne m'embarquer de ma vie en aucune intrigue de femmes.

L'ami de mon frere, qui m'avoit suivi à Padoue, ne pouvant revenir en France, me proposa de le laisser aller en Pologne. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'étois ravi d'avoir quelqu'un qui m'informât sûrement de l'état de mes enfans, & de tout ce qui s'étoit passé & se passeroit à Varsovie, à quoi je pourrois prendre quelque part. Je savois déja que le Roi Ladislas étoit malade; le bruit de sa mort couroit par tout, & je jugeois bien que la Reine, qu'on parloit de remarier au Prince Casimir, son beau-frere, seroit en état de rendre à l'ami que je lui recommandois, tous les bons offices dont il pourroit avoir besoin.

Comme nous étions déja ſur la fin du mois de Mai, & que la campagne étoit commencée en Flandre, je crûs qu'il n'y auroit pas d'honneur pour moi à m'y rendre ſi tard; & c'eſt ce qui me fit prendre le parti, pour me donner de l'occupation, de me jetter dans Naples, eſpérant trouver l'occaſion de me ſignaler ſous les ordres du Duc de Guiſe, qui s'étoit rendu maître de cette grande Ville; affaire qui faiſoit alors grand bruit par toute l'Italie.

J'écrivis mon deſſein à mon frere, & conſervant toujours l'habit eſpagnol, je pris la route de Naples, croyant que ſous cet habit, je trouverois plus aiſément le moyen de joindre le Duc de Guiſe; mais je n'y arrivai que plus d'un mois après que ce Duc eut été fait priſonnier, tant j'avois été mal informé de ce qui ſe paſſoit.

J'appris qu'il étoit encore à Gayette; & comme il connoiſſoit toute notre famille, qu'il étoit ami particulier de mon frere, & qu'il m'avoit auſſi fort connu dans ma jeuneſſe, je crûs que je ne pouvois mieux faire, que de tâcher de le voir avant ſon départ, & que d'aller lui offrir mes ſervices pour la France.

Ce fut encore ma mauvaiſe étoile, qui fit naître cette envie; car ce voyage rembarqua dans une intrigue qui me

causa autant de peine & de chagrin, que celle que j'avois eûe à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir, & quand je lui eus témoigné que le croyant encore à Naples, j'avois eu dessein d'aller m'y enfermer avec lui : ce ne sera pas, me répondit-il, dans une affaire si périlleuse que vous me servirez. J'ai besoin de vous pour un service plus agréable & moins difficile ; & là-dessus, il me fit voir une Lettre qu'il avoit reçûe d'une Dame Napolitaine, avec laquelle il avoit eu une intrigue pendant son séjour à Naples. Cette Lettre étoit furieusement emportée, & je vis bien, en la lisant, que cette femme étoit au désespoir de l'absence & de la prison du Duc, car elle le menaçoit de se poignarder, s'il ne consentoit au dessein qu'elle avoit de le suivre en Espagne. C'est une folle, me dit le Duc, qui sera quelque extravagance, si quelqu'un ne lui remet l'esprit. Faites-moi donc le plaisir de retourner à Naples. Je vous donnerai une Lettre pour elle ; & je ne puis choisir personne plus capable que vous de lui faire entendre raison. Je promis au Duc de faire ce qu'il souhaitoit ; je pris la Lettre & l'adresse de la Dame, & ayant encore été à Gayette jusqu'à son embarquement, je pris la route de Naples dès que je l'eus vû partir.

Je ne pus, pendant le chemin, m'empêcher de faire cent fois réflexion sur la bizarrerie de ma destinée, qui dans un temps où je cherchois à oublier les femmes, me rappelloit à une occasion nécessaire de les revoir, & qui me rendoit le confident d'une intrigue amoureuse, lorsque je n'avois que la guerre en tête. Je dirai même que je ne fus point fâché d'avoir la commission que le Duc de Guise m'avoit donnée, & que je sentis un secret desir de me faire aimer d'une femme qui me paroissoit avoir autant d'esprit & aimer d'aussi bonne foi que celle dont il m'avoit fait lire la Lettre. Ce fut le maudit penchant que j'avois pour le sexe qui m'empêcha de profiter autant que j'aurois dû des réflexions que je faisois sur le retardement que j'apportois à ma fortune, en retournant à Naples, au lieu d'aller en France, & je sentis bien que quelque desir qu'un cœur ait d'acquérir de la gloire, on ne sauroit compter sur lui, quand il se livre à l'amour.

J'avois repris l'habit espagnol pour mieux cacher, en entrant à Naples, que j'étois François. J'arrivai à Pozzolo Castello qu'il faisoit encore grand jour, & je m'y arrêtai, pour n'entrer dans Naples qu'à la nuit. lai, en attendant qu'elle fût arrivée, me mener dans un lieu fort agréable & fort

ſolitaire, où je crus n'être vû de perſonne: mais j'y trouvai deux femmes & un homme qui y étoient, à ce que j'en pus juger, long-temps avant moi. Une de ces femmes étoit un peu éloignée de l'autre, & je crus que c'étoit pour lui donner lieu d'entretenir plus librement le Cavalier. Comme cela avoit l'air d'une intrigue, je m'approchai ſans qu'elles m'apperçuſſent, m'étant caché derriere des arbres qui les couvroient, j'entendis une partie de leur converſation. Cette Dame aſſûroit le Cavalier qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & elle ſe juſtifioit fort d'un reproche qu'il lui faiſoit d'avoir eu de la paſſion pour un autre. C'eſt tout ce que je pûs concevoir de leur converſation; mais j'eus la malice, après les avoir écoutés près d'une demi-heure, de me lever & de ſortir du lieu où j'étois, en faiſant aſſez de bruit pour être apperçu. Dès que la Dame qui parloit au Cavalier m'eut regardé, elle pâlit, & elle s'écria: Ah! qu'eſt-ce que je vois? C'eſt lui-même. Cette Dame me parut fort belle, & croyant qu'elle me prenoit pour ſon mari, ou pour quelqu'autre fâcheux qui l'eût ſurpriſe dans cette intrigue, je la ſaluai fort reſpectueuſement, & je paſſai mon chemin. Comme j'allois doucement, & que je détournois la tête de temps en temps, je vis que la femme qui étoit avec elle me ſuivoit. Je m'ar-

rêtai pour lui donner le temps de m'aborder. Elle vint à moi, & m'ayant fort considéré, elle me dit en espagnol, que j'avois tellement de l'air du Duc de Guise, que l'on m'avoit pris pour lui. Je ris de cette imagination; car excepté la taille & la couleur des cheveux & du teint, je n'avois rien qui pût me faire prendre pour le Duc de Guise. Je lui dis que je ne l'étois pas, & lui demandai quel intérêt elle prenoit à ce Duc. Elle me répondit qu'il n'y avoit personne à Naples qui ne dût craindre que le Duc de Guise ne tramât encore quelque chose pour se rendre maître d'une Ville, qui heureusement étoit retournée sous la domination de son Prince. Je vis bien que cette personne me parloit ainsi, parce qu'elle me croyoit Espagnol; car je savois assez que le Duc étoit fort aimé à Naples. Je ne me découvris point, & il ne me resta de cette avanture qu'une curiosité de connoître la Dame qui étoit avec le Cavalier, & un peu d'inclination pour elle; mais je n'osai l'interroger, & je revins à Pozzolo Castello, d'où j'entrai à Naples, lorsque la nuit fut venue.

Dès le lendemain matin, j'allai pour tâcher de voir la personne à qui j'avois des lettres à rendre; mais celui qui devoit me la faire voir, & auquel le Duc de Guise m'avoit adressé, me dit qu'elle étoit à la

campagne. Je lui demandai si cette campagne étoit éloignée, & si je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me répondit que je m'en gardasse bien, ajoûtant que cette Dame étoit fort observée, & que j'avois de grandes mesures à prendre, parce que son intrigue avec le Duc de Guise avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort suspecte aux Espagnols.

J'attendis huit jours à Naples, où je m'ennuiai terriblement, n'osant presque paroître, par les mesures que les Espagnols avoient prises de se saisir de tous les François. Au bout de ce temps, j'appris que la Dame étoit revenue, & mon correspondant m'introduisit chez elle. C'étoit justement la Dame que j'avois vûe à Pozzolo Castello. Je la reconnus, & elle me reconnut aussi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la détourner du dessein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de se poignarder ou de le suivre, parce que je la trouvai fort consolée de son départ. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eût une autre intrigue, puisque j'avois entendu sa conversation, & je crus que c'étoit le Cavalier avec qui je l'avois vûe qui l'avoit consolée mais je reconnus que cette femme che choit plus d'un consolateur; & avant q je l'eusse quittée, elle me dit assez nette

ment qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guise, qu'elle sentoit pour moi la même inclination qu'elle avoit eûe pour lui.

On s'étonnera de la foiblesse que j'eus de répondre à des avances qui devoient me paroître peu sincéres, & de ce que je pensai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi sans la détacher du Duc qui m'avoit choisi pour son confident; mais on ne raisonne point, quand on se croit aimé d'une jolie personne. Ni la perfidie que je faisois au Duc, ni celle que sa maîtresse lui avoit déja faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois surprise, ne me détournerent de la passion que je sentis. Je l'assûrai que j'avois pour elle plus de penchant qu'elle n'en avoit pour moi; mais je ne lui dissimulai point que j'avois entendu sa conversation de Pozzolo Castello, & que je savois qu'elle avoit un autre amant que le Duc de Guise & moi. Elle me répondit que c'étoit un homme qu'elle haïssoit, & qu'elle avoit résolu de ne jamais voir; & que là-dessus, je n'aurois jamais aucun sujet de jalousie. Je la crus, ou je fis semblant de la croire, travaillant moi-même à m'aveugler & à éloigner tout ce [...] auroit pû m'empêcher de goûter le plai[...] l'une passion nouvelle.

[...]'écrivis au Duc de Guise que sa maî[...]se étoit une infidelle, & l'amour qu'elle

commençoit à m'inspirer, ne m'empêcha pas de la peindre à ce Prince avec toutes les couleurs que méritoit sa perfidie : heureux, si j'avois dû avoir pour elle tout le mépris que je voulois faire prendre au Duc, & la reconnoître pour telle que je la représentois dans ma Lettre ; car j'en faisois un portrait que je savois bien qui lui ressembloit parfaitement ; mais, malgré cela, je l'aimois, & j'avois résolu de l'aimer ; & les amans portent quelquefois leur aveuglement jusqu'à ne pas connoître dans leurs maîtresses les défauts qu'ils savent bien en faire connoître aux autres.

L'amant qui étoit en possession de son cœur avant mon arrivée, s'apperçut bientôt de notre intrigue, & je m'apperçus bien aussi qu'on ne l'avoit pas éloigné, & qu'on le voyoit toujours. Cette femme qui nous trompoit l'un & l'autre, lui avoit appris que je n'étois pas un Espagnol, mais un François, qui ne la voyois que de la part du Duc de Guise. Dès qu'il eut su ce secret, il trouva un prompt reméde à la jalousie que je lui donnois. Il alla me découvrir, & je fus arrêté. Quand je me vis en prison, j'écrivis à cette Dame, que je comptois qu'elle employeroit le crédit qu'elle avoit fort grand, pour me faire rendre ma liberté ; mais bien loin de me faire réponse, j'appris qu'elle publioit par-

tout que c'étoit elle qui m'avoit fait arrêter, parce que j'étois venu pour lui proposer, de la part du Duc de Guise, de la faire passer en France. Elle imagina cet artifice pour marquer qu'elle avoit oublié le Duc, & pour témoigner à l'amant qui lui restoit qu'elle n'avoit jamais eu d'attachement pour moi.

Lorsque j'eus appris cette perfidie, je sortis comme d'un profond assoupissement, & je connus que j'avois bien mérité ce qui m'arrivoit. O Dieu! quelles imprécations ne fis-je point contre les femmes! Quels violens desirs de me venger! Mais il fallut supprimer tout cela, & ne penser qu'à ma liberté. Je n'osai jamais dire qui j'étois, de peur qu'on ne me resserrât plus étroitement. Je fis donc croire que j'étois un domestique du Duc de Guise, qui n'étois venu en effet que pour apporter des Lettres à cette Dame de la part de mon maître. On crut ce que je disois, & après huit jours, on me donna la liberté, ainsi qu'à quelques autres malheureux François qui avoient été les compagnons de ma prison, & qu'on ne crut pas plus propres que moi à servir sur les Galeres, ausquelles j'aurois été condamné, si je n'étois tombé malade en prison.

Dès que je me vis libre, je ne pensai à revoir la Dame qui m'avoit si cruelle-

ment abandonné. J'allai chez elle dans l'état où je me trouvai pour lors, c'est-à-dire, sans argent, & n'ayant qu'un mauvais habit à demi déchiré, car on m'avoit tout pillé en m'arrêtant. Cette femme ne put me voir dans ce triste état, sans se mettre à rire, & quand j'eûs pris la parole pour lui reprocher sa perfidie, elle m'interrompit, en me disant : que demandez-vous, mon pauvre garçon ? Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la charité, pour vous aider à faire votre voyage. Qu'on lui donne trois pistoles, dit-elle à une de ses femmes, & qu'on le renvoye.

Quel accablement pour moi ! Mais il en fallut passer par-là, & j'avoue que si je résistai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en état de me venger. Je refusai son argent, & je sortis ; je crûs que l'homme à qui le Duc de Guise m'avoit adressé, me fourniroit dequoi passer en France, mais il refusa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre ressource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples qu'un seul valet Polonois, qui avoit pris la fuite, dès qu'il m'avoit vû arrêté, & qui même me vola tout ce qui étoit échappé à ceux qui m'arrêterent. La résolution que je pris, fut de gagner Rome, où je savois bien que je trouverois des ressources, soit du côté de la France, soit du côté de la Pologne.

J'allai juſqu'à Terracine, le mieux que je pûs, & mon bonheur voulut que j'y trouvaſſe la Ducheſſe de .... qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'étois, & lui ayant dit que j'étois tombé entre les mains des bandits, elle me mena à Rome, où je touchai bien-tôt de l'argent. Peu de temps après, je pris la poſte pour me rendre en France. La diligence que je fis, fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18 d'Août, deux jours avant la Bataille de Lens.

J'avois bien compris que le meilleur moyen de regagner l'eſprit de mon frere, & de reparoître en France avec honneur, c'étoit de commencer par quelque action d'éclat, qui effaçât tous les mauvais bruits qu'on avoit fait courir contre moi, pendant que j'avois été abſent. C'eſt ce qui me fit aller droit en Flandre; & dès que je fus arrivé à l'Armée, j'appris qu'on ſe préparoit à une Bataille. Je ne voulus point paroître devant mon frere, qui ſervoit dans cette Armée, avec la réputation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eût. Je me contentai de me découvrir à un autre Officier de mes parens, qui me cacha juſqu'au jour de la Bataille, où je lui dis que je voulois ſervir. Il me promit de m'y donner de mploi, & je reſtai dans ſon quartier, s que mon frere eût le moindre ſoupçon mon arrivée.

Les précautions que je veux prendre en écrivant ces Mémoires, pour ne point apprendre qui je suis, m'empêcheront de faire ici le détail d'une action qui me distingua dans la Bataille, au-delà de ce que j'aurois pû souhaiter. On a fait tant de relations de cette action, que si je spécifiois la part que j'y eûs, personne ne pourroit me méconnoître. C'est assez de dire que Monsieur le Prince publia par tout qu'il devoit le gain de la Bataille au bonheur que j'eûs d'empêcher la fuite & la défaite d'un corps considérable, qui auroit infailliblement entraîné la déroute de toute l'Armée. Cette action me valut un Régiment, que j'obtins peu de temps après, à la recommandation de Monsieur le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendresse & toute l'amitié qu'il avoit pour moi avant mon absence. J'appris que mon frere le Comte étoit allé me chercher en Pologne, ayant encore été obligé de sortir de France, pour s'être battu; que ma sœur étoit séparée de son mari, & qu'elle demeuroit chez ma mere.

Comme la réputation que j'avois acquise à la Bataille de Lens, m'avoit mis en goût pour la guerre, je demandai à demeurer dans l'Armée du Maréchal de Rantzau. J'eûs part à la prise de Furnes, & je ne revins à Paris qu'à la fin d'Octobre, où je trouvai

tout

en combustion ; car c'étoit le temps des troubles si fameux, par la haine des Parisiens pour le Cardinal Mazarin.

Plus je faisois de réflexion à tout ce qui m'étoit arrivé depuis deux ans, plus je trouvois ma vie romanesque, tant du côté de l'amour, que du côté de la guerre. Tant d'avantures si bizarres, m'avoient donné une confiance en ma destinée, qui m'empêcha de m'appliquer autant que j'aurois dû aux occasions de faire ma fortune, & d'éviter les intrigues de l'amour. Je ne croyois pourtant pas qu'il fût possible que je fusse encore trompé par les femmes, & je résolus de les voir & de les aimer toutes sans attachement. J'eus lieu d'être confirmé dans cette résolution, par le ridicule que ma mere donna en ce temps-là, & dont je dois parler, pour faire connoître que l'âge le plus avancé, n'est pas capable de faire prendre une bonne conduite aux femmes, qui ont l'entêtement d'être aimées.

Ma mere avoit vécu sans amitié pour ses enfans & sans aucune économie pour la dépense. Il y avoit long-temps qu'elle étoit aimée d'un homme à peu près de son âge, & qui ayant long-temps passé pour son amant, ne justifioit le scandale de ses assiduités, qu'en faisant croire ou qu'il étoit déja son mari, ou qu'il le seroit un jour. Nous étions tous persuadés dans la famille

que ce mariage étoit fait ; & le parti qui nous avions pris, c'étoit de vivre avec elle avec beaucoup de froideur, mais sans aucune division ouverte ; mon frere aîné se contentant d'avoir, autant qu'il le pouvoit, l'œil à ses affaires, pour l'empêcher de manger le fond de son bien.

L'homme qui passoit pour son mari avoit un fils qu'il retira du Collége, & que ma mere prit chez elle. Comme on nous fit entendre qu'elle ne l'avoit pris qu'en attendant qu'on le mît à l'Académie, mon frere aîné ne s'en plaignoit point, & souffrit, sans dire mot, les dépenses qu'on vit bien que ma mere faisoit pour lui ; mais nous fûmes bien-tôt avertis par les domestiques, que ma mere ne se tenoit pas à ne faire pour lui que de la dépense, & que sa passion alloit jusqu'à donner toutes les marques & tout le scandale d'une véritable galanterie. Son pere en fut instruit aussi bien que nous ; & comme il étoit plus autorisé que mon frere à lui faire des reproches, il lui en fit, jusqu'à la maltraiter, & à faire sortir de force son fils de chez elle, & le mettre à Saint Lazare. Mais, quelle fut sa surprise & la nôtre, quand ma mere lui déclara qu'elle avoit épousé cet enfant, & lui fit voir un contrat & une célébration de mariage faite avec lui depuis plus d'un mois! Ainsi le pere n'avoit pû venir à bout, en

quinze ou ſeize ans d'aſſiduités, & de complaiſances, de ce que ſon fils, encore écolier, avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand éclat, nous mortifia au dernier point. Le pere vouloit que nous fiſſions caſſer le mariage, & produiſoit même une promeſſe que ma mere lui avoit faite; mais comme il nous étoit indifférent qui elle épousât, puiſqu'elle avoit en tête de ſe marier, nous ne voulûmes point remuer cette affaire, & nous laiſſâmes le pere s'en démêler ſeul. Il fit beaucoup de pourſuites, qui tournerent toutes à ſa confuſion; & enfin, le chagrin le prit, & il en mourut, après avoir deshérité ſon fils, qui fut rendu à ma mere. Elle déclara ſon mariage, mais elle ne put y accoûtumer le public, juſqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau mari.

Je croyois être abſolument détrompé des femmes, par la mauvaiſe opinion que tant d'expériences m'en avoient donnée; mais ce fut juſtement par-là, que je me trouvai de la diſpoſition à de nouveaux engagemens. Je ſentois un ſecret deſir d'éprouver encore ſi enfin je ne trouverois point quelque femme raiſonnable. On voit bien qu'étant dans cette diſpoſition, je fus incapable de réſiſter, dès que je crûs avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voyois toujours ma pauvre Carme-

lite, c'est-à-dire, que je lui parlois ; car elle gardoit exactement la régle, qui défend aux Carmelites de se faire voir. Elle avoit pris beaucoup de part à mes avantures, surtout à la derniere, je veux dire à la Bataille de Lens ; & je devois un peu à ses conseils, & à l'amitié que j'avois toujours pour elle, le soin que j'eus d'éviter beaucoup de panneaux, que les coquettes de la Cour, qui étoient en grand nombre, me tendoient de jour en jour pour m'attacher à elles ; car rien ne gagne plus les femmes que la réputation d'homme guerrier & galant, & elles étoient toutes persuadées que j'étois l'un & l'autre. Je me contentois donc de les voir sans aucune liaison particuliére ; & me donnant fort souvent la Comédie de ceux de mes amis, que je voyois attachés à elles, j'étois de leurs parties, & quelquefois de leurs débauches, n'ayant rien sur mon compte, & me réjouissant de tout.

Je vivois de la sorte, quand ma Carmelite me dit, que puisque j'avois renoncé à la Pologne, je devois penser à me marier à Paris, & qu'elle avoit songé pour cela à une Dame de la Cour, qu'elle me nomma, qui étoit fort son amie, & qui lui avoit toujours paru très-prévenue en ma faveur. Elle étoit veuve, mais extrêmement riche, & c'étoit un des meilleurs partis qu'il y eût

en ce temps-là. Je connoissois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable; mais en apprenant qu'elle étoit prévenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite, si elle jureroit bien qu'une Dame d'un si grand mérite ne fût pas coquette. Ah! reprit-elle, c'est un exemple de sagesse & de vertu; & personne, jusqu'à présent, n'a pû l'accuser que d'un peu trop de régularité, car elle la porte jusqu'à l'excès. Je lui témoignai qu'elle me feroit plaisir de m'en donner la connoissance, & de ménager ce mariage, qui étoit bien au-dessus de ce que je pouvois espérer. Nous prîmes jour pour nous trouver à son parloir, comme si le hazard nous y avoit amenés. Là, je vis cette Dame; & après une conversation générale, je la remenai chez elle. Dès que nous y fûmes arrivés, elle me dit d'un air ouvert: Monsieur, je ne veux point vous faire languir. Dans le dessein où je suis de me remarier, je cherche un homme qui puisse me rendre heureuse; & ce que votre amie m'a dit de vous, m'a fait croire que vous seriez plus capable qu'un autre de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je répondis avec beaucoup de marques de reconnoissance & de passion, & elle m'apprit qui étoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma

aucun qui ne fût homme de mérite & d'une qualité distinguée ; mais elle m'assura qu'aucun d'eux ne lui plaisoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore été de ma vie ; & trouvant enfin une femme vertueuse, prévenue pour moi d'une inclination assez forte pour vouloir faire ma fortune, je m'abandonnai à la passion que je commençai à sentir pour elle, & je la vis réguliérement tous les jours. Nos conversations roulerent presque toujours sur des contestations qui survenoient pour son bien, & je m'apperçus en peu de temps qu'elle vouloit me faire son solliciteur, avant que de me faire son mari. Quelque ennemi que je fusse des affaires, je pris les siennes à cœur ; & l'application que j'y eûs, me rendit bien-tôt bon chicaneur. Comme on voyoit que toutes ses affaires rouloient sur moi, & que je ne bougeois de chez elle, le bruit se répandit que nous étions mariés. Je l'en avertis, espérant que ces bruits la détermineroient à conclure ; mais elle me dit au contraire, que puisqu'on parloit de nous, il falloit que je ne la visse pas si souvent ; & que ses affaires n'étant pas encore disposées de sorte qu'elle pût se marier, je l'obligerois de lui en laisser choisir le temps, & que cette complaisance seroit une marque d'amitié, par où elle pourroit juger de moi. J'enrageois de ce

rélai ; car dans le fond, il ne tenoit qu'à elle de m'épouser ; mais, me piquant avec elle de complaisance & de délicatesse, je lui dis que je ne la verrois plus que quand elle le souhaiteroit. Elle me parut charmée de ma docilité ; & ayant réglé mes visites à trois fois la semaine, nous nous écrivions les autres jours. Ses lettres étoient fort tendres, & non-seulement elle m'y découvroit sans précaution la passion qu'elle avoit pour moi, mais elle m'y renouvelloit les assurances de n'en épouser jamais un autre. Cependant, la campagne commença, & il fallut quitter ma maîtresse. Ce fut en me jurant plus que jamais de m'épouser à mon retour, & je n'eus pas lieu, pendant mon absence, de la soupçonner d'aucun changement, par la régularité & la tendresse de ses lettres.

Nous fîmes peu de chose cette année ; les ennemis reprirent Ipres, & nous eûmes notre revanche par la prise de Condé. Je revins à Paris après la campagne, & ma maîtresse m'assûra qu'elle étoit toujours dans les sentimens où je l'avois laissée.

J'étois en ce temps-là obligé d'aller souvent à Saint Germain, où étoit la Cour. Un jour que je devois être au coucher du Roi, j'allai prendre congé de la Dame. Elle me laissa sortir après ma visite ; & me rappellant de dessus le degré : A propos, me dit-elle, que faites-vous de mes lettres ?

Voudriez-vous me les rendre, car je crains que vous n'en égariez quelqu'une? Je l'assurai que j'en avois grand soin. N'importe, dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'esprit en repos, & je vous prie que je les aye avant que vous partiez pour Saint Germain. Je voulus la refuser; mais elle me fit tant d'instances, que je lui promis de les lui renvoyer dans le moment; ce que je fis, voulant toujours garder auprès d'elle le caractére d'homme désintéressé & complaisant. Je fus obligé de rester plusieurs jours à Saint Germain, & il y avoit deux jours que j'y étois, quand on dit chez la Reine qu'un Prince, que l'on nomma, alloit se marier, & que l'affaire étoit conclue. Je demandai quelle étoit la personne qu'il épousoit, & je fus bien surpris, quand on me nomma celle avec qui je croyois me marier. Je le fus encore bien davantage, quand on me soutint que c'étoit par moi que l'affaire se faisoit. En effet, toutes les apparences devoient le persuader. Le Prince étoit mon ami, & on savoit que je gouvernois la Dame.

J'eûs peine à me persuader d'abord que la nouvelle de ce mariage eût de la vraisemblance; mais enfin, voyant qu'on en parloit hautement, & rappellant dans mon esprit, & l'assiduité que ce Prince avoit eûe depuis quelque temps pour ma maîtresse, &

l'affectation avec laquelle elle m'avoit redemandé ses lettres, je commençai à en croire quelque chose. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant pour moi, c'est que tout le monde m'en faisoit compliment, comme si j'eusse fait ce mariage.

Le Prince en question se trouva pour lors à Saint Germain, & je ne crûs point de meilleur moyen, pour m'éclaircir entiérement de la vérité, que d'aller chez lui sans faire semblant de rien. Si-tôt qu'il me vit, il vint m'embrasser, disant hautement: Voilà celui qui a voulu que je me mariasse, puisque la personne que j'épouse, m'a assûré que c'étoit sur tout le bien qu'il lui a dit de moi, qu'elle y avoit consenti. Je pensai tomber de mon haut, quand j'entendis ces paroles; & la rage & le désespoir m'ayant déterminé sur le champ, je lui répondis à l'oreille, que son mariage n'étoit pas encore fait, & qu'il y avoit une personne qui avoit un mot d'importance à lui dire dans un Jardin hors du Louvre, que je le conjurois d'y venir seul avec moi. Il fut surpris du froid & de la pâleur avec laquelle je lui dis ces mots; & me suivant sur l'heure, nous prîmes ensemble le chemin du Jardin; le Prince me demandant continuellement, qu'y a-t'il donc? qu'est-il arrivé?

Je ne lui répondis rien; mais quand nous fûmes dans le Jardin où je l'avois mené, je

lui demandai bien férieufement s'il étoit vrai qu'il époufoit la Dame dont nous venions de parler. Pourquoi, me répondit-il, me demander une chofe que vous devez favoir mieux que moi ? C'eft, lui repartis-je, parce que je l'ignore, que je vous le demande ; & la raifon qui me le fait ignorer, c'eft, fi vous ne le favez pas, que c'eft moi qui époufe cette Dame. Le Prince me regarda en riant ; & voyant que je gardois mon férieux : Es-tu fou, mon pauvre Comte ? reprit-il. Et depuis quand la cervelle t'a-t'elle tournée ? C'eft toi qui a propofé mon mariage, à ce que la Dame m'a fait entendre. Je fuis ton ami, & je me donne au diable, fi j'ai jamais penfé à l'époufer, tant que j'ai crû que tu y penfois. Dis-moi donc, à quoi en es-tu avec elle ? J'en fuis, lui répondis-je, au point qu'il n'y a que trois jours encore qu'elle m'a juré qu'elle n'en épouferoit jamais d'autre que moi ; & que je vous ai amené ici à deffein de me couper la gorge avec vous. Cela ne fera pas, s'il plaît à Dieu, me répondit-il, & je te donne ma parole, de ne penfer de ma vie à cette femme, fi elle t'a promis de t'époufer. Ne faifons donc point de bruit, lui répondis-je ; nous devons bien-tôt, vous & moi, retourner à Paris, & nous faurons à quoi il faudra nous en tenir.

J'eus impatience d'être de retour ; & quoique je dusse encore rester quelques jours à Saint Germain, je demandai mon congé. Dès que je fus à Paris, je courus aux Carmelites, pour informer ma Religieuse de ce que j'avois appris à Saint Germain ; mais je la trouvai déja toute informée de cette affaire, & elle avoit reçu depuis un jour une lettre de la Dame son amie, qui lui mandoit que les assiduités que j'avois eûes pour elle, avoient fait croire à tout le monde que nous avions ensemble un commerce criminel ; & que ne pouvant se résoudre à faire croire que son mariage fût la suite d'un pareil commerce, elle avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites en faveur du Prince. C'étoit à peu près le contenu de sa lettre, & on juge bien que ses raisons nous parurent frivoles, & que nous conclûmes que l'inconstance seule ou l'intérêt étoient la vraie cause de ce changement.

Ma Carmelite me conseilla, puisque cette Dame étoit de ce caractére, de ne point m'opiniâtrer à ce mariage, me faisant craindre les suites d'un pareil engagement avec une personne si légere ; mais j'étois piqué au jeu, & je voulois en venir à bout, ou en avoir raison.

J'allai chez elle au sortir des Carmelites ; & l'abordant sans faire semblant de

rien, je lui demandai, après quelques autres discours, si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüi dire à Saint Germain, & lui ayant répondu que non, elle me dit que mon amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-même. Alors, voyant qu'il n'étoit plus temps de dissimuler, je lui avouai que je savois qu'elle vouloit épouser le Prince d.... Hé, pourquoi donc, me répondit-elle, disiez-vous que vous ne le saviez pas ? Je n'aime point les menteurs, & cela seul m'empêcheroit de vous épouser. Cette réponse me parut la plus outrageante qu'elle eût pû me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un sang froid, dont je ne croyois pas que l'on pût être capable en une pareille occasion. Je m'emportai, je criai, je soupirai, je me jettai à ses pieds, je la menaçai, sans que jamais j'en pûsse tirer une autre réponse. Je sortis, en lui disant que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle se croyoit accusée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en dégoûter le Prince ; mais comme, après tout, ç'auroit été une calomnie, n'ayant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans le détail de tous les engagemens

de parole & d'amitié que nous avions eûs ensemble. Soit que le Prince ne se souciât pas trop de ce mariage, soit qu'il ne voulût pas épouser une femme qui lui paroissoit, sur mon récit, d'un caractére peu solide, soit qu'il crût qu'elle eût eu pour moi trop de complaisance & de foiblesse, il m'assûra qu'il n'y penseroit jamais; & en effet, il retira sa parole.

Je laissai passer quelques jours, après que l'on eût appris que son mariage avec cette Dame étoit rompu, sans lui rendre visite, afin de lui donner le temps de se consoler du chagrin que je croyois qu'elle en auroit. Elle m'envoya chercher au bout de trois jours; & m'ayant fait des reproches de ce qu'elle étoit persuadée que j'avois dit contre sa conduite, pour rompre son mariage, elle ajoûta que, puisque c'étoit une nécessité de m'épouser après cet éclat, elle étoit prête de le faire.

Jamais je n'en eûs moins d'envie, que quand je vis que la chose étoit prête à se conclure; car enfin, l'inconstance de cette Dame avoit éteint la passion que j'avois pour elle, mais l'opinion de sa vertu & de sa sagesse me rassûroit; & du moins, disois-je, en trouvant beaucoup de bien, je serai sûr d'avoir une femme vertueuse.

Je n'étois pas pourtant si déterminé, que je ne balançasse quelquefois, & c'est ce qui

me fit consentir à un délai de quinze jours ou de trois semaines, que me demanda cette Dame, prétextant quelque incommodité dont elle disoit qu'elle vouloit se guérir. Je lui dis que je lui donnois tout le temps qu'elle vouloit, & je crus la chose si assûrée, que je commençai à m'occuper de tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie.

Un soir, comme je sortois de chez elle, où je l'avois trouvée couchée, une de ses femmes de chambre me dit que si je voulois me cacher dans une petite antichambre qui tenoit presque à son lit, & où je pourrois entrer par un escalier dérobé, elle me feroit voir & entendre des choses qui me surprendroient, & dont il étoit pourtant besoin que je fusse éclairci. Je lui demandai ce que c'étoit. C'est, me dit cette fille, que Madame est grosse, & que je ne crois pas qu'elle passe la nuit sans accoucher. Je regardai cette fille avec étonnement; & elle me dit en levant les épaules, que si je voulois passer dans le lieu qu'elle m'avoit marqué, je serois convaincu de la vérité d'une chose si surprenante.

L'avis que je recevois, méritoit bien que je m'éclaircisse. Je montai dans cette garderobe; & environ deux heures après, j'entendis la Dame en travail. On avoit pris soin d'éloigner les domestiques, & il n'y

avoit que la fille qui m'avoit parlé, & une Sage-femme, qui eussent connoissance de ce mystére. Quel fut mon étonnement! Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je passai dans la chambre où elle accouchoit, & m'étant caché en un coin, je fus témoin oculaire de la chose. Je pensai éclater de rage & de désespoir; mais enfin m'étant retiré dans la garderobe, la même fille qui m'avoit parlé, me vint dire: Ne vous en allez pas, Monsieur, Madame vous a apperçu dans sa chambre, & elle veut vous parler. Ce message me surprit encore plus, si cela peut-être, que tout ce qui venoit d'arriver. Est-elle en état de me parler, lui dis-je? Et veut-elle que je lui donne la mort qu'elle mérite? Cependant, la curiosité de savoir ce qu'elle me pourroit dire, m'obligea d'entrer; & dès que je fus près de son lit, elle me dit d'une voix foible: c'est moi, Monsieur, qui ai voulu qu'on vous rendît témoin de ce que vous avez vû, pour vous faire voir qu'il n'a pas tenu à moi que vous n'eussiez point ce chagrin, puisque j'ai fait ce que j'ai pû pour épouser le Prince d.... mais vous vous étes opiniâtré, Vous voyez à quelle femme vous vous étes attaché, & si je méritois tous les soins que vous vous étes donnés. Je ne répondis rien qu'après un long silence; mais au moins, lui dis-je, Madame, appre-

nez-moi quel est l'heureux pere de cet enfant qui vient de naître. C'est ce qu'il vous importe peu de savoir, reprit-elle. Il suffit que je n'ai pas voulu vous tromper; & j'en aurois usé autrement, si vous aviez été moins honnête homme; mais vos maniéres pour moi ont été si respectueuses & si soumises, que je n'ai jamais eu la force de vous faire cette injure. Adieu, vous verrez, après cela, si vous voulez encore m'épouser.

La maniére dont elle venoit de me parler, me toucha jusqu'aux larmes, & j'eus peine à la quitter. Je n'en eus pas moins à deviner par quel motif j'avois pleuré en une occasion où je ne devois avoir que du dépit. Si-tôt que je fus chez moi, je crus que ce qui venoit d'arriver étoit un songe, tant j'y voyois peu de vraisemblance; car j'avois observé cette Dame, & je ne m'étois jamais apperçu, je ne dis pas de la moindre intrigue, mais du moindre penchant à la débauche. Je fus agité de divers mouvemens qui m'occupoient moins, que l'envie de savoir de qui elle avoit eu cet enfant. Je crus que la franchise avec laquelle elle m'avoit rendu confident de cette affaire, ne lui permettroit pas de me le cacher, & j'allai chez elle dès qu'il me fut permis de la voir.

Elle prit la parole la premiere, & elle me dit que j'avois plus de part que je ne

penſois à ce qui lui étoit arrivé, & que jamais elle n'auroit été groſſe, ſi elle ne m'eût paſſionnément aimé. Ce diſcours me parut une ſuite de choſes inconcevables, & je vis bien que toute cette avanture ſeroit contre la vraiſemblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extrême paſſion, & que ſon plus grand déſeſpoir avoit toujours été de me voir avec elle ſur un pied reſpectueux; qu'elle auroit voulu que je l'eûſſe contrainte par mes maniéres à ne me rien refuſer de ce qu'elle brûloit de m'accorder; & qu'étant un jour occupée de ces deſirs violens, elle avoit reçu une de mes lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fût tout ce que cette femme me diſoit, je commençai à le trouver vraiſemblable, en rappellant dans mon eſprit, que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette premiere avanture n'eût été ſuivie de pluſieurs autres; car il ne coûte aux femmes, pour s'engager dans les deſſeins les plus emportés & les plus violens, que d'avoir oſé commencer; & plus elles ſont d'obligation de s'obſerver devant les gens qu'elles craignent, plus elles ont de facilité à ne plus rien ménager avec ceux à qui elles ſe confient.

Je regardai donc cette femme avec d'autres yeux que je n'avois fait juſques-là; &

ſans rien dire, touchant la part prétenduë qu'elle vouloit que j'euſſe à ce qui lui étoit arrivé, je lui dis que ſi la cervelle ne lui eût pas tourné, elle n'auroit jamais eu une lâcheté ſemblable; & que le meilleur conſeil que je pouvois lui donner, c'étoit d'épouſer le Page qu'elle aimoit.

Je la quittai en diſant ces mots, & je ne la traitai plus que comme une folie.

J'en reçus une lettre deux ou trois heures après, dans laquelle elle me mandoit en termes fort emportés, que j'étois cauſe de tous ſes malheurs. Elle finiſſoit, en me demandant un ſecret éternel ſur tout ce qu'elle m'avoit confié. Je ne lui fis point de réponſe, mais je lui gardai exactement le ſecret. Je me défis du Page, qui étoit aſſez grand pour ſervir, & j'eus la force de ne plus penſer à une perſonne ſi indigne de mon attachement. Sa mauvaiſe conduite eut moins de part à cet oubli, que ſon peu de cervelle; & ce que je lui pardonnois le moins, étoit la ſimplicité ou la bêtiſe avec laquelle elle m'avoit donné connoiſſance d'une choſe qu'elle auroit dû ſe cacher à elle-même. Elle croyoit au contraire avoir fait en cela une action héroïque, & que je devois lui tenir compte de ce qu'elle n'avoit pas voulu me tromper. Je laiſſe à décider aux lecteurs, qui d'elle ou de moi eut raiſon; mais je ſai bien que je ne conſeille-

rai jamais à aucune femme d'avouer ſes galanteries, ni à un mari, ni à un amant.

Quand on ſut dans le monde que je ne la voyois plus, on jugea que cette brouillerie étoit une ſuite du chagrin que m'avoient donné les propoſitions de ſon mariage avec le Prince d.... Je ne me mis pas beaucoup en peine de détruire cette opinion. Il n'y eut que le Prince que je détrompai, en lui diſant en général que cette femme avoit un caractére d'eſprit capable de faire enrager tous les maris du monde; & il n'eut pas de peine à ſe le perſuader, en ſe ſouvenant qu'elle avoit voulu l'épouſer en un temps où elle vouloit m'épouſer auſſi. Je ne ſai ſi elle continua l'intrigue du Page; mais un an après que tout ceci fut arrivé, un homme en faveur la fit demander pour un de ſes parens, qu'elle a épouſé, & duquel elle s'eſt ſéparée, étant devenue la femme du monde la plus coquette & la plus décriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce dernier engagement; & au lieu d'une occaſion de faire ma fortune, il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de dépenſes, & je me confirmai toujours de plus en plus dans la mauvaiſe opinion que j'avois des femmes.

Je repris la réſolution de ne plus m'y attacher que par amuſement, & mon amu-

ſement fut auprès d'une femme qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, qu'elle ne voyoit plus, par l'éclat que cette intrigue avoit fait dans ſa famille. Elle tâcha de me perſuader qu'elle l'avoit entiérement oublié pour moi, & je fis ſemblant d'en être perſuadé ; mais qui pourroit tenir contre les proteſtations d'une femme artificieuſe ? Celle-ci me parut ſi détachée, non-ſeulement de ſa premiere inclination, mais encore de tous les hommes, que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle étoit fort aimable, & qu'elle avoit de l'eſprit infiniment, je me ſus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractére ; & malgré toutes mes réſolutions, je ſentis bien que je l'aimois. Le premier ſoin de cet amour, fut de lui inſpirer plus de délicateſſe qu'elle n'en avoit eu juſqu'à moi ; & elle parut répondre ſi bien à mes ſermons, que je la crûs entiérement convertie.

Le Roi d'Angleterre Charles II. étoit en ce temps-là à la Cour de France ; & comme il étoit fort galant, on prétendoit qu'il avoit grand nombre de maîtreſſes. J'avois beaucoup d'accès auprès de lui, & je m'étois ſouvent trouvé dans des parties de divertiſſemens qui m'avoient fait entrer dans ſa familiarité. Un de mes amis qui le voyoit auſſi quelquefois, me dit qu'une

femme qu'il ne connoissoit point, s'étoit adressée à lui pour une chose fort plaisante. C'est que cette femme l'avoit assûré qu'il y avoit une grande Dame de la Cour qui offroit quatre cens pistoles à quiconque pourroit lui ménager les bonnes graces du Roi d'Angleterre. Il faut, répondis-je à mon ami, que nous sachions qui est cette Dame, & que vous & moi nous lui fassions donner les quatre cens pistoles. Vous pouvez assûrer la femme qui vous a parlé, que je ménagerai cette affaire auprès de ce Prince; & en effet, je lui en parlai dès le lendemain. Le Roi d'Angleterre me parut avoir autant d'envie de voir la Dame, que j'avois de curiosité de la connoître. Mon ami rendit réponse à la femme qui lui avoit fait cette proposition, & ils prirent ensemble des mesures pour faire trouver la personne dont il s'agissoit à une Maison près de Paris, où ce Prince iroit *incognito*. La chose se fit comme ils l'avoient projettée. La femme donna deux cens pistoles à mon ami, promettant les deux cens autres après la visite du Roi; & ce Prince n'étant accompagné que d'un Gentilhomme Anglois, de mon ami & de moi, alla au rendez-vous. A peine fûmes nous entrés, que la même femme qui avoit négocié la partie, vint prier le Roi d'entrer seul, parce que la Dame ne vouloit pas être connue.

Il ne prit donc avec lui que le Gentilhomme Anglois; & mon ami & moi nous allâmes l'attendre dans un Bois qui étoit au bout du Jardin de cette Maison. Le Roi vint nous retrouver, & il nous apprit que la Dame sachant que nous étions-là, n'avoit jamais voulu demeurer, qu'elle étoit déja partie, & que la raison qu'elle avoit alléguée au Roi, pour n'être point vûe de nous, c'est qu'elle me connoissoit pour l'homme du monde le plus indiscret, & qui ne manqueroit pas de publier l'avanture. Je fus surpris qu'il y eût une femme en France qui me crût de ce caractére; car je puis dire que j'étois particuliérement estimé pour ma discrétion. Je demandai fort au Roi d'Angleterre comment cette Dame étoit faite, & ce Prince me répondit qu'il me la feroit voir, puisqu'il savoit bien qu'elle alloit souvent à la Cour, & que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit vû son visage.

Trois ou quatre jours après, comme j'étois à la Foire Saint Germain avec la Dame à laquelle j'étois attaché, & que je croyois avoir mis cet amour sur le piéd d'une vraie délicatesse, le Roi d'Angleterre y vint, & me voyant avec elle, il sourit, & me dit à l'oreille, que la même Dame avec qui j'étois, étoit la Dame aux quatre cens pistoles avec laquelle il avoit eu le rendez-vous.

Je tenois alors cette Dame par la main ; & , voyant qu'elle avoit remarqué que le Roi d'Angleterre m'avoit parlé à l'oreille, je lui dis ce qu'il m'avoit dit : elle ne m'en parut point étonnée. Quoi , dit-elle , est-ce que vous ne le saviez pas ? Je n'ai pû , Monsieur , me mieux venger de la lâcheté que vous avez eue de me livrer pour quatre cens pistoles , qu'en vous laissant faire ce que vous vouliez. Je suis fort contente du Roi d'Angleterre , & vous devez l'être de moi , puisque les pistoles vous ont été exactement payées.

Ah ! Malheureuse, lui repliquai-je, est-ce que j'aurois pu me persuader que c'étoit vous ? Croyez-moi , reprit-elle , voyant que je voulois faire du bruit, ne réveillons point cette affaire, nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre : & , s'il y a de la lâcheté à moi d'avoir aimé un Prince , il y en a beaucoup plus à vous d'avoir vendu votre maîtresse.

J'admirai le sang-froid de cette femme ; & je lui enviai la présence d'esprit avec laquelle elle prit son parti ; car je fus chagrin; & peu s'en fallut que je ne la maltraitasse , pendant qu'elle ne faisoit que rire de ma mauvaise humeur. J'avoue que les femmes ont à cet égard plus de résolution que les hommes , & qu'elles soutiennent mieux que nous la honte d'être convaincues d'infidélité.

Je rompis abſolument avec cette femme, & j'en dis les raiſons au Roi d'Angleterre, qui me témoigna du chagrin de cette affaire, mais qui ne laiſſa pas de continuer à la voir. Je ne m'en mis plus en peine; & l'indifférence que j'eus à l'égard de leur intrigue, me perſuada que je ne l'aimois plus. Dans le temps que je voyois cette femme, j'avois ſouvent vû chez elle une de ſes amies qui avoit une fille de ſeize ou dix-ſept ans, qui étoit encore penſionnaire dans un Couvent, & que ſa mere faiſoit quelquefois venir chez elle. Cette fille étoit parfaitement belle, & elle paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit. Je cauſois quelquefois avec elle; mais, quoique je la trouvaſſe fort à mon gré, elle me paroiſſoit ſi jeune, que je n'avois jamais oſé lui parler ſérieuſement de l'inclination que j'avois pour elle. Je ne croyois pas même qu'elle eût fait beaucoup d'attention à moi; mais je m'apperçus bien qu'elle y penſoit, par une lettre qu'elle m'écrivit de ſon Couvent, à l'occaſion d'une légere indiſpoſition que j'avois eue. Cette lettre me parut ſi obligeante & même ſi paſſionnée, que j'en fus touché, & qu'après tant de tromperies des femmes, je me figurai qu'il y auroit plus de ſolidité & moins de riſque à m'attacher à une jeune perſonne, qui ſembloit n'écouter & ne ſuivre que ſon cœur dans l'incli-

nation

mation qu'elle me marquoit. Je répondis à sa lettre de la maniere la plus pleine de tendresse & de reconnoissance qu'il me fut possible; & trois jours après qu'elle l'eut reçûe, elle m'en écrivit une autre qui ne contenoit que deux ou trois lignes. Elle me prioit de me trouver chez moi le lendemain à dix heures du matin. Je ne pouvois me figurer à quel dessein elle me faisoit cette priere, & je n'avois garde de m'imaginer qu'elle eût envie, ou qu'il lui fût possible de m'y venir voir : cependant elle y vint, & elle me dit qu'elle s'étoit échapée d'une de ses parentes qui étoit venue la prendre dans son Couvent. Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de cette démarche, & combien ma passion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi, afin que sa parente qu'elle avoit laissée dans une Eglise, & qu'elle alloit retrouver, ne s'apperçût de rien. J'en reçus des lettres le lendemain, & elle continua pendant un mois à m'écrire tous les jours, & jamais lettres n'ont été plus passionnées. J'y répondois d'une maniere d'autant plus tendre, que j'étois sincérement touché; car j'avois tous les sujets du monde de croire que cette jeune personne m'aimoit, & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'osois aller la voir dans le Couvent, parce qu'elle m'avoit dit que cela l'exposeroit, & qu'il valoit mieux que

jamais perſonne ne découvrît notre amour. J'étois donc borné à lui écrire & à recevoir de ſes lettres, en attendant l'occaſion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit, quand elle me manda qu'elle étoit obligée de l'interrompre, & qu'on lui en avoit fait ſcrupule. Cette lettre m'accabla; & ne me contentant pas de lui écrire avec tout le déſeſpoir dont j'étois capable, je confiai la paſſion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies, qui me promit d'aller la voir, & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'ayant vûe, me vint dire que le ſcrupule dont elle m'avoit parlé, n'étoit qu'un prétexte, & que la vraie raiſon de ſon changement étoit une paſſion nouvelle; qu'elle ne lui avoit pas avoué la choſe, mais qu'il lui avoit été aiſé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus perſuadé quand cette Dame m'eut rendu compte de ſa converſation: je ne laiſſai pas pourtant de la prier de lui rendre une ſeconde viſite, pour tâcher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle n'avoit fait la premiere fois; mais m'écrivant à moi-même, elle m'avoua qu'elle n'avoit pu continuer à aimer un homme qu'elle n'oſoit voir, & qui d'ailleurs paſſoit pour avoir

mille autres inclinations. Le ſtyle de ſa lettre me convainquit plus de ſon changement, que les mauvaiſes raiſons qu'elle alléguoit; & je reconnus alors, que quelque ſoin qu'on prenne de rendre une lettre tendre & paſſionnée, elle ne l'eſt plus dès que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc plus qu'elle n'en aimât un autre. Mais combien ma vanité ſouffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle étoit attachée étoit un valet-de-chambre de ſa mere!

Comme je l'aimois de bonne foi, je tâchai de la juſtifier dans mon eſprit, n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir; & je réſolus de lui ôter du moins ce prétexte, en me mettant ſur le piéd de la voir auſſi ſouvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lâcheté à moi de continuer à aimer une perſonne qui avoit le cœur aſſez bas pour écouter un valet-de-chambre; mais, outre que ma jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle auroit pu aller, parce que ce valet n'avoit pu la voir qu'à la grille, je l'excuſois un peu de n'avoir pas, à ſon âge, aſſez de conſtance pour aimer & ne voir jamais ſon amant. C'eſt ma faute, diſois-je; & depuis que je l'aime, je devois avoir trouvé cent manieres de la voir.

Celle que j'imaginai pour cela, fut de

me déguiser moi-même en valet, & d'aller la voir, comme si je fusse venu de la part de sa mere. Dès qu'elle m'eut reconnu, elle témoigna tant de joie & de reconnoissance de ce que je l'avois assez aimée pour cela, que je crus vingt fois qu'elle alloit perdre l'esprit, tant elle parut hors d'elle-même. Elle ne cessoit point de me répéter : Hélas ! Est-il possible que vous m'aimiez ? Je ne le croyois pas. Que je suis heureuse ! J'en mourrai de joie.

Ces transports si naturels me charmérent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidélité qu'elle m'avoit faite : je lui en fis des reproches ; elle m'avoua qu'elle avoit eu quelque honnêteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit écouté que dans le désespoir où l'avoit mise l'indifférence qu'elle s'étoit imaginée que j'avois pour elle ; & qu'au reste, pour me marquer qu'elle n'avoit nulle considération pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-même si je voulois. Je lui dis qu'elle ne se mît point dans l'esprit d'idées chimériques ; & que c'étoit assez qu'elle ne vît jamais cet homme, & qu'elle me demandât pardon. Elle se jetta à genoux, & pleurant de tout son cœur, elle me fit des excuses d'une maniére si vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faisoit un plaisir extrême,

& je goûtois tout ce qu'il peut y avoir de délicieux dans l'assurance d'être aimé; car on ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'elle en avoit, & j'étois persuadé que ce n'étoit que la force de la passion qui la portoit à ces excès. Je lui donnai, avant que de la quitter, quelques leçons pour m'être toujours fidéle; & voyant que je ne lui parlois point de l'épouser, elle me demanda si je ne la trouvois pas un assez bon parti pour cela. Je lui répondis que je ne croyois pas que ses parens pensassent si-tôt à l'établir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant prétendre à de meilleurs partis que moi, on ne me refusât si je la faisois demander. Hé bien, me dit-elle, qu'avons-nous affaire de parens? Si vous voulez que je sois votre femme, je me sauverai du Couvent, & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie après cela. Je lui représentai qu'il falloit avoir un peu de patience, & que j'agirois sourdement pour pressentir la volonté de sa mere & pour tâcher d'avoir son consentement. Ces paroles la remirent un peu; mais elle ne voulut jamais me laisser aller, que je ne lui eusse juré que je l'épouserois.

Elle étoit en effet un si bon parti, qu'il y avoit déja quelque temps qu'on ménageoit son mariage avec l'aîné d'une Maison titrée; & même toutes choses ayant

été diſpoſées pour ce mariage, on la fit ſortir du Couvent, & le bruit ſe répandit qu'elle alloit ſe marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à ſa mere qu'elle ne l'épouſeroit jamais, parce qu'elle s'étoit promiſe à un autre, & elle me nomma ſans en vouloir faire aucun myſtére.

Cette nouvelle me ſurprit d'une étrange ſorte, car perſonne ne ſavoit que je la connoiſſois. Comme le mariage dont il s'agiſſoit étoit réſolu entre les parens, on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni ſe ſouvenir, ni parler de l'intrigue qu'elle diſoit qu'elle avoit eûe avec moi ; & que ſi elle s'obſtinoit à ne pas obéir, on la renfermeroit pour le reſte de ſes jours. Cette menace l'intimida ; mais ce qui la rendit obéiſſante, ce fut la vûe de celui qu'elle devoit épouſer. Elle ne le vit que la veille du jour deſtiné au mariage ; & elle le trouva ſi à ſon gré, qu'elle l'aima d'abord avec la même facilité & le même emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait ſavoir ce qu'elle avoit dit à ſes parens, touchant les engagemens que nous avions enſemble, ajoûtant qu'il n'y avoit point d'autre reſſource que de l'enlever ; & pour cela, elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Egliſe voiſine de ſa maiſon. J'avois peine à me réſoudre d'en venir à cette extrêmité-là ;

mais comme elle étoit un fort bon parti, & que je m'en croyois aimé passionnément, je passai par-dessus toutes les considérations qui auroient pû me retenir ; & ayant pris toutes les mesures nécessaires pour cet enlevement, je me rendis avec un carrosse à l'Eglise qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai justement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on pût changer en si peu de temps, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé touchant le dessein de l'enlever, comme une piéce qu'elle avoit voulu me faire. Cela me consola assez de sa perte, pour oser être le témoin de la cérémonie de son mariage. J'y demeurai jusqu'à la fin ; ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce temps-là ont toujours été mes ennemis, sans que jamais j'aye pû avoir d'éclaircissement, ni avec eux, ni avec mon infidéle maîtresse, qui ne fit pas semblant de me voir, ou qui peut-être ne me vit pas, tant elle étoit occupée de celui qu'elle épousoit.

On sera surpris que je ne pensasse point à me venger des infidélités que l'on me faisoit ; mais j'avoue que l'amour étant la chose du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces sortes d'injures au nombre de celles dont il est permis à un honnête homme de se venger. Je n'ai pourtant pas toujours

gardé cette modération ; & dans la ſuite on en verra des exemples qui m'ont coû bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette derniere maîtreſſe mariée, je crus plus que jamais qu'il étoit impoſſible de trouver parmi les femmes les douceurs d'une véritable paſſion, & cela me rendit, à leur égard, moins honnête que je n'avois été. Je ne me piquai plus avec elle, ni de politeſſe, ni de complaiſance ; & ce qui me ſurprit moi-même, c'eſt que plus je paroiſſois brutal, plus il me ſembloit qu'elles avoient pour moi de ménagement & d'égards.

J'eus cette brutalité, qui ne m'étoit pas naturelle, pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'étoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu preſque imbécille, à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mépris. Comme elle étoit belle & fort maîtreſſe de ſa conduite, preſque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle, & elle avoit la réputation de changer d'amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empêcher d'en faire des railleries qui lui étoient revenues. Elle s'en plaignoit par tout, & elle garda ſi peu de meſures, qu'un jour l'ayant trouvée dans une maiſon, elle me déchira, en ma préſence, de la maniére du monde la plus injurieuſe,

injurieuſe. Je lui rendis injures pour injures ; & ſi l'on ne m'avoit retenu, je crois que je lui aurois donné un ſoufflet. Ce démêlé fit beaucoup de bruit, & tout le monde blâma en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque ſatisfaction, mais je ne pus m'y réſoudre, & je continuai à donner par tout des marques du mépris que j'avois pour elle.

Ce procedé me réuſſit mieux que je ne penſois, & cette Dame devint mon amie à force de me croire ſon ennemi. Elle me fit parler par une Dame, qui me demanda en grace que je la viſſe chez elle, m'aſſurant que je n'en ſerois pas mal ſatisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous, qu'à recevoir de nouvelles injures, & c'eſt ce qui me donnoit de la peine à y conſentir ; mais enfin, on m'aſſura ſi fort que ce n'étoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir, que je me laiſſai gagner, & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint, & elle commença par pleurer, en diſant qu'elle étoit bien malheureuſe d'être haïe du ſeul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me ſurprit & me toucha, & nous nous raccommodâmes ſi bien, que je devins le premier & le plus

assidu de ses amans. J'écartai tous les autres ; mais voyant qu'elle faisoit aveuglément tout ce que je souhaitois, je commençai à n'avoir plus pour elle les maniéres aussi hautes que je les avois eûes. Ma complaisance & mon honnêteté lui donnerent le moyen de rappeller les amans que j'avois fait fuir, & j'aimai mieux la voir infidéle, que de devoir sa fidélité à mes mauvais traitemens & à mes menaces. Je m'en éloignai peu à peu, & j'appris qu'elle disoit, en parlant de moi, que je n'avois pas assez de courage pour être méchant, & que ma bonté me rendoit malheureux auprès des femmes. J'admirois qu'une femme qui ne gouvernoit son mari qu'en le gourmandant, voulût être gourmandée à son tour, pour être gouvernée par ses amans.

J'avois cette intrigue dans le temps que la Reine-Mere fit arrêter Monsieur le Prince ; & l'attachement que nous avions pour lui, mon frere & moi, nous ayant rendus suspects, mon frere me conseilla de faire un voyage en Pologne, où le bien & les enfans que j'y avois laissés, pouvoient avoir besoin de ma présence. Je suivis son conseil, le laissant seul à Paris ménager à la fois, & ce qu'il devoit à la Reine, & ce qu'il devoit au Prince ; & je pris la route de Pologne, me croyant fort détrompé des

femmes, mais étant pourtant toujours le même & plus exposé que jamais à leurs infidélités. C'est ce qu'on verra dans la suite d'une maniére encore plus marquée qu'on ne l'a vû jusqu'ici.

Fin du second Livre.



LIVRE TROISIÉME.

JE pris ma route par l'Allemagne, & j'arrivai à Heidelberg sur la fin d'Avril. Il n'y avoit que deux ou trois ans que le Prince Charles Louis de Baviere avoit été rétabli dans son Electorat ; & ses amours ont fait assez de bruit pour faire juger que sa Cour étoit galante, & que je pouvois y trouver les écueils que j'avois résolu d'éviter : mais j'avoue que je n'aurois jamais prévû celui que j'y trouvai, & qu'il me fut d'autant plus fâcheux que je l'avois moins recherché. Il y avoit une Françoise au service de Madame l'Electrice. Cette fille étoit belle, & elle ne connoissoit ni dans quelle Province de la France, ni de quels parens elle étoit née. Elle avoit été, à ce qu'on disoit, amenée en Allemagne à l'âge de dix ans, par une Françoise qui avoit passé pour sa mere jusqu'à sa mort ; mais cette femme avoit déclaré en mourant, qu'on l'avoit chargée de sa conduite sans lui avoir découvert le secret de sa naissance : &, comme elle ne s'étoit pas mieux expliquée sur le sort de cette fille, on l'appelloit l'Avanturiere, nom qui lui convenoit fort, & que la suite de sa vie confirma encore mieux que le commencement.

L'Avanturiere donc, car on ne l'appelloit point autrement, étoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle étoit belle, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit & d'agrément, elle y étoit fort distinguée, & la plûpart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient sur elle. Je la vis, & dès la premiere vûe nous fismes connoissance. Je la trouvai fiére sur la qualité; & ce qu'on disoit de l'incertitude de sa condition & du peu de connoissance qu'on avoit de ses parens, lui avoit fait prendre le parti de s'en donner de considérables : elle ne faisoit donc point difficulté de dire qu'elle étoit fille d'un grand Prince & d'une grande Princesse, qui, pour des raisons qu'elle n'expliquoit pas, l'avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naissance si illustre; mais je m'apperçus qu'elle en étoit persuadée; & dès la trois ou quatriéme fois que je la vis, elle me dit qu'elle avoit fait tirer son horoscope, & que les Devins lui avoient prédit qu'elle devoit passer en Pologne, parce que c'étoit là où elle trouveroit ses parens, & un établissement digne d'elle. Elle vivoit dans cette espérance, en attendant que le Ciel lui présentât une occasion d'accomplir son horoscope, en lui fournissant le moyen d'aller à Varsovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé

cette occasion en moi; & elle ne douta plus que le Ciel ne m'eût envoyé exprès pour la conduire où ses destinées l'appelloient.

Elle m'en parla, & je reçus sa proposition en raillant; mais je fus obligé de prendre mon sérieux, voyant qu'elle parloit tout de bon. Je lui représentai qu'elle étoit trop bien chez Madame l'Electrice pour la quitter; que j'étois obligé de faire mon voyage en poste, & par conséquent il m'étoit impossible de me charger d'elle; & qu'enfin ce seroit exposer sa réputation & la mienne, que de faire une pareille équipée. Elle me répondit que j'avois beau dire, & qu'elle me suivroit.

Je reconnus alors la faute que j'avois faite d'avoir noué connoissance trop facilement avec cette fille, & d'avoir paru m'attacher à elle; car j'avoue qu'elle m'avoit plu. Elle étoit Françoise; & la voyant sans aucun obstacle, j'avois un peu débuté par lui en conter. Elle avoit fait fonds sur mon amour lorsque je ne pensois qu'à me divertir; & elle se mit si bien dans la tête que je l'aimois, & que je serois fidéle, qu'elle résolut de me suivre.

Je ne vis point d'autre moyen de m'en débarrasser, que d'examiner si parmi ceux qui lui en contoient, il n'y auroit point quelqu'un qui l'aimât de bonne foi, & à

qui son absence ne fût pas indifférente. Je ne fus pas long-temps sans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit éperduement, & l'auroit épousé sans Madame l'Electrice, qui s'opposoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement sérieux de cet homme pour la Demoiselle, je résolus de lui donner de la jalousie, & j'affectai encore plus qu'auparavant d'en paroître amoureux. Je trouvai même le moyen de lui faire dire que j'étois homme capable de lui enlever sa maîtresse, & qu'il feroit bien, non-seulement de l'observer, mais aussi d'avertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui échapât. Je ne savois si cet artifice réussiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point : il ouvroit de grands yeux sur moi toutes les fois que nous étions ensemble, mais c'étoit toujours sans me parler.

Cependant le jour de mon départ arriva; & ayant encore doublé mon sérieux pour faire entendre raison à l'Avanturiere, & pour l'obliger de quitter sa résolution de me suivre, je sortis d'Heidelberg avec mes gens, croyant qu'elle y avoit renoncé; mais, à peine fûmes-nous à une lieue de cette Ville, qu'ayant été obligés de nous arrêter, parce qu'un de nos chevaux s'é-

toit déserré, nous fûmes joints par deux Cavaliers : c'étoit mon Avanturiere déguisée en homme. Quelque étonnement que me donnât cette apparition, je fus encore plus surpris de voir que le Cavalier qui l'accompagnoit étoit le gros Allemand qui en étoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il avoit fait jusques-là, & il se contenta de me regarder avec de grands yeux, pendant que l'Avanturiere me disoit que sur les difficultés que je lui avois faites de la conduire en Pologne, elle avoit persuadé à cet Allemand de l'accompagner, & que je ne pouvois lui refuser de souffrir qu'ils fissent le voyage avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelberg amoureux de cette fille, j'eus peur qu'on ne mît sa fuite sur mon compte ; &, d'ailleurs, je prévoyois beaucoup d'embarras à la mener en Pologne. L'équipage où je voyois son Allemand, me surprenoit ; & je ne pouvois comprendre comment un homme de cette qualité alloit de la sorte, sans suite, dans un pays étranger, traînant avec lui une fille qui vouloit se faire accompagner par un homme qu'il avoit sujet de regarder comme son rival. Je résolus de m'en expliquer avec lui ; & le prenant en particulier, je lui dis en Allemand, que je le priois de m'apprendre quel étoit son des-

lein, & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme, avant que de me répondre, me fit de profondes inclinations; & enfin, rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi, il me dit, me traitant d'Altesse, qu'il étoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui pour lui faire épouser la Princesse ma sœur. On peut juger combien ces paroles m'étonnérent; mais, quelque surprise que j'en eusse, je devinai la tromperie qu'on lui faisoit; & ce que je connoissois déja du caractére de l'Avanturiere, me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la suite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand que j'étois son frere, & elle m'avoit donné le nom de Prince d... en lui faisant croire que je me déguisois pour les mêmes raisons qui l'avoient obligée de se déguiser aussi à Heidelberg; mais, que s'il vouloit passer avec elle en Pologne, je l'avois assûrée de les marier, & de les remener ensuite en France avec tout l'éclat de sa qualité.

Il n'est pas difficile de voir que le gros Allemand n'étoit pas l'homme du monde le plus spirituel; mais il n'eut pas la même bétise lorsque je l'eus détrompé; il prit son parti en homme d'esprit, & il me jetta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc, que je n'étois ni Prince, ni frere de l'A-

vanturiere ; qu'il falloit qu'elle eût perdu l'esprit, pour se mettre ces extravagances dans la tête, & pour vouloir les lui persuader ; & que le meilleur conseil que je pusse leur donner à l'un & à l'autre, c'étoit de retourner à Heidelberg avant que leur sortie eût éclaté.

Soit que cet homme fût médiocrement amoureux, soit que la tromperie qu'on lui avoit faite, eût guéri son amour, à peine eut-il reconnu que je lui parlois de bonne foi, qu'il piqua son cheval vers la Ville, me laissant l'Avanturiere plus obstinée que jamais à vouloir me suivre. Je lui dis résolument, que je ne pouvois l'emmener, & que si elle s'opiniâtroit à un dessein si peu raisonnable, je retournerois à Heidelberg, & que j'apprendrois sa folie à tout le monde.

Mes discours la touchérent foiblement ; &, attestant toujours mon amour & ma fidélité, elle me conjura, les larmes aux yeux, de lui aider à suivre ses destinées : & j'avouerai encore ici ma foiblesse. Je ne pouvois balancer à croire que cette fille étoit une folle ; cependant sa beauté m'attendrissoit : j'étois même flatté du violent amour qu'elle me faisoit paroître ; & je crois que j'aurois été assez bon pour l'emmener, si on ne fût venu la reprendre : ce qui prouve bien qu'il n'y a point de folie

si outrée, qui puisse quelquefois empêcher les femmes de tourner les hommes comme elles veulent.

Lorsque cette fille commençoit à me gagner, nous vîmes arriver, de la part de Madame l'Electrice, une femme dans une litiere, accompagnée de plusieurs hommes à cheval, qui se saisirent de l'Avanturiere, & qui me dirent que Monsieur l'Electeur auroit été bien-aise que je vinsse lui rendre compte des raisons que j'avois eues de l'enlever : c'étoit me dire qu'ils m'arrêtoient de sa part. Je ne fis aucune difficulté de les suivre, & je retournai à Heidelberg, où tout le monde paroissoit persuadé que c'étoit moi qui lui avoit mis l'amour en tête, pour l'engager à me suivre. L'Allemand, honteux d'avoir crû les folies qu'elle lui avoit dites, étoit le premier à publier par tout que j'avois obligé cette fille à se déguiser, pour faire avec moi le voyage de Pologne; & il étoit venu en avertir l'Electrice si-tôt qu'il nous eut quittés.

J'admirois ma destinée sur les enlevemens, car c'étoit la troisiéme ou la quatriéme fois de ma vie que je passois pour avoir voulu enlever des femmes ; ce qui me devoit convaincre qu'on ne peut trop prendre garde à ne se pas embarquer avec des personnes qu'on ne connoît point, puisqu'en se piquant d'honnêteté pour les tirer

d'embarras, on eſt ſouvent expoſé à d'étranges avantures.

Je rendis compte à Monſieur l'Electeur de la maniére dont les choſes s'étoient paſſées. Il ne douta point du tout de la vérité de mon récit : il rit beaucoup du gros Allemand, & m'aſſura qu'il mettroit ſon application à lui faire épouſer l'Avanturiére.

On me permit de partir après cette explication, mais je tombai malade en chemin, & je n'arrivai à Varſovie que plus de ſix ſemaines après. J'appris avant que d'y arriver, que la ſeule perſonne dont je craignois la préſence, étoit morte depuis quelques jours. On voit bien que je parle de celle chez qui j'étois demeuré caché il y avoit trois ans. Après mon départ, elle avoit épouſé celui avec qui je l'avois ſurpriſe, & le bruit étoit que cette femme ayant voulu l'empoiſonner, avoit été prévenue, & qu'elle n'étoit morte que du poiſon qu'il lui avoit donné.

Le Roi Ladiſlas étoit mort auſſi dès l'année 1648, & le Prince Caſimir ſon frere lui ayant ſuccedé à la Couronne, avoit épouſé la Reine, ſa belle-ſœur. Je trouvai cette Princeſſe groſſe & ſur le point de faire ſes couches. Elle me témoigna beaucoup de joie de me revoir, & me dit que j'arrivois fort à propos, pour deux raiſons; l'une, pour remédier à toutes les mauvaiſes affai-

res que mon second frere s'étoit fait en Pologne ; & l'autre, pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à elle, & qui se plaignoit fort de moi.

Elle m'apprit en gros que mon frere s'étoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de plusieurs galanteries, & que même il étoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'égard de la fille, qui prétendoit avoir sujet de se plaindre, je fus fort surpris d'apprendre par le portrait qu'on m'en fit, que c'étoit mon Avanturiere d'Heidelberg, qui étoit arrivée en Pologne, près de quinze jours avant moi.

La Reine me dit que cette fille publioit que je lui avois donné une promesse de mariage, & qu'après avoir reçu d'elle toutes les marques d'une entiére confiance, je l'avois abandonnée. Je répondis à la Reine que c'étoit une folle, & je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé à son égard. La Reine ajoûta qu'elle commençoit à plaire au Roi, & qu'on disoit déja que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me consola un peu, & j'esperai que la complaisance qui lui étoit dûe, pourroit me débarrasser de cette folle.

J'appris comment elle étoit sortie d'Heidelberg, & voici ce qu'on me conta. Après que Madame l'Electrice l'eut fait revenir, Monsieur l'Electeur pensa à ce qu'il m'a-

voit dit, & tâcha en effet de la marier au Seigneur Allemand qui en étoit amoureux; mais cette extravagante, toujours persuadée que son étoile l'appelloit en Pologne, refusa de l'épouser. L'Allemand s'opiniâtra, soutenu du crédit de l'Electeur, & on l'enferma pour mieux la réduire. Elle trouva le moyen de se sauver, & ayant pris un habit d'homme, elle avoit passé à Varsovie, suivie d'une seule femme déguisée comme elle. Je fus le premier qu'elle chercha; mais ne me trouvant point, & ne sachant ce que j'étois devenu, elle s'avisa de dire que je l'avois trompée, & qu'elle étoit venue me chercher, pour exiger de moi l'effet de la promesse qu'elle disoit que je lui avois donnée. C'est ainsi qu'elle parla à la Reine; mais avant même que j'arrivasse, elle commençoit à tenir un autre langage; & l'amour que le Roi marqua pour elle, & qu'il lui déclara presqu'aussi-tôt qu'il la vit, lui fit croire que son horoscope alloit s'accomplir, & elle ne s'avisa plus de se plaindre, ni de moi, ni de sa mauvaise destinée.

Je la revis donc comme si nous ne nous étions jamais vûs; elle ne m'entretint que de l'amour que le Roi lui témoignoit. J'applaudis fort au choix de ce Prince, & il me parut que la gloire de s'en voir aimée, lui avoit entiérement remis l'esprit,

& qu'elle étoit devenue auſſi raiſonnable qu'elle étoit belle ; car c'étoit en effet une des plus charmantes perſonnes que j'euſſe jamais connues. Je devins ſon confident ſur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & cela me jetta dans de nouveaux embarras.

La Reine auſſi jalouſe de ſon dernier mari qu'elle l'avoit été du premier, vouloit que je l'avertiſſe de tout ce que je ſavois touchant cette galanterie. Ne ſachant comment la contenter, je m'aviſai de faire ſemblant d'être fort amoureux de cette fille, & je fis croire à la Reine que le Roi ne la voyoit point, & qu'elle n'avoit point d'intrigue qu'avec moi.

Cela raſſura l'eſprit de cette Princeſſe, qui ſe moqua de tous les avis qu'on lui donnoit touchant cette galanterie. Elle ne put même s'empêcher de dire au Roi le bruit qui couroit, & l'injuſtice qu'on lui faiſoit, de le croire amoureux d'une fille, avec qui j'avois un commerce qui étoit connu.

Ce diſcours ne ſervit qu'à me rendre ſuſpect à ce Prince. Il crut qu'en effet j'étois ſon rival, & il défendit à ſa maîtreſſe de recevoir mes viſites. Quand la Reine vit que je n'oſois plus continuer à la voir, elle fut perſuadée de tout ce que j'avois tâché de lui déguiſer, & m'accuſant de l'avoir trompée, elle en eut tant de dépit, qu'elle

commença à me haïr presqu'autant que sa rivale.

D'ailleurs, la mauvaise conduite de mon frere le Comte, avoit un peu rendu notre nom odieux aux Polonois. J'ai dit qu'il s'étoit retiré à Varsovie il y avoit plus de dix-huit mois, ayant été obligé de sortir de France, & croyant que j'étois encore en Pologne. Il y avoit trouvé cet ami dont j'ai parlé, avec qui j'avois quitté Venise, & dont je m'étois séparé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien reçus l'un & l'autre; mais comme la mort du Roi Ladislas, & l'élection du nouveau Roi Casimir, suivie de son mariage, n'avoit occupé les Polonois que de cérémonies & de divertissemens, ils n'avoient pû trouver l'occasion, qu'ils disoient qu'ils étoient venus chercher, de servir le Roi de Pologne contre la Suéde, & tout leur temps s'étoit passé à des commerces d'amour. Je n'en sûs point d'autres particularités, sinon qu'ils s'étoient souvent battus, & que la profession qu'ils faisoient de ne garder aucunes mesures avec les femmes, dont il leur plaisoit d'être amoureux, avoit obligé la Reine de leur défendre de se montrer à la Cour; c'est-à-dire, qu'ils avoient admirablement bien confirmé l'opinion qu'on avoit, dès ce temps-là, du peu de politesse des François dans leurs intrigues amoureuses;

reuses; opinion que ceux de nos jeunes gens qui ont depuis visité les Cours étrangéres, n'ont pas détruite, & que je vois aujourd'hui si bien établie par tout, qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité, qui n'est pas un étourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eût contre moi, elle mettoit beaucoup de différence entre le caractére de mon frere & le mien; & si elle me parut souhaiter que je ne restasse pas long-temps en Pologne, ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la servir dans le dessein qu'elle avoit de gouverner le Roi, à qui j'étois devenu suspect. Ainsi, quand j'eus mis ordre à mes affaires & assuré le bien de mes enfans, dont la Reine prenoit toujours soin, je pensai à m'en retourner en France. Je tâchai de persuader à mon frere & à l'ami que j'avois en Pologne, d'avoir une meilleure conduite, & l'effet de mes remontrances, fut de les faire passer en Suéde, où ils espéroient trouver plûtôt l'occasion de servir, car leur procès leur avoit été fait en France, & ils n'osoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette seconde fois, à peu près comme j'en étois sorti la premiere, c'est-à-dire, assez mal avec la Cour, & toujours à cause des femmes; car ce fut

l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & sans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrément auprès du Roi Casimir. Ce Prince étoit du génie de son frere, c'est-à-dire, ennemi des affaires & esclave des plaisirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement assez de hardiesse pour rien entreprendre; c'est ce qui a donné à la Reine un pouvoir absolu pour le déterminer sur tout : mais quand il étoit déterminé, il ne manquoit ni de courage, ni de résolution pour bien exécuter. Il avoit un extrême penchant pour les femmes, & se piquoit peu d'être constant. Sa légereté naturelle étoit aidée, à cet égard, par des réflexions, qui lui faisoient craindre que Dieu ne le punît des égaremens où l'entraînoient ses intrigues, & il ne manquoit jamais d'être dévot, quand il commençoit à se lasser d'une maîtresse; mais sa dévotion ne duroit pas plus que ses amours, & toute sa vie a été un mélange de galanteries & de scrupules. A l'égard des maniéres, il les avoit franches & honnêtes, mais il étoit simple, & s'amusoit à la bagatelle; & si le Roi de Suéde & Lubomirski (1) eussent voulu le laisser en repos, il se seroit

(1) Général des Rébelles, qui lui firent la Guerre pendant quinze ans.

peu mis en peine de la réputation de grand Roi, pour jouir des commodités & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, sans être aussi assurée qu'elle devoit l'être du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune présomption, & elle étoit la seule du Royaume qui ne sentît pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eût assez bonne opinion de son esprit, & qu'elle ne connût le caractére de celui du Roi, mais c'étoit par cette connoissance même qu'elle se défioit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractére étoit si facile, ne se laissât gouverner par d'autres; & comme il ne pouvoit s'empêcher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le dégoûter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maîtresses du sien.

Telle étoit la situation de la Cour de Pologne; car commençant à n'être plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusques-là à connoître le génie des personnes que je fréquentois, & l'état de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui pensa me coûter la vie, & qui me rendit témoin d'un des plus cruels spectacles que l'on puisse voir. Je frémis même encore, quand j'y

pense. Quoique le penchant que j'avois à être honnête & généreux à l'égard des femmes, fût particuliérement ce qui m'engagea dans cette avanture, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pû éviter, sans ce penchant, puisqu'il n'y a personne qui ait un peu d'humanité, qui ne s'y fût engagé ainsi que moi.

Il y avoit deux jours que j'étois sorti de Varsovie, quand me reposant dans une espéce de Bourgade, en attendant qu'on m'eût donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme échevelée qui se hâtoit fort de me joindre, me faisant signe de m'approcher, pour lui épargner un chemin dont elle paroissoit extrêmement fatiguée. J'allai au-devant d'elle, & quand j'en fus assez proche, elle se jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'évanouit. C'étoit une petite femme, comme le sont presque toutes les femmes Polonoises. Elle ne paroissoit pas avoir vingt ans, & quoiqu'elle fût fort abattue, je ne laissai pas de remarquer qu'elle devoit être aussi belle qu'on peut l'être en ce pays-là. Je l'emportai dans l'endroit où étoient mes gens, & l'ayant mise sur de la paille, faute de lit, nous la fîmes revenir.

Elle nous dit qu'elle étoit de Breslau, & que ses parens l'avoient mariée à un Tar-

tare, de qui elle recevoit des traitemens si rudes & si rigoureux, que ne pouvant plus y résister, elle avoit pris la fuite, & qu'elle cherchoit quelqu'un qui voulût bien la conduire à Varsovie, où elle avoit des parens qui la protegeroient contre son mari. Ce fut-là tout ce qu'elle nous dit d'abord; mais nous connûmes dans la suite qu'elle ne s'étoit sauvée des mains de ce mari, que parce qu'elle lui avoit donné lieu de soupçonner sa fidélité. Nous apprîmes même que c'étoit avec celui qui passoit pour son amant qu'elle avoit pris la fuite, & que cet homme étant tombé dans une embuscade de Cosaques, y avoit perdu la vie, & qu'elle avoit été témoin de sa mort.

Cette pauvre femme me fit d'autant plus de pitié, qu'outre la douleur d'avoir vû assassiner son amant, elle avoit une crainte mortelle de retomber dans les mains de son mari, dont elle nous dit qu'elle étoit poursuivie. Je ne voyois guéres d'apparence de la secourir autrement, qu'en prenant soin moi-même de la remener à Varsovie; ce que je ne pouvois faire qu'en retournant sur mes pas. Je crus que l'honneur & la charité m'y obligeoient, & j'ordonnai à un de mes gens de la prendre en croupe & de me suivre; mais à peine eûmes-nous marché une demi-journée, que nous rencontrâmes son mari qui s'étoit arrêté à un Bourg

avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le ſabre à la main à celui qui avoit ſa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à ſon ſecours le piſtolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bien-tôt entourés, & la femme nous fut enlevée. Je ne ſai ſi dans la colére où étoit le mari, il me prit pour l'amant de ſa femme; mais m'ayant fait ſaiſir, il me força d'entrer dans une étable où il l'avoit déja enfermée, & il me rendit le témoin de l'horrible maniére dont il ſe vengea de ſon infidélité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'écorcher. Cette malheureuſe créature me regardoit de temps en temps, & parmi les horribles cris que cet affreux ſupplice lui faiſoit jetter, elle prioit Dieu de lui faire miſéricorde. Elle mourut bien-tôt dans cette barbare opération; & ſon mari la voyant morte, me jetta à la tête ce qu'il lui avoit arraché de ſa peau. Cette action me fit croire qu'il me prenoit pour ſon rival; & craignant avec raiſon qu'il ne voulût me traiter comme ſa femme, je lui criai en Polonois, qu'il prît garde à qui il avoit affaire, que j'étois un étranger, & que je ne connoiſſois point ſa femme. Ces paroles l'obligerent de m'examiner attentivement, & ne trouvant en moi aucuns

traits de celui pour qui vraisemblablement il m'avoit pris, il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois sujet d'en attendre d'un homme si inhumain; &, sans me rien dire, il me fit rendre mes gens & mon équipage, & me laissa en liberté de continuer ma route.

J'avoue que jamais avanture ne m'a causé, ni plus de terreur, ni plus de crainte de périr. Je passai plus de dix jours sans pouvoir m'ôter de devant les yeux le cruel supplice où j'avois vû expirer cette déplorable créature, & il me prenoit de temps en temps de violentes envies d'aller chercher le Tartare & de le tuer de ma propre main; mais enfin le temps dissipa, avec cette affreuse image, ces desirs extravagans, aussi bien que les réflexions, que je ne pouvois m'empêcher de faire sur les malheurs d'un mariage mal-assorti, & sur la mauvaise conduite des femmes.

J'arrivai à Paris sur la fin de Janvier, après avoir été près de dix mois à mon voyage. Dix ou douze jours après mon retour, Messieurs les Princes furent mis en liberté, & j'espérai qu'il nous seroit permis, à mon frere & à moi, de témoigner tout l'attachement que nous avions pour Monsieur le Prince, sans nous brouiller avec la Cour, avec laquelle nous croyons qu'il alloit être mieux qu'auparavant; mais

nous ne fûmes pas long-temps sans reconnoître que cette espérance étoit vaine ; & dès la premiere fois qu'il nous fut permis de saluer Monsieur le Prince, nous jugeâmes bien qu'il méditoit de sortir de France. Il ne reconnoissoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi étoit alors à Sedan. Ce Prince ne déguisoit pas que si ce Ministre paroissoit jamais, il se mettroit en état de le chasser la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fûmes bien-tôt que trop confirmés dans nos conjectures. Mon frere ne crut pas devoir suivre Monsieur le Prince hors du Royaume, quelque attachement qu'il eût pour lui; mais comme j'étois plus sans conséquence, non-seulement il trouva bon que je fisse ce qu'il ne faisoit pas, mais il me conseilla de m'attacher à sa fortune, soit qu'il ne vît pas lieu de me servir auprès de la Reine, soit que dans le desir sincére que mon frere avoit de voir le Prince revenir au service du Roi, il fût bien aise d'avoir quelqu'un auprès de lui, par qui il pût insinuer les conseils qu'il auroit à lui donner.

Mais, quelque motif que mon frere pût avoir de me faire prendre ce parti, je sai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu sûr pour ma fortune, si dans ce temps-là je n'avois été bien aise de m'éloigner

m'éloigner de Paris, pour me consoler de la perfidie d'une maîtresse, avec laquelle je m'étois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie histoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit exposé à tant d'agitations & de chagrins. Aussi peut-on dire que dans les divers événemens de cette avanture, quoiqu'elle eût peu duré, j'eus lieu de connoître dans les femmes, des caractéres que je n'y avois point encore apperçus, & contre lesquels je n'étois point en garde. On en jugera par le récit que je vais en faire.

J'étois logé à Paris dans le voisinage d'une femme dont le mari étoit mort depuis peu de temps, mais duquel elle avoit été séparée peu d'années après son mariage. Tout le monde vouloit que les galanteries de cette femme eussent donné lieu à leur séparation, & je le crus comme les autres; mais quand je vins à la mieux connoître, je trouvai encore d'autres raisons qui avoient pû obliger son mari à l'éloigner. C'étoit la personne du monde la plus singuliére. Les singularités d'une femme toujours bizarres & toujours opposées à ce qu'on peut attendre d'elle, sont, à mon sens, aussi insupportables que sa mauvaise conduite. Si la réputation d'un mari en

ſouffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en ſont que plus troublés.

Cette femme avoit une fille qui avoit ſuivi ſa deſtinée, & qui vivoit auprès d'elle ; car dans leur ſéparation, les garçons étoient demeurés chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'étoit aſſurément la plus mauvaiſe école où l'on pût la mettre, non-ſeulement par le caractére de ſingularité qu'avoit la mere, mais auſſi par des ſentimens fort extraordinaires dans une mere, à l'égard d'une fille ; car, ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris juſques-là, cette mere, qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, ſe trouva jalouſe de la réputation que la fille pouvoit avoir en ne ſuivant pas les exemples de ſa mere, & elle ne ſouhaitoit rien davantage que de la voir dans quelque engagement qui pût auſſi faire ſoupçonner ſa conduite ; mais, par une autre eſpéce de rafinement, elle ne vouloit pas que les engagemens qui commettroient la réputation de ſa fille, à l'égard de la conduite, puſſent lui faire honneur, à l'égard du choix ; & elle avoit autant d'application pour éloigner d'auprès d'elle les hommes d'eſprit & de mérite, que pour lui en faire voir de ſots & de ridicules.

Telle étoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoître, & je n'avois garde de l'accuser d'un pareil caractére. Je crus seulement que la facilité avec laquelle elle souffroit que des gens sans mérite vissent sa fille, n'étoit fondée que sur l'opinion qu'elle avoit qu'ils étoient moins dangereux que d'autres.

La fille étoit fort aimable ; elle avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce défaut un tempéramment fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les passions.

Je ne connoissois ni la mere, ni la fille, pour telles que je viens de les dépeindre ; & je les vis d'abord comme d'agréables voisines, dont le commerce seroit à mon goût, par le peu de contrainte qu'elles faisoient profession & de donner & de recevoir ; mais je n'eus pas vû la fille deux fois, que j'en devins très-sérieusement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une maniére qui le redoubla, & en peu de jours, nous nous vîmes en possession de nous aimer, comme si nous nous fussions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de soupçon à sa mere ; & pour la mettre dans nos intérêts, je fis semblant de m'attacher à sa fille pour deux raisons ;

l'une, pour lui former l'esprit par les connoissances que les voyages & les langues que je possédois m'avoient données ; & l'autre, pour ménager son mariage avec un de mes parens, homme fort riche, & qu'on disoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raisons étoient justement de toutes celles que j'aurois pû choisir, les plus capables de me rendre suspect à la mere. Elle ne vouloit pas que sa fille eût du mérite, & elle vouloit encore moins qu'elle fût bien mariée. Elle ne songeoit qu'à la faire passer pour sotte & pour déreglée, & elle me trouva mal-propre à l'un & à l'autre.

Je m'apperçus donc bien-tôt que je ne lui étois pas agréable. On me comptoit mes visites, on en mesuroit la durée, & jamais je ne me trouvois seul avec la fille, qu'on ne nous fist à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même temps que j'étois si maltraité, on donnoit une liberté entiére à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiselle, tant qu'il lui plaisoit. C'étoit un homme qui possédoit au souverain degré tout ce qui étoit capable de gâter la réputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais goût, c'est-à-dire, qu'il étoit parfaitement tel que sa mere vouloit que fussent les amans de sa fille.

Il avoit cinquante-cinq ans, & il étoit si universellement méprisé, que tout le monde à Paris, se trouvoit de la même opinion sur son chapitre. Le plus grand bien que l'on dît de lui, c'est que c'étoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'avisoit point de troubler, ni par colére, ni par vengeance, n'ayant jamais mis l'épée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fût Officier. Le seul talent qu'il avoit, étoit de se rendre éternel dans une maison, si-tôt qu'il s'y attachoit, sur tout si c'étoit une maison où l'on mangeât & où l'on put croire qu'il y eût quelque galanterie; car il avoit grand soin d'épargner sa bourse & de se faire passer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier étoit ami de la mere de la Demoiselle, & je ne fus pas d'abord surpris de l'assiduité des visites qu'il rendoit à l'une & à l'autre; mais la fille, qui paroissoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il étoit furieusement amoureux d'elle. Comme je croyois qu'elle ne parloit ainsi que pour me demander mes conseils, & que je n'avois garde de croire qu'une personne en qui je trouvois beaucoup de mérite, fût capable de l'accepter pour amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle évitât exactement de se trouver

ſeule avec lui, pour ne pas donner lieu à la vanité d'un homme auſſi fat & auſſi vain que celui-là.

Je crus qu'elle avoit déferé à mes conſeils, mais je fus bien-tôt averti du contraire. Je ſus qu'elle le voyoit depuis le matin juſques au ſoir, & que preſque tous les jours, quand la mere étoit couchée, il reſtoit ſeul avec la fille, juſqu'à deux ou trois heures après minuit. Je lui en parlai; & après m'avoir voulu nier que cela fût auſſi fréquent qu'on me l'avoit dit, elle s'excuſa ſur ce qu'elle ne pouvoit faire autrement, parce que ſa mere vouloit abſolument qu'elle en usât de cette maniére. Ce fut alors que je commençai à connoître le caractére d'une mere ſi indigne de ce nom, & je ne doutai point du tout qu'elle ne cherchât à faire décrier ſa fille. L'intérêt que je prenois à la réputation & à l'établiſſement d'une perſonne que j'aimois de bonne foi, m'obligea de lui découvrir mes conjectures ſur la conduite de ſa mere, mais il étoit trop tard. La facilité avec laquelle elle voyoit ce vieux Officier, lui avoit donné du goût pour lui. Elle commençoit à le trouver aimable & à ne me plus aimer; car enfin, les femmes s'attachent où elles peuvent, & quelque différence que cette fille trouvât entre mon vieux rival & moi, elle aima plus celui des deux qu'il lui étoit plus aiſé de voir.

J'avoue que quelque chagrin que j'euſſe du changement de la Demoiſelle, je l'excuſois quelquefois, & que mon plus fort reſſentiment tomboit ſur la mere ; mais j'eus bien-tôt ſujet de ne me plaindre que de la fille.

Comme elle aimoit le vieil Officier, & qu'elle ſe trouvoit bien de la liberté qu'on lui donnoit de le voir à toutes heures, elle eut peur que je ne la rendiſſe ſuſpecte ; & pour s'aſſurer à mes dépens la poſſeſſion où elle étoit, elle apprit à ſa mere que je l'aimois. J'oſe dire que ce fut moins mon amour qui me nuiſit auprès de la mere, que l'idée qu'elle avoit de mon mérite. Elle craignit que ſa fille n'aimât un honnête homme, & ne paſſât pas pour être d'auſſi mauvais goût qu'elle la vouloit.

Je ne ſavois point que cette fille eût découvert mon amour à ſa mere, & je n'attribuai le froid qu'on me fit qu'à une ſuite de ſes bizarreries ordinaires. Cependant, ce que la mere avoit prévu arriva. Les viſites trop fréquentes du vieil Officier firent bruit dans le monde. Les valets prétendoient l'avoir vû ſortir à heure indue de la chambre de la fille ; & en peu de temps, on en dit tout ce qu'on en pouvoit dire de plus déſavantageux.

Je me trouvai alors dans des circonſtances bien dures pour un homme qui aime

ſincérement. Quoique je ne cruſſe pas cette fille auſſi perfide qu'elle étoit, je ne pouvois pourtant m'empêcher de croire une partie des bruits qu'on en répandoit ; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'intéreſſoit à ſa gloire, je me voyois partout obligé de prendre ſon parti, & de m'inſcrire en faux contre des choſes que je ne ſavois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zéle avec lequel je prenois ſes intérêts ; mais, ſoit qu'elle eût honte de la perfidie qu'elle ſe reprochoit, ſoit qu'elle eût levé le maſque, & qu'elle craignît des conſeils qu'elle ne vouloit pas ſuivre, elle m'évita avec tant de ſoin, qu'il ne me fut pas poſſible de lui parler.

Je me trouvai fort embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'eſprit qu'elle aimoit véritablement mon rival ; je ne me ſentois pas même aſſez de courage pour la haïr, quand cela auroit été. Cependant, la médiſance s'augmentoit toujours, & j'entendois dire par tout qu'elle étoit groſſe. Quoiqu'on m'en donnât des preuves qui ne me paroiſſoient que trop fortes, je ne pouvois pourtant me réſoudre, ni de la croire coupable, ni de la croire innocente, ni de la haïr, ni de l'aimer. Enfin, je crus à propos de ne rien approfondir, & d'aller oublier

loin de Paris une maîtreſſe, ſur laquelle je ſentois que j'étois ſi peu d'accord avec moi-même. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foibleſſe du cœur que dans cette occaſion, & que cette avanture me donna des chagrins d'une eſpéce plus ſenſible encore que tous ceux que j'avois eus ſur le ſujet de l'amour.

Je trouvai Monſieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Eſpagnols. Il avoit ſur le cœur la perte de Monrond ; & dès qu'il fut ſeul avec moi, il me demanda ce qu'on diſoit de lui à Paris, & ſi mon frere ne viendroit pas auſſi le trouver. Je lui dis que tout le monde, à Paris & à la Cour, étoit affectionné à ſon ſervice, mais que perſonne ne lui étoit plus attaché que mon frere ; & qu'une marque de ſon attachement, c'étoit de m'avoir permis de venir ſervir dans ſon Armée. Monſieur le Prince me demanda encore pluſieurs fois ſi mon frere ne viendroit pas, & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui répondis encore que mon frere ne faiſoit ſa cour qu'au Roi, & qu'il n'avoit aucunes liaiſons particuliéres avec Monſieur le Cardinal. Mandez-lui, me dit le Prince, qu'il faſſe tout un, ou tout autre ; & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal, il fera mieux de ſervir ici. Je dis au Prince que je ne croyois pas que mon frere prît un autre

parti que celui qu'il avoit pris. Je vois bien, dit le Prince, qu'il veut être Maréchal de France. Je ne l'en estime pas moins; & si j'avois été en sa place, je n'aurois jamais quitté prise; mais la condition des Princes est malheureuse. Là-dessus, il m'ouvrit son cœur, & je vis bien qu'il condamnoit lui-même l'engagement où il s'étoit mis. Je voulus me servir des ouvertures qu'il me faisoit, pour le porter à faire sa paix avec le Roi. Il me répondit qu'il étoit trop tard, & que puisque le vin étoit tiré, il falloit le boire. Nous eûmes ensemble plusieurs autres conversations; & soit qu'il eût en moi plus de confiance qu'aux autres, soit qu'ayant commencé à me découvrir son cœur, il s'en fût fait une habitude, il ne passoit aucun jour sans pester avec moi contre les Espagnols, & il avoit toujours de nouvelles découvertes à me raconter sur le peu de fonds qu'il devoit faire sur eux: cela lui fit venir une pensée qui me chagrina, car je mourois d'envie de servir; & Monsieur le Prince, qui m'avoit connu depuis la Bataille de Lens, & qui paroissoit m'estimer, n'auroit pas manqué de me donner de l'emploi, tel que j'aurois pû le souhaiter; mais voyant qu'on ne détermi-noit rien en Flandre que par le conseil de Madrid, il crut qu'il devoit envoyer en Espagne quelque personne de confiance

qui pût appuyer ses intérêts auprès de Dom Louis de Haro, premier Ministre, & lui rendre compte de ce qui se passoit en cette Cour-là. Il me dit qu'il avoit d'abord jetté les yeux sur l'Abbé de M..... pour lui donner cette commission, parce qu'il auroit mieux aimé retenir en ma personne un Officier capable de le servir à l'Armée; mais que cet Abbé étoit trop fou & trop emporté, & qu'il craignoit qu'il ne gâtât tout; qu'il ne trouvoit personne plus propre que moi à lui ménager les Ministres d'Espagne; que cet emploi, qui seroit secret, me convenoit mieux que de porter les armes contre la France, où j'avois un frere, sur lequel on se vengeroit peut-être de moi; que comme il n'y avoit pas d'apparence que mon frere quittât jamais le parti du Cardinal, il prévoyoit qu'il feroit aussi tous ses efforts pour me rappeller; & qu'en cas que je voulusse retourner en France, je le ferois plus honnêtement, ayant eu l'emploi qu'il me destinoit, que si j'avois servi dans ses troupes.

Je me rendis aux raisons & aux sollicitations de Monsieur le Prince; & je vis bien qu'il avoit encore un motif dont il ne me parloit pas, & qui peut-être avoit eu plus de part que tout le reste, au choix qu'il faisoit de moi : c'étoit la jalousie de ceux qui passoient pour avoir plus de cré-

dit auprès de lui, & qui voyoient bien, par la maniere dont Monſieur le Prince en uſoit avec moi, qu'en reſtant auprès de lui, je partagerois ſa faveur.

Je dis donc à Monſieur le Prince, que j'étois prêt de faire ce qu'il ſouhaitoit; &, ayant reçû mes inſtructions, je partis pour Madrid ſans être connu, & ſans avoir d'autre qualité que celle d'Etranger qui alloit en Eſpagne pour ſes propres affaires. Monſieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroître autrement, pour ne point donner de jalouſie aux Eſpagnols, & pour mieux aſſûrer mes négociations : il n'avoit même dit à perſonne l'emploi qu'il me donnoit; & il fut le ſeul qui ſût ce que j'étois devenu.

Je fus près de deux ans à Madrid, ſans rendre d'autres ſervices à Monſieur le Prince, que de porter de temps en temps les plaintes qu'il faiſoit des Eſpagnols, de Flandre à la Cour d'Eſpagne, & que de répondre à celles que les Epagnols même faiſoient de lui; car, à en juger par leurs lettres, il n'y avoit guére d'intelligence entr'eux; & je connus encore mieux à Madrid, que Monſieur le Prince ne le connoiſſoit en Flandre, combien on eſt à plaindre quand la révolte nous fait dépendre des Etrangers. On trouvoit Monſieur le Prince trop peu ménager d'argent, & trop lent

dans ſes conquêtes ; & on auroit voulu que, ſans qu'il en eût coûté un ſou à l'Eſpagne, il lui eût aſſujetti la France en trois mois. A la vérité, on ne pouvoit rien ajouter à l'idée que l'on avoit du mérite & de la valeur de ce Prince ; & tous les jours on faiſoit à Madrid des parties pour aller le voir dès qu'il étoit à Bruxelles : mais, avec toutes les hautes idées qu'on avoit de lui, on le ſervoit mal ; & le bruit couroit que Dom Louis de Haro étoit gagné par le Cardinal Mazarin & la Reine Mere, & qu'il en touchoit des penſions conſidérables, pour laiſſer manquer le Prince de ſoldats & d'argent. Quoi qu'il en ſoit, je ſervis peu à Madrid, & je n'y pûs ménager pour Monſieur le Prince que des promeſſes vagues & des louanges ſtériles.

Etant donc fort peu occupé, on ne doit pas s'étonner ſi je me redonnai à la galanterie, & ſi j'eus en deux ans que je reſtai à Madrid, les affaires & les intrigues dont je vais parler. L'Eſpagne eſt un pays fertile en ces ſortes d'avantures, & on y peut encore mieux connoître qu'ailleurs, le génie des femmes, qui eſt ce que je me ſuis particuliérement propoſé dans ces Mémoires.

Je me logeai avec un François qui étoit de Bayonne, & qui, par ſa fauſſe vanité, auroit pu paſſer pour un Eſpagnol naturel,

car les Espagnols & les Gascons ont assez de conformité ; du moins, celui dont je parle me donna lieu de trouver cette ressemblance. Cet homme étoit, je crois, un Négociant ; mais il se disoit de qualité, & il ne s'expliquoit pas plus sur les affaires qui le retenoient à Madrid, que moi sur les raisons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voyois faire de Tapisseries & de Tableaux, me donna lieu de le croire de race & de profession marchande ; car on ignoroit alors que les gens de qualité pussent faire, comme ils le font aujourd'hui, un trafic de curiosités.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniére dont je le vis acheter quelques Tapisseries & quelques Tableaux : elle paroîtra peu vraisemblable ; & on aura de la peine à se persuader qu'il y ait en Espagne de si effrontés voleurs.

Un Espagnol avec lequel celui dont je parle étoit en commerce, le mena un jour chez le Roi ; &, lui ayant fait considérer les Tableaux & les Tapisseries de son plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces différens meubles quelque chose qui lui fit envie. Mon homme spécifia entr'autres un Tableau & une Tapisserie. Hé bien, lui dit l'Espagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moyen de vous les faire avoir ? Le François

ne s'imaginant pas que celui qui lui parloit eût droit de disposer de ces choses, voulut d'abord prendre en riant ce qu'il lui disoit; mais l'Espagnol l'ayant assûré qu'il parloit tout de bon, & que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit vendu les meubles du Roi sans qu'on s'en fût apperçu, ils convinrent du prix, & dès le lendemain l'Espagnol lui fit porter le Tableau dont il s'agissoit, après l'avoir coupé dans la place où il étoit, n'y laissant que la bordure. Il eut quelques jours après la Tapisserie, que mon homme fit passer promptement à Bayonne. Ce fut lui-même qui me raconta comment il les avoit achetés; & il me disoit que les Espagnols n'en faisoient point d'autres, & que tous les jours des filoux trafiquoient ainsi des meubles de plusieurs Palais, convenant du prix avant que de les dérober.

Je me trouvois en assez mauvaise compagnie, avec un homme qui avoit part à de telles friponneries; mais, ne me mêlant point de ses affaires, je me contentois de lui conter quelquefois mes galanteries, comme il me faisoit part de toutes les siennes.

La premiere intrigue que j'eus, fut avec une femme dont le mari étoit créature de Dom Louis de Haro. Comme l'emploi dont j'étois chargé à la Cour de Madrid

me donnoit lieu de voir ſouvent ce Miniſtre, je connus le mari de celle dont je parle, & j'étois ſouvent obligé de m'adreſſer à lui pour avoir audience de Dom Louis. Je n'avois point vû ſa femme ; & je ne ſavois pas même qu'il fût marié, quand elle me parla un jour en entrant dans une Egliſe. Je vis qu'elle me connoiſſoit, & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connuſſe auſſi. Elle étoit jeune & belle, & je n'eus pas de peine à lui témoigner que je ſerois ravi d'avoir occaſion de l'entretenir. Elle me répondit que je priſſe garde à ce que je lui diſois, & que ſi j'étois ſincere ; je n'avois qu'à me repoſer ſur ſes ſoins, & que huit jours ne ſe paſſeroient pas ſans que je trouvaſſe le moyen de lui parler. Le François avec qui je logeois étoit ce jour-là dans cette Egliſe ; il s'apperçut que j'avois eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fûmes de retour au logis, il me demanda ſi je la connoiſſois, & ſi c'étoit la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui demandai à mon tour, pourquoi il me faiſoit cette queſtion. C'eſt, dit-il, parce que j'y dois prendre intérêt, puiſqu'il y a déja plus de ſix mois que je ſuis en intrigue avec elle ; &, quand il vous plaira, je vous ferai voir plus de deux douzaines de ſes lettres. Il me raconta alors, qu'à peine

étoit-il

étoit-il arrivé à Madrid, qu'il l'avoit connue, s'étant trouvé auprès d'elle en ſortant d'une Fête que le Roi avoit donnée; que depuis ce temps-là il la voyoit réguliérement, deux ou trois fois la ſemaine, à un rendez-vous qu'il me marqua, & où il s'offrit de me mener.

Le diſcours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une eſpéce. Je fus fâché qu'une Dame que j'avois deſſein d'aimer, & qui me ſembloit aimable, eût déja le cœur touché; mais, ce qui me fâcha le plus, c'eſt de voir qu'elle eût de l'engagement pour un homme qui m'en paroiſſoit tout-à-fait indigne; car, en effet, celui dont je parle n'avoit nul mérite.

J'écoutai tout ce qu'il me dit avec une émotion qui me fit connoître que j'aimois déja cette femme plus que je ne penſois. J'eus du dépit & de la jalouſie; mais je diſſimulai tous ces ſentimens, pour ne marquer que de la curioſité. Je lui dis qu'il me feroit plaiſir de me montrer de ſes lettres, & il me le promit. Un jour ou deux ſe paſſérent ſans qu'il me tînt parole; & enfin le faiſant toujours ſouvenir de ſa promeſſe, il me fit voir cinq ou ſix lettres ſans nom, mais fort emportées, & il m'aſſûra qu'elles étoient de la perſonne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas, en les voyant, que cette femme ne fût une coquette achevée.

Les lettres me parurent même si peu spirituelles, que je résolus de n'y plus penser, & de la laisser pour ce qu'elle valoit. Cependant, une affaire m'ayant obligé d'aller chercher son mari, je retournai chez elle: j'appris qu'il étoit à la campagne; & la même personne qui me fit cette réponse, me dit à l'oreille que sa femme avoit à me parler. Je balançai si je la verrois; enfin, la curiosité l'emporta, & je montai dans son appartement, bien résolu de ne lui rien cacher de ce que je savois de son intrigue.

Elle m'assûra que rien n'étoit plus faux que tout ce qu'on m'avoit dit; qu'elle ne connoissoit aucun François, & qu'elle n'avoit jamais écrit de lettres qui pussent être entre les mains de personne. Voyant l'assûrance avec laquelle elle me parloit, je commençai à me défier de mon Gascon; & je crus qu'il pourroit bien avoir composé à sa fantaisie les lettres qu'il m'avoit montrées, aussi-bien que le reste de l'avanture.

Je dis donc à cette Dame que je lui ferois voir à elle-même les lettres qu'il lui attribuoit. Elle me témoigna un desir extrême de les voir, & je la quittai avec un amour qui n'étoit retenu que par ce qu'il me restoit de soupçon de sa prétendue intrigue.

Je ne dis point au Gascon que j'avois

revû la Dame ; mais, faiſant ſemblant d'avoir trouvé les lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes ; & auſſitôt il m'en tira une de ſa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai : le Gaſcon ne ſe mit pas trop en peine de la ravoir. Je la portai auſſi-tôt à la Dame, que je trouvai toute prête de m'en envoyer une, qu'elle m'écrivoit, diſoit-elle, pour mieux me marquer, en me faiſant voir ſon caractére, qu'elle n'avoit aucune part aux lettres de mon Gaſcon.

Ce que j'avois conjecturé ſe trouva véritable. Ces lettres étoient toutes ſuppoſées ; & le Gaſcon les avoit écrites luimême, ou pour m'embarraſſer, ou pour ſe donner la mauvaiſe gloire d'une agréable intrigue : il ne connoiſſoit même pas la Dame avec laquelle il ſe diſoit ſi heureux ; & tout ce qu'il m'avoit conté étoit imaginaire.

J'en fus convaincu ; & rien ne m'empêcha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de ſon eſprit, & dont je ne croyois pas encore que les femmes puſſent être capables. Elle devoit naturellement avoir du mépris & de la haine pour un homme qui avoit été capable de lui donner, & des

lettres, & une avanture abſolument fauſſe, & qui ne lui faiſoit aucun honneur. Mais de quoi le cœur d'une femme n'eſt-il point ſuſceptible ! Les menteries & les fictions du Gaſcon firent ſur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elle devoit faire; elle eut envie de le connoître. D'abord elle me dit que c'étoit pour ſe venger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle; mais je vis bien que cet homme avoit, ſans y penſer, trouvé le moyen d'engager la Dame ; & en effet, dès qu'elle le vit, ils furent amis, & on me compta pour rien.

Qui pourroit dire par quels reſſorts ſe remue le cœur des femmes, en voyant que celle-ci fut priſe par la choſe même qui auroit dû la mieux défendre ? Pour moi, plus je fais réflexion à cette avanture, plus je me trouve embarraſſé à expliquer par où le Gaſcon avoit pû venir à bout de lui plaire; & tout ce qu'il me ſemble qu'on en peut dire, c'eſt qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'être aimée, puiſqu'il s'étoit donné le ſoin d'imaginer cette intrigue. Peut-être même trouva-t'elle dans les Lettres ſuppoſées, qu'on avoit aſſez attrapé le caractére de ſon cœur, & qu'elle eut envie d'être aimée d'un homme qui avoit deviné ſi juſte.

Quoiqu'il en ſoit, ils furent amis, & le Gaſcon auroit pû depuis me montrer autant

de Lettres véritables, qu'il m'en avoit fait voir de ſuppoſées; mais il devint diſcret, dès qu'il fut ſincérement amoureux. Je lui aurois ſans doute diſputé davantage une conquête qu'il avoit ſi peu méritée, ſi dans le temps même que je m'apperçûs que la Dame l'écoutoit, je n'avois voulu me faire aimer d'une autre perſonne, qui me parut une conquête plus digne de moi.

J'avois trouvé Monſieur de Guiſe à Madrid, qui, quoiqu'il n'eût pas encore la liberté de retourner en France, jouiſſoit de celle de voir ſes amis. On voit bien que je ne manquai pas de lui rendre compte de mon avanture de Naples, & de lui dire tout ce que j'avois vû de la maîtreſſe pour laquelle il m'avoit donné la fatale commiſſion qui m'avoit coûté la liberté. Je lui dis tout, excepté l'intrigue que j'avois eûe avec elle; mais je ne déguiſai rien de ſes infidélités pour tout le reſte.

Monſieur de Guiſe, qui avoit déja appris par mes lettres une partie de ce que je lui diſois, me dit qu'il vouloit me conſoler de cette malheureuſe commiſſion, en me faiſant connoître à une Dame Eſpagnole, qui lui avoit paru avoir du penchant pour moi, & dont le rang & la fortune ſatisferoient ma vanité, ſi j'étois homme à être pris par-là. Je n'étois pas plus vain qu'un autre; mais j'avoue que ce que Monſieur

de Guiſe me dit de la qualité & du rang de la Dame, à laquelle il ſuppoſoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoître, que ce qu'il me diſoit de ſa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui témoignai donc ſans déguiſement la diſpoſition où j'étois de ne pas refuſer cette avanture, & nous prîmes jour enſemble pour aller à un rendez-vous, où il me promettoit de me donner l'occaſion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours après dans une maiſon, où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir, par la facilité avec laquelle on nous laiſſa entrer. Il étoit environ cinq heures du ſoir, & le jour étoit encore aſſez grand, pour me faire voir que les meubles de cette maiſon étoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richeſſes de la Dame, & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Monſieur de Guiſe me laiſſa ſeul dans un cabinet, juſques bien avant dans la nuit, me diſant qu'il alloit préparer la Dame à ma viſite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit être une maîtreſſe de ce Prince, & j'avois ſujet de croire qu'il ne me l'avoit propoſée, que parce qu'il commençoit à s'en dégoûter; mais telle eſt la foi-

blesse de la vanité humaine, que les réflexions faisoient peu d'impression, tant j'avois envie de compter une Dame si puissante & si riche au nombre de mes conquêtes.

Mais quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit la même Dame Napolitaine, dont j'avois tant sujet d'être mécontent! Monsieur de Guise me la présenta, & me dit en riant, qu'elle venoit réparer la faute qu'elle avoit faite, quand elle m'avoit abandonnée à Naples. Je fus étonné, si je l'ai jamais été de ma vie, & ma premiere pensée fut une pensée de colere & de vengeance; mais enfin, ce n'étoit pas le lieu de la laisser échapper, & voyant Monsieur de Guise & cette Dame rire de tout leur cœur, je me mis à rire aussi.

Je reconnus bien-tôt que Monsieur de Guise m'avoit trompé, quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi, puisqu'il étoit mieux que jamais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé, n'avoit été que de me la faire voir, ou pour se réjouir de ma surprise, ou pour m'en donner meilleure opinion, en me réconciliant avec elle. Je ne pus m'empêcher d'avoir un secret dépit contre la malice du Duc; & pour me venger de lui, je pris la résolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais résolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lâche ; car enfin, c'étoit une honte à moi d'aimer encore une personne si digne de mépris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une maîtresse qui avoit quitté son pays pour lui, & qui n'étoit venu en Espagne que pour le chercher ; mais je passai par-dessus cette lâcheté & cette imprudence, & je trouvai le moyen, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille, sans que le Duc s'en apperçût, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois, si elle ne répondoit à mon amour. Elle me serra la main, en entendant ces paroles ; & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dès le lendemain, elle m'envoya chercher, & sa vûe me fit faire de bonne foi, ce que je n'avois entrepris que pour me venger du Duc.

Elle commença par me demander mille pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alléguant pour excuse la crainte qu'elle avoit eûe de se rendre suspecte, si elle eût pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choses, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ses excuses fussent très-mauvaises, je les reçus comme si elles eussent été les meilleures du monde, & je lui promis de ne me plus souvenir du passé. Nous tombâmes ensuite

sur

ſur le Duc de Guiſe, dont elle me fit de grandes plaintes, diſant que quoiqu'elle fût venue exprès à Madrid pour le voir, & qu'elle lui eût fourni des ſommes conſidérables, il n'en étoit pas plus attaché à elle, & qu'il s'amuſoit à être le rival du Roi d'Eſpagne, en faiſant l'amour à une Dame qui étoit aimée de ce Prince.

Il eſt aiſé de penſer que je ne pris pas le parti du Duc; auſſi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois de rompre avec lui & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des meſures juſqu'au bout; & que le Duc étant ſur ſon départ pour retourner en France, elle ne vouloit point ſe brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de maniére, que je n'aurois pas ſujet d'en être jaloux.

Je me laiſſai éblouir par toutes les choſes qu'elle voulut bien me dire, & je ſortis auſſi amoureux d'elle, que ſi elle eût été une Veſtale. Cependant, elle me trompoit encore, lorſqu'elle faiſoit ſemblant d'être mal ſatisfaite du Duc de Guiſe, & on va voir ſi elle avoit lieu de lui ſavoir mauvais gré d'être le rival du Roi.

J'étois informé que le Roi d'Eſpagne étoit un Prince qui ne gardoit pas trop de meſures du côté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus ſouvent à Madrid, que les diverſes intrigues qu'il avoit eûes, &

qu'il avoit encore. On m'avoit aussi appris que tout le monde disoit qu'il étoit alors amoureux d'une étrangére qu'il voyoit chez le Comte ..... & que c'étoit même cette étrangére qui avoit agi auprès du Roi pour la liberté du Duc de Guise. Ce Duc m'en avoit quelquefois parlé sans la nommer; mais comme le Roi avoit plusieurs maîtresses, je ne m'étois pas trop mis en peine de connoître celle-ci.

Le Gascon avec qui j'étois logé, étoit beaucoup plus curieux & plus intriguant que moi. Il avoit accès chez celui où le Roi avoit coutume de voir sa maîtresse, & il me dit que si je voulois, il me feroit voir ce Prince un jour qu'il viendroit la voir. Je me laissai entraîner à cette curiosité, & m'étant rendu avec mon Gascon chez le Comte .... nous nous cachâmes dans un escalier obscur qui donnoit sur un passage, par où l'on faisoit entrer le Roi. Ce Prince n'étoit accompagné que de deux Courtisans, & il venoit toujours en habit déguisé. Je le vis donc, & si je n'avois été prévenu que c'étoit lui, j'aurois eu de la peine à le reconnoître sous son déguisement, tant il étoit différent de son habit ordinaire. C'étoit une espéce de Cape semblable à celles que les Professeurs en Droit portent en Espagne. Il fut ce jour-là peu de temps chez le Comte .... & nous le vîmes ressortir envi-

ron une demi-heure après. Dès qu'il fut parti, nous sortîmes aussi de l'endroit obscur où nous étions, & ayant voulu descendre l'escalier, on nous cria de faire place. J'apperçus au haut de l'escalier une Dame qui vouloit descendre, & mon Gascon me dit que c'étoit la maîtresse du Roi. Je me collai contre la muraille pour lui laisser le passage libre. Elle avoit le visage couvert d'un long voile qui m'empêcha de la voir; mais venant à passer auprès de moi, je sentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille, comme si elle eût voulu me dire quelque chose; & en effet, j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien : Seigneur Comte, ce n'est pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle descendoit fort vîte, je ne pûs repartir, & je demeurai avec tout l'étonnement qu'on juge bien que cette avanture pouvoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulût avoir une intrigue avec moi, & je sentis ma vanité bien flattée de voir qu'une Dame aimée d'un Roi, m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moyens de la voir, & de savoir qui elle étoit. Je crus que personne ne pourroit mieux m'en instruire que ma Napolitaine, puisqu'elle m'en avoit

parlé, quand elle s'étoit plainte que le Duc de Guiſe étoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plûtôt que je pûs, & l'ayant miſe ſur les amours du Roi, je lui demandai qui étoit celle de ſes maîtreſſes que le Duc de Guiſe aimoit. Elle ſourit à cette queſtion, & elle me demanda pour quelle raiſon je la lui faiſois. Je lui répondis que c'étoit par une ſimple curioſité. Elle me demanda encore pluſieurs fois ſi je n'avois point d'autre raiſon; & comme je lui faiſois toujours la même réponſe; Vous n'étes pas ſincére, me dit-elle; je ſai plus de vos nouvelles que vous ne penſez. Celle que vous avez tant d'envie de connoître, eſt ma meilleure amie. Je ſai qu'elle vous aime & qu'elle vous a parlé; mais ſi vous étes ſage, vous la laiſſerez-là; & d'ailleurs, je ne crois pas que dans le temps que nous ſommes enſemble comme nous ſommes, vous vouluſſiez me faire l'infidélité d'embarquer une affaire avec une autre.

Je voulus nier d'abord que cette femme m'eût parlé, mais je vis que la Napolitaine étoit inſtruite, puiſqu'elle me répeta juſqu'aux termes dont elle s'étoit ſervie. J'avouai donc la vérité, mais je promis de m'en tenir-là, & de ne faire nulle perquiſition pour découvrir qui étoit la Dame, ni pour avoir les moyens de la voir.

Le Duc de Guiſe m'en parla, & il me fit connoître qu'il n'étoit pas moins inſtruit que la Napolitaine; mais au lieu de me détourner comme elle de m'attacher à cette femme, il m'y exhorta, & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de ſuivre ſon exemple; qu'il devoit bien-tôt retourner en France, & qu'il me laiſſeroit le champ libre.

Je n'étois que trop diſpoſé à faire ce que le Duc vouloit que je fiſſe, & je ne pouvois m'ôter de l'eſprit la gloire que je me figurois à avoir été ainſi prévenu. Cependant, voulant diſſimuler avec lui, je pris en riant tout ce qu'il me dit, & je ne lui témoignai aucune envie de connoître cette femme. Je n'épargnai pourtant rien pour en venir à bout; mais, ſoit que je n'oſaſſe m'expliquer ouvertement, ſoit que ceux à qui je m'adreſſois ne fuſſent pas mieux inſtruits que moi, je fus encore long-temps ſans ſavoir qui elle étoit. Le Duc de Guiſe auroit pû me l'apprendre, ſi j'avois voulu l'interroger; mais je me défiois de lui, ne doutant point que dès qu'il me verroit amoureux de la maîtreſſe du Roi, il n'allât tout dire à la Napolitaine, avec laquelle je voulois garder des meſures.

Je reſtai donc dans mon ignorance, me faiſant les plus belles idées du monde de cette nouvelle maîtreſſe, & me privant, par

ces idées chimériques, de la douceur réelle que j'aurois pû goûter chez la Napolitaine, que je commençois à trouver insupportable, depuis que j'aimois, sans savoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occasion, combien l'amour est une passion bizarre; car enfin, quoique je n'eusse jamais vû cette femme, & que je ne m'en représentasse qu'une image en l'air, j'en étois pourtant plus occupé que je ne l'avois été d'aucune maîtresse. Il semble même que ma passion étoit d'autant plus violente, que j'avois une idée moins distincte de l'objet qui la causoit; au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vûe, l'amour se régle sur l'image qu'on en conserve, c'étoit ici tout le contraire. Je réglois l'image de ma maîtresse sur l'amour que j'avois pour elle, & c'est là ce qui me la faisoit croire beaucoup plus charmante, que si je l'eusse vûe.

Je connus alors par mon expérience, qu'il y a plus de vraisemblance qu'on ne croit au caractére de ces Héros romanesques, qu'on nous représente courir le monde pour l'amour d'une Dame invisible, car je n'étois guére différent de ces merveilleux Paladins, & ma Dame invisible m'occupoit uniquement.

L'avanture fut même conduite de maniére à renouveller en ma personne tout le merveilleux du Roman; car je reçus des

Lettres de la Dame, qui étoient très-tendres & très-passionnées, par lesquelles elle me promettoit de ne me pas laisser long-temps dans mon ignorance & dans mon inquiétude, pourvû que je lui fusse fidéle, & que je ne parlasse jamais des avances qu'elle me faisoit.

Je n'avois pas peu de peine à lui garder le secret; car toutes les fois que j'avois reçu de ses Lettres, la Napolitaine m'en parloit, & paroissoit toujours très-instruite de ce qu'on m'avoit mandé. Je fus mené de la sorte pendant trois mois, au bout desquels je reçus un matin un billet, par lequel on me promettoit que ce même jour la Dame se feroit connoître à moi, & qu'elle se rendroit pour cela chez la Napolitaine.

Quelque chagrin que j'eûsse qu'on eût choisi cette maison pour le rendez-vous, j'avois une si furieuse envie de connoître ma maîtresse, que passant par-dessus toutes sortes de difficultés, je ne manquai point à m'y trouver à l'heure marquée. Là, je reconnus que la Napolitaine & la maîtresse du Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit écrit, étoient la même personne qui avoit voulu se donner ce divertissement, voyant la facilité avec laquelle je m'étois laissé surprendre par ses avances.

Je sûs donc que cette Dame ayant quitté Naples, pour suivre le Duc de Guise en

Espagne, avoit à peine paru à Madrid, que le Roi en étoit devenu amoureux ; que le Duc de Guise, qui n'avoit à cèt égard aucune délicatesse, avoit aidé lui-même à la faire voir au Roi, & qu'à la faveur du service qu'il avoit en cela rendu à Sa Majesté, il avoit ménagé l'affaire de sa délivrance, & étoit resté en possession d'être le rival du Roi, sans que ce Prince, ou le soupçonnât, ou en eût de la jalousie.

Lorsque toutes ces choses m'eurent été expliquées, je voulus faire semblant de n'en avoir pas été la dupe, & j'assûrai fort qu'il y avoit long-temps que j'étois instruit du tour que l'on me jouoit. Mais, quand même la Napolitaine auroit été capable de croire, par mes discours, que j'avois deviné sa malice, elle n'en auroit rien crû, par la maniére dont elle vit que je m'attachai à elle depuis que j'eus reconnu la vérité, car j'en fus plus passionné que jamais ; au lieu que je l'avois négligée, tant que j'avois eu dans l'esprit celle qui m'avoit parlé sur le degré.

Il est vrai que cette femme me parut avoir des charmes nouveaux, quand je me représentai que c'étoit celle dont je m'étois fait une si charmante idée. Il semble que j'ajoûtai à ce qu'elle avoit de beauté, tous les attraits que j'avois attribués à la Dame invisible ; & c'est ce qui doit marquer que

l'amour a toujours besoin de l'imagination; & qu'il n'est jamais plus violent, que quand il est excité par d'agréables images; mais, en même temps, on doit reconnoître la foiblesse & l'illusion du cœur, qui, dans cette passion, donne presque tout à l'idée.

Quoi qu'il en soit, je recommençai à aimer la Napolitaine, comme si elle eût été une autre personne, & l'amour que j'eus pour elle me parut tout nouveau. Comme le Duc de Guise partit presqu'aussi-tôt, je me trouvai après son départ, encore plus en liberté de me donner tout entier à cet amour, & j'en fis mon occupation pendant plus de six mois. Je fus surpris de la maniére dont le Duc se sépara d'elle; & je vis bien que lui & sa maîtresse étoient à-peu-près du même caractére. La joie de retourner en France, le rendit insensible au déplaisir de quitter une femme qui avoit tant fait de choses pour lui; & cette femme, de son côté, fut peu touchée de son départ, par la gloire d'être maîtresse du Roi, & par la commodité de trouver en ma personne un amant capable de tenir auprès d'elle la place du Duc. Ce qu'il y eut de plus surprenant dans leur procédé, c'est qu'ils se préparérent de concert à la facilité de se quitter, & que le Duc lui dit de bonne foi, qu'étant obligé de se séparer d'elle, il vouloit lui donner quelqu'un qui la con-

solât de son absence, & qu'il ne pouvoit choisir personne qui lui convînt mieux que moi; c'est-à-dire, qu'ils traitérent cette séparation avec un sang-froid dont je n'aurois jamais cru que des personnes qui s'aimoient fussent capables. Heureux quand on est de ce caractére, & combien de fois ai-je eu lieu de souhaiter d'en être! Car tout mon malheur a toujours été d'aimer avec trop de constance & de tendresse. J'étois né pour un autre siécle que celui-ci; & j'aurois été plus heureux & plus sage dans les temps où il y avoit encore de la bonne foi en amour.

La Napolitaine me parut si bien une maîtresse nouvelle, que j'oubliai jusqu'à son caractére, & que je me mis à lui faire l'amour comme si tout ce qui m'étoit arrivé à Naples eût été un songe. Quand j'examine la cause de cet aveuglement, je ne puis l'attribuer qu'à ma vanité; car j'avoue qu'elle étoit flattée par la maniere dont cette Dame étoit revenue à moi : si j'en eusse jugé favorablement, je n'aurois dû attribuer ce retour qu'à la même légereté qui l'avoit autrefois fait changer pour moi; mais il étoit dit que je serois aveugle, & toujours dupe de cette femme.

Une autre cause encore de mon aveuglement, fut la grande oisiveté où je me trouvois à Madrid, & la difficulté d'y voir

d'autres femmes. J'avois besoin d'occupation, & je craignois de me faire des affaires. Tout cela me livra à la personne dont je parle, & je ne pouvois en choisir une moins propre à me procurer le repos que j'envisageois. Il est vrai qu'elle sut occuper mon oisiveté, mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guise fut parti, qu'elle s'avisa de le regretter, & de dire qu'elle vouloit le suivre en France. Tant que cette fantaisie lui dura, je n'en reçus que des chagrins, & elle disoit que j'étois cause de ce que ce Prince avoit pû se résoudre à la quitter, & de ce qu'elle-même avoit consenti à son départ.

Quand je vis qu'elle s'avisoit de me faire ces incartades, je m'avisai aussi de lui en faire de mon côté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & je lui dis que ma délicatesse ne pouvoit s'accommoder de ce partage; c'est-à-dire, que nous ne fismes plus que nous quereller; & cela dura plus de trois semaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur, & ne me parla plus du Duc de Guise : je lui fis aussi quartier sur le Roi d'Espagne, & nous fûmes bons amis.

Mais cette paix ne dura guére. Je la trouvai un soir comme une furie; &, lui ayant demandé la cause de sa colere, elle

me témoigna une jalousie extrême contre une de ses rivales; car, comme je l'ai dit, le Roi d'Espagne avoit encore d'autres maîtresses qu'elle.

Je fus d'autant plus surpris de la voir dans cet emportement, que je l'avois jusques-là toujours trouvée très-patiente sur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée, & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau sujet de haïr cette rivale; mais qu'elle avoit fait des réflexions qui l'avoient persuadée qu'il lui étoit honteux de n'être pas aimée seule.

Quoique cette délicatesse me parût venir bien tard, je voulus pourtant m'en servir, pour lui persuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui représentai qu'elle avoit assez de bien pour n'avoir pas cette complaisance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas, & qui ne devoit lui plaire que par la pension qu'il lui faisoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conseil, & elle me dit au contraire, qu'elle vouloit se servir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprès du Roi, pour le dégoûter de toutes ses autres maîtresses, & demeurer seule en possession de son cœur.

Je lui représentai encore, que rien ne lui étoit plus impossible que de fixer ce

Prince, qui tous les jours ajoutoit une maîtresse nouvelle à celles qu'il avoit déja. Elle persista à me soutenir qu'elle en viendroit à bout, & qu'il falloit même que je l'aidasse, parce que personne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus savoir comment je pouvois la servir à débusquer ses rivales. C'est, dit-elle, qu'il faut que vous fassiez semblant d'être amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre : le Roi ne manquera pas d'être jaloux quand il saura que vous l'aimez ; j'aurai soin de l'en instruire, & je tournerai si bien les choses, que tout le chagrin du Roi ne tombera que sur ma rivale.

Je lui dis qu'elle étoit folle, de vouloir m'engager à une chose qui sûrement me seroit bien plus funeste qu'à celle qu'elle vouloit détruire. Elle me répondit en colere, que si je ne le faisois, elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions ensemble, & que dès qu'elle lui en diroit un mot, je serois perdu.

Je trouvois toutes les propositions de cette femme si extravagantes & si folles, que j'eus peine à croire qu'elle parlât sérieusement ; mais elle soutint toujours ce qu'elle avoit avancé, & je vis bien que cela n'étoit que trop sérieux. Dans les extrémités dont j'étois menacé, j'aimai mieux prendre le parti de faire semblant d'aimer

sa rivale, parce que cela me paroissoit plus long, & que j'espérai que sa fantaisie changeroit, au lieu qu'en la refusant, j'avois lieu de craindre qu'elle ne me jouât incessamment quelque tour auprès du Roi.

Je lui dis donc que je la priois de me faire connoître par où elle croyoit que je devois m'y prendre pour faire l'amoureux de cette fille : elle me dit que cela ne me seroit pas mal-aisé, puisqu'elle me la feroit voir ; que, quoiqu'elle fût sa rivale, & qu'elle eût envie de la perdre, elle ne laissoit pas de faire semblant d'être de ses amies, & qu'elle la voyoit souvent.

Nous convînmes donc qu'elle la prieroit un jour de venir chez elle, & que je m'y trouverois. La chose s'exécuta comme nous l'avions projettée, excepté que je ne fis point semblant d'être amoureux, parce que j'aimai bien-tôt de tout mon cœur.

Cette personne étoit une Catalane de dix-huit à vingt ans, que je nommerai Eleonor : elle avoit l'humeur du monde la plus douce & la moins artificieuse ; elle n'étoit pas de qualité, & elle avoit été amenée à Madrid dans le temps de la révolte des Catalans contre l'Espagne, par la femme du Gouverneur qui fut égorgé dans cette fameuse révolution. Cette Dame l'avoit fait connoître à la Cour, & le Roi l'aimoit passionnément, sans en pouvoir

rien obtenir. Il n'y avoit que ce Prince qui connût sa sagesse, parce que tout le monde étoit persuadé qu'il n'y avoit point de fille qui pût rien refuser à un Roi.

Comme elle étoit la plus belle des maîtresses de ce Prince, c'étoit celle qui donnoit plus de jalousie à la Napolitaine ; & cette femme reprochant un jour au Roi l'attachement qu'il avoit pour elle, il lui avoua qu'elle lui avoit toujours résisté, & qu'il n'espéroit plus en rien obtenir, parce qu'il commençoit à se lasser de ses refus.

Cet aveu du Roi, fut ce qui mit la Napolitaine de mauvaise humeur contre cette rivale. Elle fut au désespoir qu'une fille si sage fût si aimée ; &, craignant que sa sagesse ne lui donnât la préférence dans l'estime de ce Prince, elle résolut de la détruire, en faisant croire au Roi qu'elle n'étoit sage que pour lui ; car c'est le génie ordinaire des femmes qui ont quelque chose à se reprocher dans leur conduite, de haïr & de décrier celles dont l'exemple les condamne. Je ne savois point que ce fût par ce motif que la Napolitaine vouloit que j'en parusse amoureux, & je ne l'appris que long-temps après.

Je fus touché de sa beauté dès que je la vis, & j'étois si rebuté de tous les travers de la Napolitaine, que mon cœur qui n'étoit point content avec elle, saisit avec a-

deur la premiere occasion d'en aimer une autre. Celle-ci me parut digne de mon amour; &, comme nous étions convenus que je me déclarerois son amant, je ne tardai pas à lui faire cette déclaration. Elle me répondit en termes généraux, & enfin elle m'assura que si la passion que je lui marquois étoit sincere, elle ne me donneroit pas lieu de m'en repentir.

Nous prîmes jour au lendemain pour nous revoir; & la Napolitaine qui croyoit que tout ce que je faisois étoit une feinte, & qui étoit bien-aise que sa rivale s'engageât de plus en plus avec moi, nous laissa seuls dès qu'elle fut arrivée.

Cette fille voyant qu'elle pouvoit me parler sans témoins, m'ouvrit son cœur; &, après m'avoir assûré qu'elle n'avoit jamais rien accordé au Roi, elle me dit qu'elle auroit la même conduite pour quelque homme que ce fût, & qu'elle ne s'attacheroit jamais qu'à celui qui l'estimeroit assez pour l'épouser.

Ces sentimens ne firent qu'augmenter l'amour que j'avois eu pour elle, dès la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui dis que j'aurois souhaité être un parti digne d'elle, mais que j'étois obligé de lui avouer que j'avois peu de bien en France; que celui que j'avois en Pologne appartenoit à mes enfans, & qu'en un mot ce seroit la tromper,

tromper, que de lui promettre que je l'épouserois.

Elle me répondit qu'elle ne cherchoit point de grandes richesses, & que pourvû qu'elle trouvât un mari qui pût lui donner son nécessaire sans s'incommoder, elle seroit contente. Je lui répliquai qu'elle devoit avoir de plus hautes prétentions, & que tout ce que je pouvois faire pour son service, c'étoit de lui donner mes conseils pour embarquer quelque affaire qui lui fût avantageuse. Elle me dit que ce n'avoit été qu'en cette vûe qu'elle avoit souffert l'amour du Roi; qu'elle savoit bien que sa réputation en souffroit, mais qu'enfin ayant besoin de support, elle croyoit que Dieu ne l'abandonneroit pas tant qu'elle n'auroit rien à se reprocher.

Ces sentimens me rappellérent le souvenir de ma pauvre Carmélite; & je trouvai celle qui me parloit, si semblable à elle, qu'en ce moment je repassai sur les aventures de ma vie ausquelles elle avoit eu part; & cette pensée me fit venir les larmes aux yeux.

Eléonor fut fort surprise de me voir pleurer; je lui dis que c'étoit l'effet de l'estime que j'avois pour elle, & du désespoir où je me trouvois de ne pouvoir répondre comme j'aurois voulu, à des sentimens aussi nobles & aussi vertueux que les siens.

Ce discours lui fit plaisir, & je vis bien qu'elle en avoit pour moi plus d'estime & plus de confiance. Elle me dit que puisque je voulois bien lui donner mes conseils, elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui servissent à obliger le Roi d'Espagne à lui faire assez de bien pour m'épouser sans m'être à charge; car, ajouta-t-elle, je vous avouerai franchement que j'aurois beaucoup plus de goût pour vous que pour tout autre. J'aime la France; & je croirois mon bonheur extrême, si je pouvois y passer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fusse de ces paroles, je ne laissai pas de lui dire toujours que je ne voyois guére d'apparence à notre mariage, & je lui répetai si souvent qu'il n'y falloit pas penser, qu'elle s'en fâcha un peu contre moi. Ne croyez pas, me dit-elle, que si j'insiste à vouloir vous épouser, ce soit manque de trouver d'autres partis; car je vous dirai qu'il y en a un qui se présente, dont tout autre que moi seroit éblouie. Elle me conta alors que le fils du Duc d.... étoit fort amoureux d'elle, & que si elle eût voulu y donner les mains, il l'auroit déja enlevée; mais qu'elle s'étoit toujours opposée à ses desseins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarrassé, & je connus bien que je l'aimois véritable-

ment, par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit; mais enfin, voyant que je ne la pouvois épouser, j'eus assez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas négliger ce parti, qu'il falloit qu'elle ménageât le fils du Duc.... & que je l'aiderois à lui faciliter les moyens de devenir sa femme.

Ce fut-là à peu près que se termina la conversation de cette premiere visite. La Napolitaine me demanda fort où j'en étois, & je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille étoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le desir qu'elle avoit de la perdre; & dès la premiere fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille si fiére pour lui, avoit une intrigue avec moi, & que je m'étois vanté de ses bonnes graces.

Le Roi qui l'estimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croyant qu'il étoit vrai que je m'étois vanté, comme on disoit, d'être bien avec elle, jura au Roi que cela étoit faux, & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne se contenta pas de ce que le Roi lui promit; elle suscita aussi contre moi le fils du Duc d.... qui lui donna sa parole qu'il me feroit dédire, ou qu'il m'ôteroit la vie. Je n'avois garde de me défier du

tour qu'on me jouoit, & je n'étois rempli que d'eſtime & d'admiration pour cette fille, pendant qu'elle juroit ma perte.

J'étois donc fort en repos, quand un ſoir me retirant chez moi, je fus attaqué par ſix hommes robuſtes, qui me prenant par les jambes, me firent tomber, & m'ayant ôté par-là le moyen de mettre l'épée à la main & de me défendre, me liérent & me conduiſirent dans une maiſon, où la premiere perſonne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un viſage furieux; & elle me dit qu'il falloit que je lui rendiſſe l'honneur que je lui avois ôté, ou que je m'attendiſſe à être hâché en mille piéces. Le fils du Duc d . . . . étoit avec elle, qui me mettant le poignard ſous la gorge, ſembloit ne vouloir pas même attendre que je parlaſſe, & crioit qu'il falloit me tuer.

Tout ce que je pus faire dans le péril où je me voyois, fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient ſon ſecours, car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne ſai ſi mes regards lui firent compaſſion; mais retenant le bras de celui qui faiſoit mine de me vouloir couper la gorge: Parle donc, malheureux, me dit-elle, par où ai-je mérité les calomnies que tu as répandues contre moi?

La parole me revint à ce diſcours, & jugeant bien qu'il falloit qu'on lui eût fait

entendre ce qui n'étoit pas, je commençai à craindre un peu moins; & continuant à la regarder tendrement : Moi, Madame, lui dis-je, j'aurois dit de vous des choſes injurieuſes? Vous ne pouvez pas le croire; & je ne ſuis coupable, que parce que je vous eſtime peut-être trop, & que j'ai pris trop de plaiſir à publier les louanges que vous méritez.

Je prononçai ces paroles d'un air ſi plein de bonne foi, que je vis bien qu'Eleonor commençoit à revenir des préventions qu'on lui avoit données. J'oubliai que j'étois en préſence d'un homme qui la vouloit épouſer, & je continuai à lui parler avec tant de paſſion, qu'en me juſtifiant dans l'eſprit de la fille, je commençai à me rendre coupable en celui de ſon amant. Il jugea bien qu'il falloit que je l'aimaſſe, pour lui parler comme je faiſois, & c'eſt pour cela que m'interrompant, il continuoit toujours à dire qu'il falloit m'ôter la vie.

Eleonor lui répondit qu'il étoit bon de m'entendre, & auſſi-tôt elle m'apprit ce que la Napolitaine avoit dit au Roi. Je proteſtai que c'étoit une invention de ſa malignité & de ſa jalouſie; & Eleonor paroiſſant tout-à-fait déſabuſée, me demanda ſi je ne voudrois pas bien ſoutenir devant le Roi ce que je diſois. Je m'offris

à le soutenir, non-seulement en présence du Roi, mais aussi devant tout l'univers, & je ne pûs m'empêcher d'accompagner mes protestations de termes tendres & passionnés, lui répetant que je l'adorois, que je n'aimois qu'elle, & que je la priois de prendre ma vie, si ma mort lui étoit agréable.

Tout cela me rendoit suspect au fils du Duc d..... qui regardant Eleonor avec dépit : Hé quoi donc, Madame, lui dit-il, souffrez-vous qu'on vous parle de la sorte, & n'avez-vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il est mon rival ? Hé ! Ne voyez-vous pas bien, reprit-elle, qu'il ne sait ce qu'il dit, que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle, & qu'il ne me parle avec tant de passion, que pour obtenir la vie, qu'il craint qu'on ne lui ôte ?

Bien loin de voir à ce discours que j'avois fait une faute très-imprudente en témoignant mon amour en présence d'un rival qui pouvoit m'ôter la vie, & qui me tenoit toujours le poignard sous la gorge, je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faisoit, en m'accusant de craindre la mort. J'oubliai donc entiérement le danger où j'étois, pour ne témoigner que ma passion. Non, repris-je, ce n'est point la mort que je crains ; je sai ce que je dis ; & si vous

voulez, dis-je, en parlant à mon rival, me faire délier, nous verrons qui de vous ou de moi a le plus à craindre.

A ces paroles, cet homme qui n'étoit pas brave, se rapprocha de moi pour m'enfoncer son poignard dans la gorge; & je n'en évitai le coup, que parce qu'Eleonor lui retint le bras, & se mit entre lui & moi. L'Espagnol voyant que sa maîtresse prenoit ma défense, sortit en la menaçant, & emmena ceux qui m'avoient arrêté. Elle fit ce qu'elle put pour me retenir, mais inutilement, & elle resta seule avec moi, me déliant elle-même, & me blâmant fort d'avoir si mal-à-propos témoigné que je l'aimois.

Je la consolai comme je pûs, & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la sorte, mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois été saisi, en voyant qu'elle m'avoit accusé de mal parler d'elle. Je lui promis de désabuser le Roi quand elle voudroit, & de la venger de la Napolitaine. Elle me dit que ce n'étoit plus de quoi il s'agissoit, & que je ne devois penser qu'à lui donner les moyens de persuader à mon rival que tout ce que j'avois dit, ne venoit que de ce que j'avois été peu maître de moi, dans le danger dont je m'étois vû menacé.

Je l'assurai que je ferois tout ce qu'elle

voudroit pour cela, & elle me dit qu'il falloit que je commençasse par ne la plus voir. Quelque rigoureux que fût cet ordre, je m'y soumis, l'assurant que je tiendrois ma parole, à quelque prix que ce fût, & au péril même de ma vie. Cependant, le fils du Duc d.... sortit de si mauvaise humeur, & si irrité de ce qu'elle l'avoit empêché de me tuer, qu'il alla publier par tout qu'elle m'aimoit, & qu'il avoit été convaincu de tout ce qu'on disoit que je m'étois vanté d'avoir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne douta plus, après ce témoignage, de tout ce que la Napolitaine avoit voulu lui persuader de la mauvaise conduite de cette fille. Ainsi, elle se vit décriée par tout, & je me trouvai la cause innocente du tort que cette médisance lui faisoit. J'en eus un chagrin mortel; & malgré ma promesse que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler, pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la venger de ses ennemis, ou pour lui faire recouvrer sa réputation; mais d'autres que moi prirent soin de l'un & de l'autre.

Le Roi croyant avoir lieu d'être persuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, espéra que puisqu'elle n'avoit pû me résister, car c'est ce qu'il pensoit, elle pourroit enfin se résoudre à avoir la même complaisance

plaiſance pour lui. C'eſt ainſi qu'à l'égard des cœurs qui ont peu de délicateſſe, l'amour ſe nourrit par ce qui devroit le détruire. Il redoubla donc ſes ſoins & ſes empreſſemens pour elle avec tant d'éclat & d'aſſiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ſes autres maîtreſſes.

Je ne ſai ſi elle ſe laiſſa gagner; mais le Roi la maria quinze jours ou trois ſemaines après à un Seigneur Eſpagnol, auquel il donna, dès qu'ils furent mariés, le Gouvernement de M...... retenant ſa femme à Madrid.

J'étois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, après le danger où elle m'avoit expoſé: mais elle fit tant de choſes pour me faire revenir, que je ſuccombai encore par les mêmes raiſons qui m'avoient déja rappellé une fois auprès d'elle, je veux dire, par l'oiſiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort négligée, je la trouvai réſolue de ne voir jamais ce Prince, de refuſer ſa penſion, & de retourner à Naples. Je m'oppoſai à ce dernier deſſein, parce que je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle ſeroit partie, de manquer d'amuſement; car j'étois alors perſuadé qu'il m'étoit impoſſible de vivre ſans quelque intrigue, tant

c'eſt un malheur déplorable à un honnête homme d'avoir contracté ces maudites habitudes, juſqu'au point de ne pouvoir plus s'en paſſer. Ce fut-là l'unique ſource de tous mes maux, que j'ai déplorée mille fois, & que je conſeillerai toujours d'éviter à quiconque voudra vivre heureuſement.

Elle conſentit de ne point retourner à Naples, mais je ne fus pas long-temps à me repentir de m'être oppoſé à ſon départ. Elle reprit ſes jalouſies pour la Catalane, & elle ne balança point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidaſſe à perdre cette femme. J'eus beau lui repréſenter l'injuſtice & les dangers d'un tel deſſein. Plus je voulus l'en détourner, plus elle s'y opiniâtra. Je rompis encore avec elle, ne pouvant avoir la complaiſance qu'elle exigeoit, & elle, ne voulant point de moi ſans cette complaiſance.

Quand j'eus ceſſé de la voir, elle trouva le moyen d'engager le fils du Duc d...., qui étoit ce rival qui m'avoit voulu tuer, & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'étoit changé en haine, dès le moment que ſa maîtreſſe l'avoit empêché de me tuer dans l'aventure dont j'ai parlé. Cette haine s'étoit fortifiée par le mariage de cette fille & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il ſe trouva donc très-diſpoſé à ſeconder la veuve

geance de la Napolitaine, lorſqu'il fut aſſez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame baſſe & cruelle, ils ne réſolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur deſſein par un domeſtique de la Napolitaine, qui avoit autrefois été le confident de l'intrigue que j'avois eûe avec elle, & qui avoit toujours continué à être dans mes intérêts, & à m'avertir de ce que faiſoit ſa maîtreſſe.

Etant inſtruit par cet homme des meſures qu'ils prenoient pour exécuter leur déteſtable deſſein, je crûs que je devois m'y oppoſer, non-ſeulement parce que j'étois moi-même redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire périr, mais auſſi parce que j'avois conſervé une véritable paſſion pour cette généreuſe perſonne; & que d'ailleurs, je me trouvois aſſez généreux moi-même pour prendre le parti des gens malheureux & opprimés, ſans autre intérêt que d'avoir la gloire d'empêcher la violence.

La premiere démarche que je fis, fut d'avertir Eleonor des deſſeins qu'on tramoit contr'elle, & de lui dire qu'elle ne devoit point différer d'en inſtruire le Roi. Elle le fit; mais ayant dit à ce Prince que c'étoit par moi qu'elle avoit sû qu'on en vouloit à ſa vie, il alla ſe mettre dans l'eſprit que j'avois continué à la voir & à être bien avec

elle. Cela lui donna de la jalousie, & sa jalousie lui fit croire que je n'avois donné cet avis que pour me rendre nécessaire, & c'est ce qui fut cause qu'il le négligea. Cependant, il en dit un mot au pere de celui qui avoit conspiré avec la Napolitaine; & ce pere dit à son fils, que j'avois fait avertir le Roi du dessein qu'il méditoit. Le fils assura son pere que cet avis étoit sans nul fondement & un pur effet de mon imagination; & il persuada d'autant plus aisément ce qu'il disoit, qu'on ne voyoit guére d'apparence qu'un homme comme lui eût la lâcheté de faire assassiner une femme.

Ainsi, mon zéle n'eut point alors d'autre effet que de me rendre suspect, & à ceux à qui j'avois donné cet avis, & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverser. Les premiers me regarderent comme un calomniateur, & les autres conçurent le dessein de me faire périr, pour mieux se défaire ensuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le Roi devoit me faire arrêter, & je me cachai si bien, que j'évitai, & ceux qui avoient ordre de me prendre, & ceux qui me cherchoient pour m'ôter la vie.

Je devois alors ne penser qu'à me sauver, & c'est le parti que j'aurois pris, si je n'avois été persuadé que j'étois seul capable d'empêcher qu'on n'exécutât le dessein

dont j'avois donné l'avis, & des circonstances duquel j'étois trop instruit, pour n'en pas craindre les suites. Ainsi, le desir de sauver la vie à une personne que j'aimois, quoique je ne la visse plus, eut plus de pouvoir sur moi, que le soin de ma propre vie. Je restai donc à Madrid, mais je fis courir le bruit que je m'étois sauvé, & alors la Napolitaine & son amant me croyant bien loin, ne penserent plus qu'à exécuter ce qu'ils avoient projetté, pour perdre leur ennemie.

Il est étrange qu'ils s'opiniâtrassent à une entreprise qui avoit été éventée par l'avis que j'avois donné, & dont, après cet avis, ils ne pouvoient éviter d'être soupçonnés, si elle s'exécutoit, mais ils n'en voulurent point démordre; & fermant les yeux à leur propre péril, ils n'eurent d'attention qu'à leur vengeance.

Cependant, j'étois fort embarrassé pour trouver les moyens de détourner le coup qu'ils méditoient. N'ayant plus la liberté de paroître, ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domestique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'avisai de me déguiser en Esclave Algérien. Je me barbouillai le visage, & je m'appliquai une grosse barbe postiche, qui me rendit tout-à-fait méconnoissable; & en cet état, j'allai chez la Catalane, à qui je me décou-

vris, lui disant que je n'avois pû l'abandonner dans le péril dont elle étoit menacée ; que je la conjurois de ne point sortir sans escorte, & de souffrir que je me tinsse caché chez elle, parce que j'étois persuadé qu'on en vouloit à sa vie, & qu'au moins je voulois, ou la sauver de ses assassins, ou périr avec elle.

Elle ne douta point, en me voyant faire une pareille démarche, que le péril ne fût effectif, & elle commença à le craindre si bien, que pour avoir un prétexte à ne plus sortir, elle fit semblant d'être malade. Elle souffrit que je restasse chez elle, & elle dit à tous ses domestiques que j'étois un Esclave qui lui avois apporté des nouvelles de son mari. Je fus près de huit jours caché chez elle ; & enfin, le moment que nous appréhendions arriva.

Des gens armés vinrent sur le soir faire insulte à quelques-uns de ses domestiques, qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison, & en ayant tué quelques-uns, ils se rendirent maîtres de la porte, & le furent bientôt de tout le logis. La premiere chose qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la chambre où la Dame étoit couchée, & ils ne trouverent que moi qui leur en disputât l'entrée. Je fis assez de résistance, pour donner à ceux de ses domestiques qui avoient évité leur violence, le courage de se join-

dre à moi ; & là, nous fîmes une espéce de combat fort sanglant, où ayant d'abord tué deux de ces malheureux, les autres prirent la fuite. Nous les poursuivîmes jusques dans la rue, où je trouvai le fils du Duc d...... qui les attendoit, & qui étoit le chef de cette belle expédition. J'avoue qu'à cette vûe, je ne fus pas maître de moi, & que voyant ce malheureux, je me jettai sur lui, & lui donnai un coup de sabre qui l'étendit mort sur le carreau.

Le Guet qui étoit accouru au bruit, arriva en ce moment, & je me vis arrêté & conduit en prison avec un des domestiques de la Catalane. Nous fûmes interrogés presque sur le champ ; j'eus le bonheur de n'être point reconnu. Toutes les dépositions allerent à ma justification, & quelque bruit que fist le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de consentir à mon élargissement, & on lui conseilla même de ne pas poursuivre une affaire qui ne faisoit point d'honneur à la mémoire de son fils, parce qu'on se souvint alors des avis que j'avois donnés, & j'eus la consolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de les négliger, & qu'on regrettoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croyoit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine, qui étoit impliquée dans

cette affaire, disparut dès qu'elle eut appris la mort de son amant, & je ne doutai pas qu'elle n'eût pris le chemin de Naples.

On ne parla plus que du courage de l'Esclave Algérien, & il ne fut non plus fait mention de moi, que si j'avois été en France, où tout le monde me croyoit, tant j'étois bien déguisé. Eleonor seule savoit qui j'étois, & on ne peut dire quelle reconnoissance elle eut du service que je lui avois rendu. Elle m'obligea de prendre une cassette où elle avoit mis tout ce qu'elle avoit d'or & de pierreries ; & ne se contentant pas de ce présent, elle me dit qu'elle vouloit apprendre au Roi que c'étoit moi qui lui avoit sauvé la vie, & engager ce Prince à la reconnoissance qui m'étoit dûe. Je lui dis qu'elle se gardât bien de le faire, que ce seroit me perdre en voulant me rendre service, & que cé Prince ne manqueroit pas d'avoir une extrême jalousie, quand il apprendroit ce que j'avois fait pour elle. Elle me crut ; mais voyant que je parlois de retourner en France, elle me conjura fort de n'en rien faire. Elle me représenta que le danger étoit passé, & que je pouvois, sans aucun péril, quitter le déguisement sous lequel je m'étois caché. Je lui répondis que je ne partirois point ; mais que la grace que je lui demandois, c'étoit de me permettre, en reparoissant aux yeux de tout

le monde, ſous mon nom & ſous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui d'Eſclave Algérien, pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faiſant cette propoſition, je n'avois fait que la prévenir; & que la reconnoiſſance lui avoit donné pour moi aſſez d'attachement, pour ſouhaiter que ce déguiſement nous ſervît à nous voir avec plus de commodité.

Je reſtai donc à Madrid, y faiſant le perſonnage de deux hommes différens; & c'eſt ce qui m'expoſa à de nouvelles avantures.

Fin du troiſiéme Livre.



LIVRE QUATRIÉME.

ON a déja pû connoître plus d'une fois, en lisant le récit sincére que je fais ici des aventures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choses aussi singuliéres que celles que les faiseurs de Romans ont inventées; mais on ne trouvera cette vérité nulle part plus sensible qu'en ce qui m'arriva à Madrid, pendant que j'y fis les deux personnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter, ne passe pour une agréable invention; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une égale sincérité, & des choses qui paroissent incroyables, & de celles que l'on peut croire aisément; & je demande à ceux qui liront ces Mémoires, de n'ajoûter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les aventures de ma vie ont été différentes, selon l'âge & le temps où elles me sont arrivées, & on s'appercevra, je croi, de cette différence, à mesure qu'on lira ces Mémoires.

Etant résolu, ou plûtôt obligé de rester à Madrid, parce que les intérêts de Monsieur le Prince m'y retenoient encore, je

parus dès que l'affaire de l'aſſaſſinat du fils du Duc d..... eut été terminée, & que la perſuaſion où l'on étoit qu'un Eſclave Algérien l'avoit tué, m'eut entiérement aſſuré qu'aucun ſoupçon ne tomboit ſur moi.

Je revis Dom Louis de Haro, & j'eus auſſi audience du Roi, à qui je fis entendre que j'avois été obligé de m'éloigner, pour éviter le danger dont on m'avoit dit que j'étois menacé, à l'occaſion des avis que j'avois donnés. Le Roi me traita fort bien; & faiſant ſemblant de s'intéreſſer à ma conduite, il me dit qu'il me conſeilloit de ne plus voir Eleonor, puiſque c'étoit elle qui avoit été l'occaſion du malheur qui avoit penſé m'arriver. Auſſi bien, ajoûta ce Prince, n'y a-t'il rien à gagner dans le commerce d'une femme, dont le mari, quoiqu'éloigné, eſt fort jaloux.

Je ſavois mieux que perſonne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces ſalutaires avis, & comme j'étois aſſuré de voir ſous l'habit de l'Eſclave Algérien, la perſonne dont il vouloit que j'évitaſſe le commerce, je lui promis que je ne la reverrois jamais. Je paroiſſois tout le jour ſous l'habit à la Françoiſe, & je reprenois quelquefois ſur le ſoir celui de l'Eſclave, quand je voulois voir Eleonor. Cela dura quelque temps; mais enfin, le Roi eut de la jalouſie de cet Eſclave, & il dit à Eleo-

nor qu'il étoit étonné qu'il restât si longtemps à Madrid, après avoir eu la liberté; car ce fut la premiere récompense qu'on me donna, quand, sous ce déguisement, j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Esclave restoit à Madrid, pour faire quelque petit commerce, employant à cet usage le peu d'argent que la reconnoissance l'avoit engagée à lui donner.

Le Roi, qui vouloit se défaire d'un homme qui lui devenoit suspect, dit qu'il lui falloit encore donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoyeroit, afin qu'on les donnât à cet Esclave, & qu'on l'obligeât de partir. Eleonor me rendit compte de cette conversation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir & de ne plus reprendre l'habit d'Esclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Esclave étoit parti.

J'avoue que je me vis privé avec une douleur bien sensible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut aussi affligée que moi; mais comme, après tout, je restois à Madrid, nous nous consolâmes un peu par l'espérance de retrouver, peut-être, l'occasion de nous voir; car elle me fit promettre que tant que le Roi le lui défendroit, je la ménagerois assez, pour ne lui

pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oisiveté, qui avoit déja été la cause des engagemens que j'avois eu en Espagne, & qui fut encore la source de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoissance avec un Espagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à personne, dans des Mémoires où je ne me propose que l'utilité publique par les instructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai aussi Dona Isabella, pour la mieux déguiser. Comme Manrique trouvoit bon que je visse sa femme, j'avois souvent des conversations avec elle, mais il étoit rare que je les eusse tête à tête, & nous avions toujours pour témoins, ou le mari, ou les domestiques. Entre plusieurs choses générales que cette femme me dit, elle me parla souvent de l'Esclave Algérien, qu'elle me dit qu'elle avoit vû une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle disoit, une mine & un air qui marquoient, aussi bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il étoit autre chose que ce qu'il paroissoit.

Je jugeai à ce discours que cette femme savoit que cet Esclave & moi étions la même personne; & pour mieux m'en éclaircir, je répondis que je l'avois fort connu

pendant le séjour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi ! dit cette femme, il est parti ? Elle prononça ces paroles avec chagrin ; & dans la pensée où j'étois qu'elle savoit que cet Esclave n'étoit autre chose que moi, je crus que son chagrin étoit dissimulé. Je lui répondis qu'il étoit vrai que l'Esclave étoit parti, & qu'il ne paroîtroit plus jamais en Espagne. Elle témoigna qu'elle en étoit très-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curiosité d'entretenir un homme si extraordinaire.

Je ne savois que penser du chagrin qu'elle témoignoit, mais toujours persuadé qu'elle ne paroissoit affligée du départ de l'Esclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le desir qu'elle avoit eu de le voir, je crûs qu'elle vouloit que nous eussions une intrigue ensemble, & cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant, je me trompois ; elle n'avoit aucun soupçon que je fusse cet Esclave. C'étoit pour lui seul qu'elle avoit tant d'empressement, & je le reconnus dans la suite. Je lui dis en la quittant, que je lui étois obligé des bontés qu'elle avoit pour cet Esclave, & que si elle vouloit me marquer un lieu où on la pût trouver sans témoins, je lui donnerois le moyen de le voir & de lui parler. Elle me retint à ces paroles, & me demanda s'il étoit vrai que

l'Esclave ne fût pas parti. Elle me fit cette demande d'une maniére si naturelle, que je commençai à croire qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, & qu'elle ne soupçonnoit point que ce fût moi qui eût paru sous l'habit & le nom de l'Algérien. Je lui répondis qu'effectivement, il n'étoit pas parti, que je savois où il étoit, & que quand elle voudroit, je l'amenerois en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir. Non, dit-elle, il ne faut point que vous preniez ce soin-là : c'est assez que vous m'appreniez où il se retire. Ces paroles me confirmant encore de plus en plus dans la pensée qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, je lui dis qu'il se retiroit chez un Marchand, dont je lui enseignai la demeure. Ce Marchand étoit de ma connoissance; & à peine eûs-je quitté cette femme, que j'allai le voir, pour lui dire qu'en cas qu'on vînt chercher chez lui un Esclave d'Alger, il répondît que c'étoit bien chez lui qu'il demeuroit, mais qu'il n'étoit pas au logis; qu'on revînt le lendemain sur le soir, & qu'on ne manqueroit pas de le trouver.

Je retournai deux jours après chez le Marchand, pour savoir si l'on n'étoit point venu chercher l'Esclave, & il m'apprit qu'il n'avoit entendu parler de rien. Cela me donna encore la pensée que j'avois eûe d'abord, & me persuada que la Dame ne

m'avoit parlé de l'Esclave que pour me faire connoître qu'elle me vouloit aimer.

Je retournai la voir, & le hasard permit que ce jour-là je lui parlasse sans témoins. Je ne fis pas plus de mention de l'Esclave, que si elle ne m'en eût jamais rien dit, & ne parlant que de moi, je lui témoignai que je l'aimois éperdûment. Cette femme reçut cette déclaration avec une fierté qui me déconcerta. Elle me dit qu'elle avertiroit son mari de l'insolence que j'avois de lui témoigner de l'amour; qu'elle me défendoit de retourner jamais chez elle; & ajoûta que si j'y remettois les pieds, on me feroit un mauvais parti. Elle ne me donna pas le temps de lui répondre, & elle me quitta, me poussant elle-même hors de la chambre, & criant comme si j'avois voulu lui faire violence.

Son mari étant arrivé dans le moment, elle lui conta que j'avois voulu la séduire; & cet homme, sans m'entendre, me dit que sans l'intérêt que Monsieur le Prince prenoit à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui répondis que j'étois moins coupable qu'il ne croyoit; que je n'avois rien dit à sa femme qui eût l'air ni de violence, ni de séduction; que c'étoit de simples honnêtetés, telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes; & que pour lui marquer que je n'avois point eu

d'intentions

d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiser à ces paroles, & il me laissa sortir.

J'étois outré contre le procédé de cette femme, & je me repentis terriblement de la déclaration que je lui avois faite, bien résolu de m'observer davantage, & de n'en plus hasarder de pareilles en un pays aussi sujet aux incidens que l'Espagne. Cependant, quelque colére que j'eusse contre Dona Isabella, il me sembla que je n'en avois que plus de passion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours, & je sentis bien que l'amour s'irrite presque toujours par les difficultés.

Je ne voyois guéres d'apparence à gagner l'esprit d'une femme qui en avoit si mal usé, quand le Marchand, chez qui je l'avois adressée, pour apprendre des nouvelles de l'Esclave, vint me chercher, pour me dire qu'on étoit venu le demander; & que selon mes ordres, il avoit remis au lendemain la personne qui étoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fût de la part d'Isabella, qu'on étoit venu, & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fus tout le jour, après avoir repris l'habit & la barbe de l'Esclave, en attendant l'heure où l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectivement sur le

soir, & ayant demandé au Marchand si l'Esclave étoit au logis, le Marchand vint m'avertir, & cette Duegne me dit que si je voulois la suivre, elle me feroit voir une personne qui avoit une extrême passion de me parler. Je lui dis que j'étois prêt d'aller où elle voudroit; & sans me répondre, elle me fit signe de la suivre.

Elle me mena par plusieurs rues écartées, & nous nous arrêtâmes devant une maison où il y avoit un balcon assez bas, d'où après que la Duegne eut toussé deux ou trois fois, on jetta une échelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter, & j'obéis avec précipitation, tant j'avois d'impatience de savoir si je trouverois Isabella. C'étoit elle-même, qui après m'avoir aidé à monter sur le balcon, me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau assez éloigné, pour ne l'éclairer qu'à demi, mais qui donnoit assez de lumiére pour me faire reconnoître que c'étoit Dona Isabella, avec qui je me trouvois.

Elle me dit que, quoiqu'elle ne m'eût vû qu'une fois en passant, elle avoit été touchée de ma bonne mine, & que la belle action que j'avois faite, l'avoit déterminée à se confier à moi. Je ne pouvois m'ôter de l'esprit que cette femme me reconnoissoit. Cependant, pour en être éclairci da-

vantage, je déguisai ma voix, comme j'avois toujours fait, quand j'avois paru sous l'habit de l'Esclave, & je lui répondis que, quelque obligation que je lui eûsse de la démarche qu'elle faisoit, je ne pouvois lui dissimuler que j'avois appris le procédé qu'elle avoit eu pour un de mes amis, nommant mon nom, à qui elle avoit fait faire une avanie bien cruelle, quoiqu'il ne fût coupable que de l'avoir voulu aimer.

Quoi! reprit-elle, cet homme est-il donc tant de vos amis, & vous a-t-il raconté cela? Oui, lui dis-je, Madame; & j'avoue que cela m'a un peu fait perdre la bonne opinion que j'aurois eue de vous. Hé quoi, dit-elle encore, me connoissez-vous, & m'avez-vous vûe? Oui, lui dis-je, mon ami vous a montrée à moi un jour que je vous vis sortir de l'Eglise de...... Hé, où étiez-vous, dit-elle? Je ne vous vis point. Vous passâtes, lui dis-je, avec tant de précipitation, que vous ne regardâtes point ceux qui vous examinoient. Mais, reprit-elle, on m'avoit dit que vous ne paroissiez plus, & que vous étiez parti. Il est vrai, repris-je, que je me cache, & que tout le monde me croit parti; mais ce jour-là je ne pûs résister à l'envie que j'avois de connoître une femme que mon ami me faisoit d'un si étrange caractére. Hé bien, répondit-elle, m'avez-vous trop-

vée si digne de mépris? Je vous ai trouvé, lui dis-je, aussi belle que vous étes, & j'ai été fâché qu'une si aimable personne fût si méchante. Mon Dieu, dit-elle, ne croyez point que je sois méchante : vous voyez comme je me fie à vous ; & je serois perdue, si vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez si mal usé avec lui. C'est vous, reprit-elle, qui en étes cause ; car, depuis que je vous ai vû, tout autre homme m'a été insupportable ; & j'ai maltraité votre ami, parce que je ne me suis point senti d'inclination pour lui, & que j'ai été bien-aise de donner à mon mari bonne opinion de ma vertu & de ma conduite. Quoi ! Madame, repartis-je, mon ami vous paroît donc bien haïssable ? Oui, me dit-elle ; il a un caractére qui ne me revient point : enfin, il ne faut point raisonner sur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la même personne qui me trouvoit haïssable sous ma figure ordinaire, eût de la passion pour moi sous l'habit & la barbe d'un vilain esclave : mais tel est le caprice des femmes & celui de l'amour, &

il ne faut point disputer des goûts. Je me trouvai si humilié de tout ce qu'on me disoit de moi, que je fus tenté de me découvrir. Je résistai à cette tentation, mais je ne pûs m'empêcher de combattre un peu l'aversion que la Dame avoit pour moi quand je paroissois sous ma figure ordinaire, & je fus aussi jaloux du bonheur de l'Esclave, que si ce n'avoit pas été moi-même.

Cette vanité fut cause que je ne répondis pas, comme j'aurois dû le faire, aux empressemens d'Isabella; & elle s'apperçut bien que toute l'application de l'Esclave qui lui parloit, étoit de lui donner bonne opinion de son ami. Elle en fut irritée; & elle me dit que je ne méritois pas l'honneur qu'elle me faisoit, puisque je paroissois plus touché de mon ami que d'elle. Je vis bien alors que j'avois fait une sottise, & je tâchai de raccommoder ce que j'avois gâté; mais elle me répondit qu'elle ne pouvoit plus se fier à moi, & que si je voulois qu'elle continuât à m'aimer & à me voir, il falloit que je lui promisse non-seulement de ne rien découvrir jamais à mon ami de la démarche qu'elle avoit faite pour moi, mais aussi de ne lui jamais parler à elle-même d'un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Je lui fis l'une & l'autre promesse; mais elle me dit que pour s'as-

ſûrer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevûe à une autre fois, & que dans un jour j'aurois de ſes nouvelles, & qu'elle verroit bien par la maniere dont j'en uſerois, ſi en effet je l'aimois plus que mon ami. Quelque choſe que je lui pûſſe dire, il en fallut paſſer par-là. Elle m'obligea de me retirer; &, étant deſcendu par la même échelle, je retournai chez mon marchand.

Jamais on n'a été agité de penſées plus diverſes que je le fûs après cette aventure; & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, ſi l'on ne ſavoit pas que l'amour propre & la vanité eſt la plus forte de nos paſſions.

Quelque réfléxion que je fiſſe, il me fut impoſſible de me réſoudre de profiter de la foibleſſe de cette femme ſous un autre nom, & ſous un autre habit que le mien. Il me ſembloit qu'il y avoit de la honte à n'en être redevable qu'à mon déguiſement; & je réſolus, ſi on venoit encore me prendre pour me mener au même rendez-vous, d'y aller, non plus ſous l'habit de l'Eſclave, mais ſous le mien.

Je paſſai toute la journée chez le marchand, & la même Duegne revint ſur le ſoir redemander encore l'Eſclave. Je m'étois habillé à la Françoiſe, & le plus magnifiquement que j'avois pû; mais, dès

qu'on me dit que la Duegne me demandoit, je mis ma barbe postiche, & une veste qui cachoit mes habits, & je suivis en cet état la Duegne qui me mena au même balcon, où je trouvai encore la même échelle par où je montai; mais, avant que de monter, je jettai la barbe & la veste, & j'arrivai sur le balcon habillé à la Françoise, & tel que j'étois quand Isabella m'avoit fait l'avanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir; mais à peine fusje entré dans la chambre, que, me reconnoissant, elle jetta un grand cri, disant qu'elle étoit perdue, & qu'on l'avoit trahie. Je me jettai à ses genoux, la conjurant de ne point faire de bruit. Elle parut se rassûrer, mais ce ne fut que pour me dire ces paroles : Je voi bien que le coquin vous a plus aimé que moi, puisqu'il vous a dit mon secret; mais, si vous m'aimez, vous m'aiderez à me venger de ce perfide Esclave; & ce n'est qu'à ce prix-là que je vous promets de vous écouter.

Je vous vengerai, lui dis-je, comme il vous plaira, & je vous répons que je vous aime mille fois plus que lui, & que je lui arracherai la vie si vous voulez; mais, au moins, apprenez-moi par où un si vilain homme a mérité un cœur que vous m'avez refusé? Allez me venger, me dit-elle, & quand vous m'aurez apporté sa tête, vous serez contente de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire en faisant réflexion à cette bizarre aventure, & je crus qu'il étoit temps de me déclarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter sa tête autrement que vous la voyez, puisque cet Esclave est un personnage chimérique, qu'il est le même que moi qui me suis déguisé sous cet habit, qui suis venu encore hier ici, & qui mérite seul vos bontés.

Isabella étoit si interdite qu'elle écoutoit à peine ce que je lui disois; mais, quand je lui eus répété plusieurs fois la même chose, elle m'écouta enfin, mais elle n'en fut pas pour cela plus persuadée que j'étois en effet le même Esclave qu'elle avoit aimé. Non, disoit-elle, cela est impossible, & il faut, pour vous croire, que je vous voye sous l'habit que vous aviez hier. Il est aisé, lui dis-je, Madame, de vous contenter, puisque j'ai laissé au piéd de votre balcon la barbe & la veste qui me déguisoient; &, si vous voulez me le permettre, j'irai reprendre l'une & l'autre, & vous verrez que je suis en effet ce que je dis. Elle parut y consentir; & aussi-tôt, descendant par la même échelle, j'allai reprendre l'équipage Algérien: mais, dès que j'eus le piéd hors de l'échelle, Isabella la retira, & il me fut impossible de remonter. J'eus beau touffer & faire du bruit, l'échelle

l'échelle ne parut plus, & je vis bien que la Dame s'étoit retirée.

Cette étrange bizarrerie m'étonna au-delà de ce qu'on peut dire, & je commençai à croire qu'Iſabella n'avoit pas été détrompée, & qu'elle n'avoit retiré l'échelle que parce qu'elle avoit cru que je n'étois pas l'Eſclave, & que j'avois ſeulement pris ſa place pour profiter de la paſſion qu'elle avoit pour lui.

Comme la nuit étoit fort obſcure, & que je ne pouvois reconnoître la maiſon où je lui avois parlé, je pris le parti d'attendre juſqu'au jour pour la reconnoître. J'allai m'aſſeoir ſur une borne qui étoit vis-à-vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y étois, & je commençois à y ſommeiller, quand je fus réveillé par le bruit de pluſieurs hommes que j'apperçus venir à moi l'épée à la main. Je démêlai la voix de Manrique; & c'étoit lui en effet qui venoit pour m'aſſaſſiner.

J'appris depuis que c'étoit ſa femme qui l'avoit envoyé, ſoit qu'elle crût toujours que je n'étois pas l'Eſclave, ſoit qu'elle fût fâchée de s'être trompée. Comme la maiſon où je lui avois parlé étoit la ſienne, à peine fûs-je deſcendu du balcon, qu'elle alla conter à ſon mari que j'avois voulu entrer dans ſa chambre, & que j'étois encore dans la rue, en attendant l'occaſion

d'escalader les fenêtres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de temps à cette nouvelle ; &, prenant avec lui trois de ses domestiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si-tôt que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veste & la barbe qui m'embarrassoient, & mettant l'épée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, &, avant que les autres pussent m'entourer, je me sauvai courant de toute ma force.

C'étoit Manrique que j'avois blessé, & l'attention que ses domestiques donnérent à secourir leur maître qui tomba sur eux, fut cause qu'ils me laissérent échaper. Je courus sans savoir où j'allois, n'ayant pû retrouver le chemin de ma maison qu'à la pointe du jour, & ayant été assez heureux pour ne faire aucune mauvaise rencontre.

Les domestiques ramassérent la veste & la barbe que j'avois quittées : ils les portérent à Isabella, qui reconnut que c'étoit le même équipage sous lequel elle avoit toujours vû son cher Esclave ; & elle commença à croire, en les reconnoissant, que les choses pouvoient être telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crût pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me poursuivre, soit qu'il s'imaginât qu'il étoit de son honneur de dissimuler, on ne fit

encore dans cette affaire aucune mention de moi ; & le bruit courut que le même Esclave qui avoit tué chez Eléonor le fils du Duc de ..... étoit celui qui avoit blessé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Esclave que contre moi ; &, comme on le croyoit parti depuis longtemps, on regarda ce qu'on en disoit comme une imagination de Manrique, qui se garda bien de produire en Justice la barbe & la veste qu'il avoit trouvées, & qui se contenta d'être persuadé dans son cœur, que c'étoit moi qui l'avoit blessé lorsqu'il m'avoit attaqué pour se venger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la blessure se trouva légere, & qui fut bientôt en état de sortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit ; &, ne pouvant douter que sa femme ne l'eût suscité contre moi dans cette derniere affaire, je me tins sur mes gardes, m'attendant à en recevoir bien-tôt quelque insulte ; mais j'en fus garanti par l'endroit d'où je l'espérois le moins : & c'est ce qui doit encore nous faire connoître le génie & le caprice des femmes.

Dona Isabella faisant réfléxion à tout ce qui s'étoit passé, commença enfin à sortir d'erreur, & à être persuadée que l'Esclave & moi nous étions la même personne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Es-

clave se réveilla en ma faveur, & elle se repentit de m'avoir rendu suspect à son mari. Voici l'étrange parti qu'elle prit pour lui ôter les soupçons qu'elle lui avoit donnés contre moi.

Comme elle commença à m'aimer dès qu'elle fut bien persuadée de la chimere de son Esclave, & à sentir pour moi le penchant qu'elle avoit eu pour le personnage supposé, elle chercha les moyens de m'entretenir, pour m'apprendre les sentimens que je lui avois enfin inspirés.

Elle n'eut pas de peine à y réussir si-tôt qu'elle le voulut. Je la vis chez le même marchand où elle avoit envoyé sa Duegne, & elle vint un jour sous l'habit de cette Duegne, comme si elle eût eu à me parler de quelque affaire. Moins j'étois préparé à cette visite, plus je fus surpris de la recevoir; &, quoique je me défiasse de la Dame, je crus devoir l'écouter. Elle me protesta qu'elle n'avoit point eu de part au dessein que Manrique avoit eu de m'assassiner. Comme je savois la vérité de cet article, je ne voulus pas la laisser parler qu'elle n'en fût convenue; & enfin elle avoua tout, & continua ainsi:

Il est vrai que je m'étois entêtée de cet Esclave sans savoir que ce fût vous: vous devez me pardonner cet entêtement, puisqu'après tout c'étoit vous qui me le cau-

fiez ; & vous verrez bien dans la ſuite, que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vous ai rendu ſuſpect à mon mari, mais j'ai un moyen infaillible de vous gagner ſa confiance ; & voici ce qu'il faut que vous faſſiez. Trouvez le moyen de lui parler, & pour cela tâchez de le voir chez quelqu'un de vos amis communs ; vous lui direz que vous n'avez jamais été capable d'avoir pour moi les deſſeins qui vous ont brouillé avec lui ; que c'eſt une fauſſe accuſation que je vous ai ſuſcitée, parce que j'étois entêtée de l'Eſclave d'Alger, & que je m'étois apperçûe que vous en aviez connoiſſance : vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne, qui s'appelle Beatrix, & en lui diſant que c'eſt de cette femme que je me ſervois pour voir cet Eſclave. Je préparerai Beatrix à la réponſe qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira ſera à votre juſtification.

Dona Iſabella m'ayant parlé de la ſorte, je lui fis mes difficultés ſur un projet auſſi délicat que celui-là ; &, lui ayant demandé encore pluſieurs fois ſi elle ne voyoit point d'inconvénient à tout ce qu'elle m'ordonnoit, elle me dit que je fiſſe ce qu'elle m'avoit dit, & que je ne me miſſe en peine de rien. Je la quittai en lui pro-

mettant d'y penser, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune réfléxion que je n'aye faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulût passer dans l'esprit de son mari pour avoir eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accusasse; & d'ailleurs, j'avois lieu de craindre que si je parvenois à en persuader Manrique, cela ne redoublât sa jalousie, & ne lui fît encore observer davantage sa femme, & ne me privât ainsi du fruit de cet artifice; mais il y a apparence que cette femme connoissoit son mari : c'est ce qui me fit passer par-dessus ces difficultés, & ce qui me détermina à faire ce qu'elle me conseilloit.

Mais, après tout, il faut avouer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelqu'indigne qu'elle en fût, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obéir. Je me sentois flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter, sous mon vrai nom, de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algérien.

Je cherchai donc l'occasion d'entretenir Manrique; &, l'ayant trouvé, je lui témoignai que j'avois à lui découvrir un se-

cret important. Alors, voyant qu'il m'écoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Dona Isabella m'avoit conseillé de lui dire, lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit été pour l'Esclave d'Alger; qu'étant le seul qui eût connoissance de cette intrigue, parce que cet Esclave me l'avoit avouée, Isabella m'avoit rendu suspect pour ôter toute créance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnasse à son mari.

Manrique m'entendant parler de la sorte, m'embrassa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'étoit plus en peine de savoir pourquoi celui par qui il avoit été blessé avoit laissé tomber une veste; mais qu'outre la veste, ayant encore laissé une barbe postiche, il avoit peur que ce ne fût quelqu'un qui étant instruit du commerce de sa femme, eût voulu la venir voir sous ce déguisement. Là-dessus, il me demanda s'il y avoit long-temps que cet Esclave étoit parti, & je lui dis qu'il étoit sorti de Madrid dès le lendemain de sa blessure, & qu'au reste il ne falloit pas s'étonner qu'avec sa veste on eût trouvé une barbe; que je savois que cet Esclave, outre sa barbe naturelle, en portoit souvent d'artificielles pour se mieux déguiser.

Manrique parut content de cette répon-

se ; mais il me dit que si je voulois lui rendre le service entier, il falloit que je trouvasse moyen de faire que cet Esclave revînt à Madrid, afin qu'il pût se venger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que je pourrois pour cela, & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui, ajoûtant qu'il seroit bien-aise que je visse sa femme, à laquelle il m'assûra qu'il ne témoigneroit rien de ce que je lui avois appris, jusqu'à ce que l'Esclave fût revenu, & qu'il pût convaincre sa femme en se saisissant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut donner dans le panneau, me parut si extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fût pas naturelle, & je fus long-temps sans oser me fier ni à lui ni à sa femme ; mais enfin l'amour que j'avois pour elle surmonta mes défiances.

J'allai chez lui ; je vis sa femme commodément, parce qu'il m'en procuroit lui-même la commodité, & nous profitâmes ainsi assez long-temps du fruit de notre artifice ; mais enfin Manrique se lassa de ce que l'Esclave ne revenoit point. Je lui dis plusieurs fois que cela ne dépendoit pas de moi ; que j'avois beau écrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fût mort ; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puisque

l'Esclave ne paroissoit plus, il falloit que je l'aidasse à se défaire de sa femme; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de son commerce; qu'il me prioit de lui soutenir la même chose, & que quand elle en auroit été convaincue, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extrémité, mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Tout ce que je pus faire, fut d'avertir la femme du dessein de son mari; & ce fut alors que le génie de cette femme se développa tout entier: elle ne me parut point étonnée de ce que je lui apprenois, parce qu'elle avoit résolu de tout faire retomber sur moi, soit qu'elle ne m'eût jamais aimé, soit que son amour eût fini, soit que l'intérêt de se remettre bien avec son mari, lui parût préférable à tout le reste. Sa réponse fut qu'elle ne craignoit ni son mari ni moi, & qu'elle savoit bien le moyen de se défendre des desseins que nous avions formés l'un & l'autre pour la perdre.

Cette réponse me surprit étrangement; &, craignant qu'elle n'eût mal entendu, je lui répétai tout ce que je venois de lui dire, ajoutant que je mourrois plûtôt que de servir son mari dans les desseins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de cette assûrance, & elle me dit que pourvû que

je ne témoignasse rien à son préjudice, elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui répétant encore que je ne comprenois pas comment elle avoit pu croire que je voulusse lui faire tort ; mais la méchanceté de cette femme passoit tout ce que j'en aurois pu jamais imaginer.

A peine l'eûs-je quittée, qu'elle alla trouver son mari, à qui elle dit en pleurant, que sa conscience & son devoir l'obligeoient de ne plus lui laisser ignorer qu'il recevoit chez lui, en ma personne, un homme qui ne cherchoit qu'à le déshonorer. Je sai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour mériter votre confiance : il me l'a avoué lui-même, parce qu'il a cru que j'étois assez folle pour l'aimer ; mais tout ce qu'il vous a dit est une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Esclave Algérien qui soit venu chez moi que lui-même : il étoit sous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu escalader mes fenêtres : c'est lui qui vous a blessé, & je ne l'ai souffert chez moi depuis ce temps, qu'à cause que je n'ai pu faire autrement, par la maniere dont j'ai vû que vous en étiez infatué ; mais enfin son insolence est montée au point que je ne dois plus le souffrir, ni vous laisser ignorer les raisons que vous avez de vous venger de ses artifices.

Tout ce que cette méchante femme disoit à son mari, lui parut si vraisemblable, qu'il s'étonna qu'il eût pu soupçonner sa vertu ; car elle l'avoit toujours averti que j'avois dessein de la suborner. Enfin, il fut persuadé qu'il n'y avoit point d'autre Esclave Algérien mêlé dans cette affaire que moi-même. Il embrassa sa femme, lui demandant mille fois pardon de ses soupçons, & lui promettant que je ne serois pas longtemps sans recevoir la peine que méritoient mes mensonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que j'eusse à me défier de sa femme & de lui ; &, si je fus quelque temps sans retourner chez eux, c'est parce que je voulois éviter l'éclaircissement qu'il m'avoit dit qu'il vouloit avoir avec sa femme. Il y avoit près de huit jours que je ne les avois vûs, quand je reçûs un billet d'Eléonor, qui m'avertissoit de sortir d'Espagne en diligence, parce qu'on avoit résolu de me faire assassiner.

Quelque pressant que fût l'avis qu'on me donnoit, je ne pûs me résoudre de m'en tenir au billet par lequel il m'étoit donné, & je voulus voir celle qui me l'avoit écrit : je ne l'avois point vûe depuis la priere qu'elle m'avoit faite de ne plus aller chez elle, & je n'osois y paroître ni dans mon habit, ni dans celui de l'Esclave ;

cependant, ayant reçu d'elle le billet dont je viens de parler, je crus que je devois la voir, & pour cela je me déguisai encore & repris l'habit sous le quel j'avois eu accès chez elle, faisant semblant d'être revenu pour lui apporter encore des nouvelles de son mari.

On l'avertit que c'étoit l'Esclave d'Alger, & au lieu de me faire monter, elle m'apprit en peu de mots que Manrique avoit publié par tout que c'étoit moi qui étois l'Esclave, & qui sous cet habit avois tué le fils du Duc d..... que le Roi le savoit, qu'il en avoit une jalousie extrême; que ce Prince l'avoit querellée, comme si elle eût favorisé ce déguisement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'étoit point revenu la voir; qu'elle se croyoit disgraciée, mais que ce qui étoit bien assûré, c'est que le Roi, le Duc de..... & Manrique, me feroient périr, si je ne cherchois à me mettre en sûreté.

La maniére dont elle me parla, en m'apprenant toutes ces choses, me fit bien juger que je n'avois pas de temps à perdre, & que le seul parti que je devois prendre, étoit de suivre son conseil, & de partir; mais j'avoue que je balançai par le regret de m'éloigner d'elle, & d'avoir été la cause innocente de tous les chagrins qu'elle avoit

eûs. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colére, elle me dit, que si je ne voulois pas suivre son conseil, c'étoit une marque je comptois sa perte pour rien, puisqu'elle seroit effectivement perdue, si l'on venoit à savoir qu'elle m'eût encore parlé. Après ces paroles, elle ne voulut plus m'entendre, & elle donna ordre qu'on me fist sortir.

J'étois au désespoir de me séparer de la sorte d'une personne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu jusques-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique, & du péril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas possible de partir; & l'amour me fermant les yeux à toute autre considération, qu'à ce qui pouvoit le satisfaire, je ne pensai qu'à me donner à moi-même des raisons plausibles pour demeurer.

Les affaires de Monsieur le Prince me servoient toujours de prétexte; & quelque inutile que je lui fusse à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit se passer de moi, dès que mon entêtement & ma folie me faisoient trouver de la peine à m'éloigner.

Je fus donc convaincu que je devois rester, & j'éprouvai encore en cette occasion

que l'amour prend toujours l'ascendant sur toutes les autres passions ; & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à être aveugle pour tout le reste. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid, pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je n'avois fait, je ne laissai pas de penser encore à me venger de Dona Isabella, & c'est-là, après tout, ce qui m'occupa le plus, tant j'étois peu sûr de ce que je souhaitois. J'avois mille raisons de me plaindre du procédé de cette femme, mais rien ne me donnoit plus de ressentiment & de colére contre elle, que ce mauvais goût, qui me rendoit plus aimable à ses yeux sous un autre visage que sous le mien.

Je résolus de lui donner encore le change ; & comme il m'avoit semblé qu'elle n'étoit pas trop persuadée que l'Esclave d'Alger fût le même que moi, je voulus voir si je ne pourrois point lui faire croire que nous étions deux personnes différentes. Voici à peu près ce que je lui écrivis, pour éprouver si je ne pourrois point la remettre en goût pour cet Esclave.

Vous serez surprise, Madame, de recevoir une Lettre d'un caractère qui vous est inconnu. Je suis Acma-hamet, cet heureux Esclave d'Alger, qui n'a disparu que par la

perfidie d'un ami, qui a essayé sous mon habit & sous mon nom de profiter d'un bonheur qui m'étoit destiné; mais enfin, je n'ai plus à me défier de lui, ni à le craindre, puisqu'il ignore que je suis revenu à Madrid. Je ne veux y être connu que de la seule personne qui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonzo Riberos; & si vous n'étes point changée, vous ne tarderez point à me donner de vos nouvelles. Celui chez qui je suis logé, croit que je suis de Maroc, & que je m'appelle Muley-Asan. C'est sous ce nom qu'il faudra me demander.

Ayant écrit cette Lettre, je la fis rendre sûrement à Isabella, & j'allai m'enfermer chez cet Alonzo Riberos, à qui je fis entendre que j'étois en effet un Négociant de Maroc, & que j'étois venu à Madrid pour quelques affaires. Par ce nouveau déguisement, je me mettois à l'abri des poursuites de Manrique; je contentois la fantaisie que j'avois de ne pas quitter Madrid, & je nourrissois l'espérance d'y exécuter les desseins qui m'obligeoient d'y rester.

Quand depuis j'ai fait réflexion à tout ce que j'étois capable d'entreprendre en ce temps-là, j'ai compris que pour s'engager dans les desseins les plus extraordinaires, il ne faut qu'être jeune, & qu'avoir en tête quelque passion. Avec ces deux choses,

on peut renouveller tous les jours les aventures les plus incroyables; & dans la disposition où j'étois alors, plus les desseins où je m'engageois étoient bizarres, plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'âge & la sagesse qui fassent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrépidité romanesque.

Je ne fus pas long-temps chez Riberos, sans avoir des nouvelles de la Lettre que j'avois fait rendre à Isabella. Elle la reçut, & il n'est pas surprenant qu'ayant été si long-temps assez aveugle, pour croire que l'Esclave d'Alger étoit un autre que moi, elle eût encore le même aveuglement, quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la Lettre que je lui avois fait rendre. Elle se sut bon gré, après l'avoir lûe, de tout ce qu'elle avoit persuadé à son mari, & lui ayant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Esclave d'Alger que moi, elle se trouva en possession de voir cet Esclave, sans être suspecte.

Elle ne manqua pas d'envoyer chez Riberos la Duegne Beatrix, qui me mena, comme elle avoit fait les autres fois, au balcon qui m'introduisoit chez sa maîtresse. Isabella croyant que j'étois en effet l'Esclave qu'elle avoit vû la premiere fois, me conta tout ce qui étoit arrivé depuis, & comment elle avoit voulu me faire assassiner,

ner, en persuadant à son mari que l'Algérien & moi n'étions qu'un même homme.

M'ayant conté ce détail, elle me fit de grands reproches de l'indiscrétion que j'avois eûe; me croyant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François, mon ami, du commerce que nous avions ensemble, & de lui avoir donné le moyen de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit destiné.

Rien n'étoit plus plaisant que de la voir ainsi me parler de moi, sans croire que ce fût à moi qu'elle parlât; & comme je n'étois plus jaloux de moi-même, je résolus de goûter ce plaisir tout entier, & de voir jusqu'où son aveuglement & son imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuses de l'indiscrétion dont elle me faisoit des reproches; mais, après tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous déplaire de vous faire connoître ce François, puisqu'on m'a dit que vous aviez été fort bien ensemble.

Elle me nia qu'elle eût jamais aimé le François dont je lui parlois, m'assurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï; & que si elle avoit paru le souffrir, ce n'avoit été que pour avoir occasion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'eusse à tenir contre un déguisement, qui m'exposoit à entendre tant de mensonges

& de perfidies, je résistai pourtant, & je me séparai d'elle, sans qu'elle eût le moindre soupçon que je fusse autre que l'Esclave Algérien.

Quand je l'eus quitté, je résolus de pousser la comédie jusqu'au bout, & j'en trouvai le moyen dans la maison où j'étois caché. Alonzo Riberos avoit beaucoup de commerce dans les pays étrangers, & c'est ce qui m'avoit fait choisir sa maison, pour donner plus de vraisemblance au déguisement qui trompoit la Dame. Je voyois venir chez lui des gens de tout pays & de toute espéce, entr'autres des Africains, & j'en vis un qui étoit d'Alger, & qui me parut très-propre à la vengeance que je méditois contre Isabella.

J'avois, parmi le peu de doméstiques qui me servoient, un valet de chambre fort habile, & à qui je me confiois entiérement. Ce garçon étant instruit de mes intentions, trouva le moyen de s'aboucher avec l'Africain, & après quelques autres discours, il lui dit qu'il y avoit une Dame Espagnole qui cherchoit un homme de sa Nation, pour qui elle avoit un goût particulier, à dessein d'avoir avec lui quelque rendez-vous. L'Africain ouvrit moins les oreilles à cette proposition, que les yeux à quelques piéces d'argent que mon valet lui donna, lui en promettant bien davantage, s'il

vouloit faire ce qu'on lui proposeroit, si l'on pouvoit se fier là-dessus à sa discrétion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit compte du succès de sa négociation, & Beatrix étant venue à l'heure accoutumée, je fis paroître l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez-vous par la Duegne, qui pensoit que c'étoit moi. Mon valet l'avoit instruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainsi, dès qu'il fut arrivé, il monta par l'échelle de corde sur le balcon, & du balcon, il fut introduit dans la chambre d'Isabella.

Lorsque j'eus appris qu'il y étoit, j'écrivis à Manrique un billet, par où on l'avertissoit que sa femme étoit actuellement enfermée avec l'Esclave d'Alger, qui avoit tant fait de bruit. Manrique étoit couché, quand mon valet porta ce billet; & ce valet insista si fort sur la conséquence des choses qu'il contenoit, que ceux de Manrique l'éveillerent, & le lui rendirent.

La pensée où il étoit, que l'Esclave d'Alger & moi étions le même homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis. Il se leva, persuadé qu'en surprenant l'Esclave avec sa femme, c'étoit moi qu'il alloit surprendre. Il ordonna à une partie de ses domestiques de se tenir dans la rue du côté

du balcon, pendant qu'il envoyeroit l'autre par dedans la maison à la chambre, où on lui marquoit qu'étoit le rendez-vous.

Les choses étant ainsi disposées du côté de Manrique, voici ce qui se passa du côté d'Isabella, quand l'Africain fut entré dans sa chambre. Elle ne reconnut pas d'abord la tromperie qu'on lui faisoit, mais ne trouvant dans l'Africain ni la taille, ni le ton de la voix de celui qu'elle avoit vû les autres jours, elle prit un flambeau pour l'examiner, & elle reconnut bien-tôt que c'étoit un autre homme. Elle ne s'étonna point autant qu'elle auroit dû le faire; mais voulant savoir par quelle aventure cet inconnu se rencontroit dans le lieu du rendez-vous, elle l'obligea de lui en rendre raison. L'Africain lui confessa que c'étoit un homme de Maroc, nommé Muley-Asan, qui l'avoit engagé dans cette aventure, par l'entremise d'un de ses valets. Ainsi, la pauvre Isabella, qui savoit que Muley-Asan étoit le même que son cher Esclave, crut encore une fois qu'il l'avoit sacrifiée.

Elle dissimula son dépit devant le vrai Algérien, & lui ayant dit que ceux qui l'avoient obligé à cette démarche, étoient des fripons qui n'avoient pensé qu'à le perdre, elle lui ordonna de se retirer; & l'Africain ne se le faisant pas dire deux fois, descendit par l'échelle de corde, qu'Isa-

bella retira si-tôt qu'il fut descendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue, & qu'Isabella refermoit le balcon, les valets que Manrique avoit envoyés de ce côté-là, arriverent & se saisirent de lui. Manrique, de son côté, entra dans la chambre de sa femme, qu'il trouva seule, mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'étoit pas couchée, quand les valets, qui avoient saisi l'Affricain, le lui amenerent, disant qu'ils l'avoient trouvé sous les fenêtres d'Isabella.

On ne peut exprimer l'étonnement de Manrique, quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut, en ce moment, que ceux qui lui avoient dit que l'Esclave & moi étions le même homme, l'avoient trompé, & cette pensée lui fit paroître sa femme encore plus criminelle qu'elle n'étoit. Il la fit enfermer dans sa chambre, & il ordonna qu'on mît l'Africain dans un cul de basse-fosse.

Dès le lendemain, le bruit se répandit que le fameux Esclave d'Alger, qui avoit tué le fils du Duc d.... avoit été surpris en rendez-vous chez la femme de Manrique, & qu'il y étoit prisonnier. Cette nouvelle fit grand bruit. Eleonor qui en entendit parler, ne douta point que ce ne fût encore moi, qui au lieu de profiter de ses avis, m'étois exposé à cet accident. Le Roi mê-

me le fut, & il en conçut de nouveaux soupçons contre la fidélité d'Eleonor.

Le Duc d...... qui avoit de la peine à souffrir que la mort de son fils ne fût pas vengée, vint trouver Manrique; & l'un & l'autre ayant examiné l'Africain, ils reconnurent que ce n'étoit pas le même. Isabella n'osoit rien dire, de peur que sur les avis du prisonnier, on n'allât chercher Muley-Asan chez Riberos, & que cet homme ne déclarât le commerce qu'il avoit avec elle.

Une partie de ce qu'elle craignoit arriva. L'Africain ayant déclaré que c'étoit un valet de Muley-Asan qui l'avoit embarqué dans cette affaire, on alla chez Riberos, pour se saisir de moi; mais comme j'avois prévû cet événement, je m'y étois préparé. Je n'étois plus retourné chez Riberos, & on ne me trouva point.

Je me tins caché tout le jour dans la maison, où j'avois ordinairement logé jusques-là; & ayant appris que l'on commençoit à dire que j'étois Muley-Asan, qui m'étois déguisé sous ce nom-là chez Riberos, pour jouer à Isabella la piéce que je viens de rapporter, je crûs qu'il n'y avoit pas pour moi de sûreté à rester plus long-temps à Madrid, & j'en partis le lendemain, ayant envoyé mes gens devant moi, & n'ayant retenu qu'un valet, avec lequel je pris la

poste, sans que personne se mît en état de m'arrêter.

Je vins à Bayonne, pour me rendre en Guienne, où j'espérois trouver Monsieur le Prince, qui avoit une Armée opposée à celle que commandoit le Duc de Vendôme. Bourg étoit assiégé en ce temps-là. C'étoit en 1653, vers le mois de Juillet.

Je fus obligé de m'arrêter quelque temps à Bayonne, y étant tombé malade; j'écrivis à Monsieur le Prince une partie des raisons que j'avois eûes de quitter Madrid. Ce Prince me fit répondre que je pouvois retourner à Paris, ou me rendre à l'Armée du Duc de Vendôme, & qu'il ne vouloit point être cause que je suivisse un autre parti que celui qu'avoit pris mon frere. La Lettre étoit fort séche, & je compris que Monsieur le Prince étoit peu content de ce que j'avois fait pour lui, pendant que j'avois été en Espagne.

Il est aisé de juger que le chagrin que j'eûs de me voir un peu brouillé avec lui, me fit faire encore plus de réflexions que je n'en aurois fait sur les bizarres aventures que j'avois eûes à Madrid; mais on sera surpris que ces réflexions ne me rendissent pas plus sage, & ne m'empêchassent pas de prendre un dessein aussi étrange que celui où je m'abandonnai tout entier.

Quand je vis que Monsieur le Prince

étoit mal content que j'eusse quitté Madrid; je crûs que je devois y retourner; & le péril dont j'y étois menacé, eut moins de pouvoir sur moi, que le desir de réparer, par une plus grande application & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de négligence à son service; mais si l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penser à ce dessein, j'avouerai, à ma confusion, que ce fut l'amour que j'avois pour Eleonor. Le soin qu'elle avoit pris de me faire sauver, & la colére avec laquelle elle m'avoit quitté, servirent moins à réveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit témoignée de se voir en disgrace auprès du Roi. Je m'allai mettre dans l'esprit qu'elle pouvoit avoir besoin de secours dans les circonstances où je l'avois laissée. Je craignis que le Roi l'ayant abandonnée, la jalousie de son mari ne l'exposât à des extrémités fâcheuses; & mon amour s'autorisant de tous ces prétextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lâcheté à m'en séparer comme j'avois fait.

Qu'on est à plaindre (car je ne puis trop faire ces réflexions) quand on se laisse maîtriser par la plus aveugle des passions! On ajoute à un aveuglement grossier, la folle présomption de n'être pas aveugle; & si toute la terre m'eût dit que j'étois fou & extravagant

extravagant de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois crû que toute la terre ne voyoit goute, & que j'étois le ſeul éclairé; tant les raiſons qui me déterminerent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laiſſois pas d'entrevoir quelquefois la témérité de mon deſſein; mais, plus il me paroiſſoit téméraire, plus je me ſentois de goût pour l'exécuter, & je me diſois ſans ceſſe à moi-même, qu'il étoit beau de m'aller ſacrifier pour ſervir une maîtreſſe. Dieu veuille que perſonne, en liſant ceci, ne ſe trouve auſſi fou que moi, & n'approuve, par un vain ſentiment de générosité amoureuſe, une conduite qui m'auroit expoſé à des extrémités encore plus fatales que celles que j'avois évitées, ſans la maladie qui m'empécha d'être auſſi fou que je voulois l'être. Etant donc rempli de cette générosité folle, j'écrivis à Monſieur le Prince, que pour lui marquer que je préferois ſon ſervice à tout autre intérêt, je retournois en Eſpagne, où j'eſpérois qu'il me feroit l'honneur de m'écrire des Lettres moins dures que la derniére. Après avoir envoyé cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoique ma ſanté fût encore aſſez mauvaiſe; mais dès le premier jour, je fus obligé de m'arrêter, & tout ce que je pûs faire, fut de gagner Fontarabie, où je demeurai près de ſix ſemai-

nes au lit, y ayant été assez malade, pour avoir fait juger plus d'une fois que je n'en releverois pas.

J'avois dès les premiers jours de ma maladie envoyé un de mes gens à Madrid, avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit été impossible de m'éloigner d'elle, & que je retournerois la voir dès que ma santé me le permettroit, pour lui offrir mon secours & mes soins, en un temps où je craignois qu'elle n'en eût besoin. J'avois aussi ordonné à celui que j'envoyois, de s'informer ce qu'on disoit de moi, particuliérement à l'occasion de Manrique & de sa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui après l'avoir lûe, lui répondit de bouche que je me gardasse bien de revenir à Madrid, & que c'étoit tout ce qu'elle avoit à dire pour réponse à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout; que sa femme ayant appris que j'étois le même que Muley-Asan, avoit persuadé à son mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'aventure de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit été renvoyé, après une vive réprimande; que tout le monde étoit persuadé de la sagesse & de l'innocence d'Isabella dans cette aventure; qu'elle étoit mieux

que jamais dans l'esprit de son mari ; & qu'enfin, je ne devois jamais penser à retourner en Espagne.

On vint me rendre cette réponse ; lorsque je commençois à me mieux porter ; & je crois que si ma santé l'eût permis, j'aurois passé par-dessus tous les périls que j'avois à craindre, tant j'étois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point écrit, & tant j'avois envie de la revoir ; mais heureusement je me portois trop mal, pour entreprendre aucun voyage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de me guérir, & de me mettre en état d'oublier à jamais Eleonor.

Je m'arrêtai donc à ce dessein ; mais avant que de continuer le récit de mes aventures, je crois devoir raconter ce qui se passa à Madrid depuis mon départ. Je ne fus informé de ce détail que long-temps après ; mais c'est ici le lieu naturel d'en parler, puisque le Lecteur a encore l'idée toute récente des choses qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire, a des liaisons avec ce que j'en ai déja raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloir retourner dans un pays qui m'avoit été si funeste, & combien j'eus raison de surmonter enfin la passion qui m'y rappelloit.

J'y laissai deux femmes, avec lesquelles

j'avois eu le plus de commerce, je veux dire, celle que j'ai appellée Dona Iſabella, & celle que j'ai fait connoître ſous la qualité de Catalane & ſous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des ſentimens bien différens. J'eſtimois Eleonor, & je craignois Iſabella. L'une, m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de ſa délicateſſe & de ſa vertu; & l'autre, au contraire, ne m'avoit plû que par ſes avances & par ſes emportemens. On va voir que l'une & l'autre ſe trouva à peu près de même caractére, quand elles ſe virent dans les mêmes circonſtances; & on jugera encore mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent être aimées, & qui ne peuvent ſe borner à un mari ou à un amant.

Comme le caractére de Dona Iſabella étoit de ne point contraindre ſes inclinations & ſes goûts, elle avoit eu dans tous ſes attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorſque me prenant pour un Eſclave d'Alger, elle ne put m'aimer ſous une autre qualité & ſous une autre figure. Ainſi, toutes ſes intrigues avoient toujours été avec des gens ſans conſéquence, & qu'elle pouvoit ſacrifier aiſément aux ſoupçons de ſon mari.

Avant que je fuſſe à Madrid, elle avoit déja eu pluſieurs affaires, & entr'autres

celle dont je vais parler. A peine fut elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de ſon mari lui donnoit un rang fort diſtingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidéle & plus ſincére, fut le Prince de ..... C'étoit le Seigneur de toute l'Eſpagne le mieux fait, & qui méritoit le plus la préference par ſa bonne mine. Ce jeune Seigneur étoit ſur le point d'épouſer la fille du Marquis d....... qui étoit le plus riche parti de la Coúr, & de laquelle il étoit tendrement aimé, quand il connut Iſabella.

Ce fut une eſpéce d'enchantement que la maniére dont il s'attacha à elle. Il devint inſenſible à toute autre paſſion; & pour rompre ou différer le mariage qu'il étoit ſur le point de faire, il fit ſemblant de vouloir prendre le parti de l'Egliſe, & il propoſa à ſon pere de faire le mariage de la fille du Marquis avec ſon cadet, s'offrant même de lui céder le droit d'aîneſſe; & la choſe auroit été exécutée, s'il n'eût reconnu combien Iſabella étoit indigne d'un ſemblable ſacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté; & ſelon le caractére que nous lui avons vû, elle ne manqua pas de faire confidence à ſon mari de l'amour du Prince; &

le mari en usa à son égard, comme j'ai dit qu'il en avoit usé au mien. Le pauvre Prince devenu suspect au mari, & embarrassé pour voir la Dame, pensa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois, assez bien fait, dont il s'étoit servi pour écrire quelquefois à Isabella. Ce Navarrois voyant son maître malade, & ne pouvant ignorer que le chagrin d'être maltraité d'Isabella, n'eût la principale part à sa maladie, lui dit qu'il le plaignoit d'autant plus, qu'il savoit qu'Isabella n'étoit fiére pour lui, que parce qu'il étoit trop grand Seigneur; & que s'il ne craignoit de lui déplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce réglé avec un des domestiques de son mari.

Le Prince pensa tuer son valet de chambre, pour avoir eu la hardiesse de lui tenir un pareil discours; & le Navarrois voyant l'aveuglement de son maître, jura qu'il le détromperoit. Il trouva le moyen de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il disoit être en intrigue avec sa femme; & lui ayant promis une somme considérable, il l'engagea de faire confidence au Prince même de l'intrigue qu'il avoit avec Isabella.

Le Prince fut aussi difficile à être persuadé par le témoignage de ce domestique,

qu'il l'avoit été à croire le Navarrois ; & il ne parut les écouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la chose de ses yeux. Les deux valets prirent donc jour pour faire cacher le Prince chez Manrique ; & toutes les mesures ayant réussi, le Prince fut témoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'ayant pû être éteint par une preuve si sensible du mépris qu'elle méritoit, il résolut de ne lui pas laisser ignorer ce qu'il avoit vû, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lâcheté & de foiblesse.

Il lui dit donc sottement qu'il savoit son intrigue avec le domestique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un sortilége, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de son mérite eût pû, sans quelque puissance infernale, s'abaisser à cette indignité ; que même il s'offroit de tuer le malheureux sorcier qui l'avoit abusée, pour la défaire d'un esprit aussi séducteur que celui-là, & la mettre en état d'accorder naturellement ses bonnes graces à ceux qui n'auroient point d'autre sort que leur amour.

La Dame voyant la sottise du Prince, & que lui-même cherchoit les moyens de la

justifier, se servit de ce qu'il lui disoit de sortilége & de sorcier, pour lui persuader que ce domestique avoit en effet commerce avec le diable; mais la puissance de l'esprit infernal n'avoit pas été employée à lui inspirer un attachement indigne avec ce domestique, mais seulement à fasciner les yeux du Prince, pour lui faire voir ce qui n'étoit pas.

C'est ainsi qu'on racontoit en Espagne que la chose s'étoit passée, & on la donnoit pour vraie; ensorte qu'on disoit que le Prince, croyant que ses yeux l'avoient trompé, se persuada que tout ce qu'il avoit vû étoit une illusion du diable. Quoiqu'il en soit, le pauvre domestique fut assassiné, & on crut que c'étoit par ordre du Prince, qui s'étant défait de ce sorcier, continua à aimer Isabella, & à en être toujours maltraité.

Comme les Espagnols sont extrêmement superstitieux, celui-ci s'imagina que la fierté de sa maîtresse étoit une suite des sortiléges qu'on lui avoit donnés, & il se mit à faire des neuvaines pour conjurer l'esprit malin, qu'il croyoit opposé à son bonheur; ensorte que par une bizarrerie, qui seroit une impiété dans un autre pays que l'Espagne, on vit ce Prince aveugle employer ce que la Religion a de plus saint, pour obtenir le succès d'une intrigue amoureuse.

Il faut croire que l'esprit lui revint, car il oublia Isabella, & il fit le mariage qu'il n'avoit rejetté, que parce qu'il n'avoit pû souffrir d'autre femme que celle-là, tant qu'il l'avoit aimée. Je ne savois point cette ridicule histoire, lorsque je m'attachai à elle. Si j'en eusse été instruit alors, j'aurois crû que c'étoit aussi par une suite de sorcellerie qu'elle n'avoit pû me souffrir sous ma figure naturelle, pendant qu'elle étoit folle de moi sous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid, & que son mari, toujours gagné par ses artifices & ses fausses confidences, eut perdu toute espérance de se venger de moi, il continua à publier par tout que c'étoit moi qui étoit le faux Esclave d'Alger, & que le Roi & toute l'Espagne en avoient été la dupe. Le Roi, à qui j'avois toujours été suspect à l'égard d'Eleonor, ne douta point que ce ne fût pour l'amour de cette femme que je m'étois déguisé de la sorte, & il en conçut des soupçons contre elle. Il voulut voir Manrique; & cet homme disant que c'étoit par la vertu & la bonne conduite d'Isabella, que l'on avoit découvert que l'Esclave & moi étions le même homme, le Roi voulut aussi la voir, & en apprendre tout ce qu'elle savoit de moi.

Je n'avois jamais parlé à cette femme de l'attachement que j'avois pour Eleonor;

ainſi, elle ne dit rien au Roi qui pût confirmer ſa jalouſie & ſes ſoupçons ; au contraire, elle affecta ſi fort de marquer que ce déguiſement n'avoit jamais regardé qu'elle-même, & elle exagera tellement le violent amour que j'avois eu pour elle, que le Roi ne put pas croire qu'un homme ſi amoureux d'Iſabella eût encore pû aimer Eleonor.

Ainſi, les ſoupçons de ce Prince ſur ſa maîtreſſe, furent entiérement diſſipés par la vanité qu'eut Iſabella de lui faire entendre que je l'avois aimée, & que je l'avois aimée ſeule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuſe que ſi elle avoit toujours été ſoupçonnée ; & le Roi qui étoit un Prince, à qui la derniere maîtreſſe faiſoit toujours oublier les autres, trouva Iſabella aſſez à ſon gré pour l'aimer, & cet amour fut le ſeul effet de la converſation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle paſſion s'étant bien-tôt répandu, Eleonor en fut inſtruite des premieres. Juſques-là, on n'avoit pû rien remarquer en elle, qui ne fût digne d'eſtime & même d'admiration. Il ſembloit même qu'elle ne ſouffrît l'attachement du Roi que par une pure complaiſance, & l'on publioit que c'étoit la ſeule qui eût réſiſté aux deſirs de ce Prince, & qui méritât d'être aimée pour ſa vertu. Tout cela ſembla ſe démentir, dès qu'elle vit que le Roi

en aimoit une autre, puisqu'elle mit tout en usage pour le faire revenir, ou se venger.

Comme elle connoissoit un peu Manrique, le mari de sa rivale, elle trouva le moyen de lui parler, & tâcha de lui donner assez de jalousie, pour lui faire emmener sa femme à une terre qu'il avoit, éloignée de Madrid de deux ou trois journées. Elle réussit auprès de Manrique plus qu'elle ne pensoit, & elle lui inspira, non-seulement une jalousie capable de tout entreprendre, mais encore un amour aussi entreprenant que le pouvoit être la jalousie.

Ainsi, Manrique éclairé sur le commerce que le Roi commençoit à avoir avec sa femme., ne se trouva point d'humeur à le souffrir, & ayant pris des mesures, il la fit enlever & conduire à une terre encore plus éloignée que ne l'étoit celle dont Eleonor lui avoit parlé. S'étant défait de sa femme, il crut qu'Eleonor auroit de la complaisance pour lui : mais le Roi ne voyant plus Isabella, & ne voulant point employer son autorité pour la faire revenir, étoit redevenu plus amoureux que jamais d'Eleonor, & Manrique ne trouvoit plus d'autre moyen de voir tranquillement sa maîtresse, qu'en faisant revenir sa femme.

Il se vit alors dans deux extrémités bizarres & fort embarrassantes pour un mari jaloux & pour un amant passionné ; mais

je crois que les intérêts de l'amant l'auroient emporté sur ceux du mari, s'il n'avoit craint, en faisant revenir sa femme, de déplaire à sa maîtresse. Il laissa donc sa femme où elle étoit, & il tâcha, pour voir sa maîtresse, de profiter des momens où le Roi ne la voyoit pas; mais soit qu'Eleonor n'eût pas cette complaisance pour lui, soit que le Roi ne le permît pas, Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'éloignement de sa femme, que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la maîtresse à laquelle il avoit sacrifié sa femme, ne jouît pas de ce sacrifice, & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Royauté, où il faisoit sa résidence; mais ce mari, qui ne songeoit qu'à sa fortune, fut peu touché des raisons qu'on lui alléguoit, pour l'obliger à ne point vivre éloigné de sa femme. Ainsi, Manrique ne put, ni se faire véritablement aimer d'Eleonor, ni se venger d'elle.

Sa femme n'étoit pas d'une humeur assez complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil; & apprenant que depuis son départ, Eleonor étoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi, elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale, & elle crut qu'elle ne devoit

pas le laiſſer ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince, & tout cela ne servit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'éloigna de Madrid.

Je n'ai pû être informé du reſte des avantures de ces deux rivales; mais quand j'appris qu'Eleonor, pour qui j'avois une véritable eſtime, avoit été capable d'avoir de la complaiſance pour Manrique, je remerciai le Ciel d'avoir mis un obſtacle au deſſein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me ſerois jamais conſolé, qu'une femme, de qui j'avois conçu des idées ſi nobles, eût eu la baſſeſſe de tout ſacrifier à la vanité d'être aimée d'un Prince, qui n'avoit en amour que ſa dignité qui le rendît recommandable, car tel fut le caractére des amours du Roi dont je parle; Prince d'ailleurs digne de ſon rang.

J'eus le temps, pendant que je fus malade à Fontarabie, de faire réflexion aux aventures de ma vie paſſée; & quoique je n'euſſe encore que vingt-ſept à vingt-huit ans, j'avois tant vû de caractéres de femmes, & le penchant que j'avois pour elles, m'avoit expoſé à tant de diverſes épreuves, que je ne pouvois m'empêcher de regretter le temps qu'elles m'avoient fait perdre, & de reconnoître que ç'avoit été la ſource du peu de progrès que j'avois fait

dans les armes ; car enfin, je me trouvois moins avancé que je ne l'étois après mes premieres campagnes, & je voyois bien que tant que je ne résisterois pas mieux aux occasions de la galanterie, je ne devois guére espérer une fortune plus heureuse.

Mais aussi comment y résister ? Je ne m'en trouvois ni la volonté, ni la force, tant que je resterois dans le monde. Ces pensées me firent naître un violent desir de m'en retirer, & ce qui acheva de m'y porter, ce fut le chagrin de la maladie, & celui de me voir mal dans l'esprit de Monsieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces pensées dans mon esprit, & que je faisois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le rétablissement de ma santé, je trouvai un homme habillé en Hermite, qui se promenoit au même lieu où j'étois, & qui me voyant, sembla vouloir s'éloigner. Je le priai le plus civilement que je pûs de ne me point fuir ; & son habit me le faisant croire solitaire, les pensées de solitude que j'avois alors dans la tête, me firent souhaiter sa conversation. Ainsi, je lui fis tant d'instances, qu'à la fin il s'arrêta. Après l'avoir entretenu quelque temps de choses générales, je lui demandai s'il étoit Hermite, & comment il se trouvoit de sa solitude.

Il me répondit qu'il ne ſavoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoiqu'il menât une vie retirée, parce qu'il ſe voyoit obligé d'avouer à ſa confuſion, que, quoiqu'il ménât cette vie depuis douze ou treize années, ſon eſprit n'en étoit pas moins vif ſur toutes les choſes du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie; ayant bien compris que pour ſe faire Solitaire, il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai ſi les femmes n'avoient point eu de part au deſſein qu'il avoit pris de ſe retirer, & il me répondit en ſoupirant, que ſon malheur ne venoit que de-là. Je lui dis de mon côté, que j'avois auſſi beaucoup éprouvé d'aventures qui me donnoient du penchant pour la retraite, & qui me faiſoient ſouhaiter de l'embraſſer. Je vous conſeille, me dit cet homme, de vous y mieux prendre que je n'ai fait; car peut-être n'aurez-vous pas plus de conſtance que moi. Je le conjurai de m'apprendre quelle vie il avoit menée auparavant; & après s'en être défendu quelque temps, il me conta ſon hiſtoire à-peu-près en ces termes :

Je ſuis né en Portugal; & quoique vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit, que je ſois homme de qualité, je puis ce-

pendant vous assûrer que je suis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moyen de remonter sur le trône de ses ancêtres. J'ai été élevé avec lui lorsqu'il n'étoit encore que Duc de Bragance; & j'aurois eu part à sa fortune, en qualité de son parent, si je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquérent dans leur dessein, ou plûtôt si l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais personne n'a été à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la personne que j'aimois : c'étoit une fille à-peu-près de mon âge, mais fort ambitieuse, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva personne qui répondît à son ambition : on l'avoit mise auprès de la Duchesse de Mantouë qui pour lors étoit Vice-Reine de Portugal : elle étoit née de parens nobles, mais fort au-dessous de ma naissance; &, quoique je n'eusse pas beaucoup de bien, j'étois pour elle un parti très-avantageux : je l'aimai, & elle m'aima, ou du moins elle en fit semblant. Nous ne parlâmes pas d'abord de nous marier, parce que le Duc de Bragance n'auroit pas consenti à un mariage qui m'auroit fait épouser une fille sans bien; mais je lui jurai que je n'épouserois jamais qu'elle, & je vivois dans l'espérance de me voir bien-tôt en état de le faire, par les apparences que nous voyions

tous

tous les jours au rétablissement du Duc de Bragance.

La conspiration qui l'a remis sur le trône commençoit alors à se former : je fus un de ceux à qui on la découvrit des premiers, & l'amour que j'avois pour ma maîtresse ne me permit pas de la lui cacher. C'étoit la derniere de toutes les imprudences, que de lui confier ce secret, parce que cette fille étant auprès de la Vice-Reine, je devois craindre qu'elle ne lui en découvrît quelque chose, mais j'eus bien d'autres sujets de me reprocher mon indiscrétion.

La Vice-Reine avoit pour Sécretaire Vasconcellos, qui, quoique Portugais, s'étoit fait le tyran de son propre pays, par l'abus qu'il faisoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laissé usurper. Cet homme s'avisa de devenir amoureux de ma maîtresse ; & ce qui doit encore plus vous étonner, c'est que cette fille écouta son amour, comme elle auroit pû faire celui d'un Roi, tant son ambition se trouva charmée d'être aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Royaume.

Elle ne douta point que Vasconcellos ne la voulût épouser, mais elle ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que cet homme avoit d'autres desseins, & qu'il ne cherchoit qu'à la mettre au nombre des

maîtresses que le besoin qu'on avoit de lui, lui faisoit trouver facilement.

Cette fille sembla avoir assez de vertu pour ne se pas plaire à un amour qui ne tendoit qu'à son déshonneur, & elle me dit qu'elle haïssoit Vasconcellos autant qu'elle avoit eu de complaisance pour lui quand elle s'étoit flattée de devenir sa femme. Sa femme, repris-je, avec étonnement! Hé, auriez-vous jamais pu vous y résoudre? Pourquoi non, reprit-elle? N'y a-t-il pas du plaisir à être maîtresse; & personne auroit-il plus de crédit dans le Royaume, que la femme d'un homme qui y est le maître?

Je lui fis des reproches d'un sentiment si bas & si intéressé; & elle dit que je devois le lui pardonner, puisqu'elle n'auroit souhaité du pouvoir que pour me faire du bien. Ce compliment m'appaisa un peu, & je ne doutai pas, comme elle m'en assûra, qu'elle n'eût le dernier mépris pour mon indigne rival, après l'insolent amour qu'il lui avoit témoigné: cependant j'apprenois de tous côtés que ce mépris n'étoit qu'apparent; que le Secretaire la voyoit toujours, & lui faisoit des présens. En effet, elle commençoit à faire plus de dépense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoître. Je lui demandai la raison de ce chan-

gement, elle me dit que c'étoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui étoit la seule qui lui fît des présens. On avoit beau me dire que j'étois la dupe de cette fille, & que le commerce qu'elle avoit avec Vasconcellos n'étoit que trop véritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un respect égal à ma tendresse.

Cependant la conspiration éclata de la maniere dont tout le monde l'a su. Les Conjurés s'étant emparés de tous les quartiers de Lisbonne, se saisirent de la Vice-Reine & de l'Archevêque de Brague : on jetta Vasconcellos par les fenêtres, après l'avoir poignardé, & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vasconcellos me porta à me joindre à ceux qui étoient chargés de le faire périr. Nous montâmes à sa chambre, où le passage m'ayant été disputé par un de ses Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de sabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvâmes point; & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçûs une petite cassette à demi ouverte, dans laquelle je crûs voir des lettres : je m'en saisis, & je trouvai le moyen, sans que personne me vît, de prendre les lettres dont elle étoit remplie,

& d'en faire un paquet dont je demeurai le maître. Cependant, après avoir long-temps cherché, on apprit que Vasconcellos étoit caché dans l'épaisseur du mur. Lorsqu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & osa me conjurer au nom de ma maîtresse, de lui sauver la vie, ajoutant qu'elle m'en seroit obligée par l'intérêt qu'elle prenoit à sa conservation. Je crûs que le malheureux avoit perdu l'esprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une insulte. Je voulus lui répondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la personne qu'il me nommoit, mais on ne m'en donna pas le temps, & je le vis précipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand le tumulte eut été appaisé, & que nous nous vîmes maîtres de la Ville, mon premier soin fut de lire les lettres que j'avois trouvées : elles étoient la plûpart de ma perfide maîtresse ; & je ne pûs douter, en les lisant, de l'infame commerce dont elle avoit été accusée avec le Secretaire. Je connus par les mêmes lettres que cette fille l'avertissoit de la conspiration dont je lui avois parlé ; & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une chose qui m'auroit perdu si elle fût tombée en d'autres mains. Je gardai ces lettres à dessein de les faire voir

à cette infidelle, & de la confondre, en lui apprenant par-là que je connoissois combien elle étoit digne de mon mépris & de ma haine. Je ne savois ce qu'elle étoit devenue, & je croyois qu'elle avoit suivi le sort de la Vice-Reine, & qu'on l'avoit enfermée avec elle; mais, comme elle étoit Portugaise, on lui avoit permis de se retirer chez un de ses parens: elle étoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vasconcellos. Elle ne fut pas maîtresse d'elle-même à cette nouvelle, soit qu'elle aimât de bonne foi ce malheureux, soit qu'elle regrétât l'argent & les présens dont il avoit acheté ses bonnes graces. Elle garda si peu de mesures, & déclama si furieusement contre ceux qui l'avoient tué, & même contre le nouveau Roi, qu'on crût devoir s'assûrer de sa personne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit se précautionner.

J'appris sa prison & ses emportemens; & personne ne devoit moins s'intéresser que moi à ce qu'elle deviendroit; mais je mourois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croyois ne chercher par-là qu'à me mieux venger d'elle, sans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches, que

parce que je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle étoit enfermée ; & dès qu'elle me vit, elle me demanda fiérement si c'étoit par mon ordre qu'on la maltraitoit : je lui répondis, que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puisqu'elle étoit coupable à mon égard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue suspecte. En disant ces paroles, je tirai ses lettres, & je lui demandai si elle en connoissoit l'écriture. Elle ne se déconcerta point à cette vûe, & elle me dit avec une assûrance qui m'étonna, qu'elle pouvoit bien avouer les lettres que je lui montrois, puisqu'elle les avoit écrites à son mari ; que si je ne le savois pas, Vasconcellos l'avoit épousée, & qu'elle ne reconnoîtroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à venger sa mort. Quelque outré que je fusse de ce discours, je dissimulai pour ne m'arrêter qu'à lui faire voir les lettres par lesquelles elle rendoit compte à Vasconcellos du secret de la conspiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'étoit pour l'amour de moi-même, & par l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit instruit le Secretaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ses avis, & de s'être attendu au Comte-Duc d'Oliva-

tés, dont la lenteur à prévenir le mal, l'avoit rendu irrémédiable. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle vouloit dire en m'apprenant que c'étoit pour mon propre intérêt qu'elle avoit tâché de dissiper la conspiration par les avis qu'elle en avoit donnés ; & elle me répondit qu'il falloit que je fusse bien aveugle pour ne pas voir que l'Election du Duc de Bragance ne devoit guére être approuvée des Princes de son Sang, ausquels ce nouveau Roi ne pourroit, quand il l'auroit voulu, donner des emplois aussi considérables que ceux qu'ils pouvoient espérer du Roi d'Espagne, qui étoit un Prince Souverain de plusieurs Royaumes.

Tout ce que cette fille me disoit auroit dû augmenter mon indignation contre elle ; mais, sur-tout, je devois être horriblement choqué de lui entendre dire qu'elle avoit épousé mon rival : cependant ce fut cela même qui m'empécha de la trouver aussi criminelle qu'elle étoit. J'aimai mieux apprendre qu'elle eût fait un mauvais mariage, que de la soupçonner d'une intrigue honteuse ; & à mesure qu'elle me parloit, je sentois que mon cœur se rendoit à ses raisons, & prenoit son parti auprès de moi. Ce fut cette intelligence secrette d'un cœur trop foible & trop aveugle pour ce qu'il aimoit, qui me

fit écouter tout ce qu'elle voulut me dire contre l'élection du Duc de Bragance, & entrer insensiblement dans des vûes de révolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cette premiere conversation. Je continuai sur le ton dont j'avois commencé, ou plûtôt je crus continuer sur ce ton-là; mais on ne peut déguiser quand on aime. Cette fille s'apperçut malgré moi que je l'écoutois, & elle vit bien qu'il n'étoit pas impossible de me mener où elle vouloit.

Après que je l'eus quittée, je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois été pendant que je l'avois vûe. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison me donna de la compassion, & je crûs qu'il m'étoit permis de solliciter sa grace : je l'obtins aisément, parce que je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui étoit échapé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été maîtresse, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le temps de se reconnoître. On ne crut pas qu'il y eût de danger à donner la liberté à une fille qui n'étoit redoutable que par sa colere ou sa douleur, & on me laissa le maître de sa destinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foiblesse de mon amour, que la joie extrême

extrême que j'eus en penſant à celle que j'allois lui donner en la retirant de priſon; car je ne voulus point qu'un autre que moi lui en portât la nouvelle, & ſe chargeât du ſoin de lui rendre la liberté. J'allai donc la retrouver; & après lui avoir fait des reproches, je lui dis que, pour la confondre & lui mieux faire connoître ſon ingratitude, je ne voulois me venger d'elle que par de nouveaux bienfaits, & que je venois lui dire qu'elle étoit libre. Elle s'arrêta moins à me remercier qu'à répéter ce qu'elle m'avoit déja dit contre le gouvernement préſent; & elle n'épargna rien pour me faire entendre que ma fortune auroit été plus éclatante, ſi le Portugal ne s'étoit point donné un Roi. Je diſſimulai encore que ſes diſcours fiſſent autant d'impreſſion ſur moi qu'ils en faiſoient; &, l'ayant retirée de priſon, je la fis conduire chez le parent où elle avoit été arrêtée.

Je la vis ſouvent, & je continuois à l'aimer avec autant de délicateſſe & d'empreſſement, que ſi jamais je n'avois eu lieu de me plaindre d'elle. Il me parut même qu'elle avoit oublié le paſſé, & je n'oſai jamais approfondir la nature de l'attachement qu'elle avoit eu pour Vaſconcellos, de peur d'y trouver des raiſons de la haïr; car je voulois l'aimer, & il me ſembloit que je ne pouvois faire autrement. Ce que

je dis ici n'est plus à ma louange, mais je ne veux rien déguiser ; & l'amour cause tous les jours l'aveuglement & la foiblesse dont je parle.

Il y avoit peu de temps que cette fille étoit en liberté quand je m'apperçus que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puisque tout le monde a su son malheur, la voyoit avec assez d'assiduité pour me faire craindre qu'il ne fût mon rival. Le Marquis de Villa-Real, pere de ce Duc, étoit mon plus proche parent, & nous l'étions tous trois du nouveau Roi.

Je ne témoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jalousie que me donnoient les visites de mon parent ; mais elles furent si assidues, & il me parut qu'ils avoient tant de soin de se trouver seuls, que je lui en fis enfin des reproches. Elle me répondit qu'elle vouloit, à son tour, me confier un secret, en reconnoissance de celui que je lui avois découvert dans le temps de la conspiration du Duc de Bragance, & que c'étoit moins pour guérir ma jalousie, qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi, que pour m'inspirer des sentimens dignes de ma naissance, & ne me pas priver de la gloire d'un dessein qui devoit m'intéresser autant que qui ce soit. Le Duc de Camine, poursuivit-elle, est amoureux

de moi, & j'ai trouvé en lui tous les sentimens que j'ai vainement cherchés en vous: en un mot, il n'a point la lâcheté que vous avez de vous soumettre à un Roi à qui le Trône n'appartenoit pas plus qu'à d'autres; & nous sommes sur le point de voir le Portugal retourner à son maître. Ayant achevé ces paroles, elle m'apprit la conspiration qui se formoit pour se saisir de la personne du Roi nouvellement élû, & de la Reine sa femme; & après les avoir poignardés, de remettre le Portugal sous la domination des Espagnols. Elle me dit que l'Archevêque de Brague étoit le chef de cette conspiration; que le Marquis de Villa-Real, le Duc de Camine, & plusieurs autres, en étoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai si elle avoit eu ordre de m'en parler, elle répondit que non; mais qu'elle m'aimoit assez pour vouloir que je ne fusse pas le seul de ma famille qui n'eût point de part à un dessein si glorieux. Je la priai de ne point témoigner qu'elle m'en eût parlé, & que je refusasse d'avoir part à cette entreprise; mais que je devois n'être pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il étoit encore temps, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé sans l'amour du Duc de Camine ; mais cette fille m'avoit dit si résolument qu'il étoit amoureux d'elle, que je jugeai bien que si la conspiration réussissoit, le Duc de Camine l'emporteroit sur moi, & que j'aurois le dépit d'avoir aidé moi-même à lui faire posséder la personne que j'aimois.

Je délibérois quand il n'en étoit plus temps, car deux jours après la conversation dont je viens de parler, la conspiration fut découverte par l'imprudence de l'Archevêque de Brague : il eut la témérité d'envoyer en Espagne un paquet qui fut intercepté, & l'on y trouva le projet de cette conspiration, & les noms de tous les conjurés. On les arrêta ; &, comme mon nom n'y étoit point employé, on me laissa en liberté, quoique je ne laissasse pas d'être suspect, & par la proche parenté du Marquis de Villa-Real, & par le soin que j'avois pris de faire délivrer la fille à qui j'avois marqué tant d'amour. Elle fut arrêtée, & on trouva des charges assez fortes contre elle pour la faire condamner à perdre la tête avec les autres complices. La Reine lui donna sa grace, & changea la peine à laquelle elle avoit été condamnée en une prison perpétuelle. Le Marquis de

Villa-Real & le Duc de Camine eurent la tête tranchée. L'Archevêque de Brague fut retenu en priſon, où il mourut bien-tôt de chagrin. Les autres complices périrent par divers ſupplices, & toute la conſpiration fut entiérement diſſipée.

Quoiqu'on ne m'eût point arrêté, je m'apperçus que je n'étois pas libre; &, craignant à la fin qu'on ne s'aſſûrât entiérement de ma perſonne, je réſolus de m'éloigner. C'eſt ici où vous allez voir ma foibleſſe. Je ne pus prendre la réſolution de m'exiler de ma patrie, ſans avoir fait tous mes efforts pour rompre la priſon de la fille, que tout autre que moi auroit haïe par la liaiſon qu'elle avoit eue avec Vaſconcellos. Je crûs que lui procurer la liberté, ce ſeroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit éternellement à n'aimer que moi : d'ailleurs, je l'aimois aſſez pour ne point eſpérer de bonheur & de repos ſans elle; & je m'appliquai encore plus à trouver les moyens de la délivrer, qu'à profiter de ceux que j'avois de m'éloigner avant qu'on en pût pénétrer le deſſein.

La maiſon qui lui ſervoit de priſon, étoit un Couvent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet par lequel je l'avertiſſois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Couvent, du côté où étoit ſa chambre,

& qu'elle ſongeât à ſe ſervir utilement de l'embarras que cauſeroit cet incendie, pour ſe rendre au pied d'une muraille que je lui marquois, lui mandant que je ſerois de l'autre côté pour lui jetter une échelle de corde, & lui donner le moyen de ſe ſauver.

Mon billet lui ayant été mis entre les mains, je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette maiſon; & dans le plus fort de l'embraſement, je me trouvai au pied de la muraille; & après avoir long-temps attendu, je montai pour voir ſi elle étoit de l'autre côté. Je ne vis perſonne; & après avoir attendu juſqu'à ce que le feu fût éteint, je me retirai au déſeſpoir de n'avoir pas réuſſi. Je n'avois garde d'avoir cette joie. Ma perfide maîtreſſe ayant reçu mon billet, l'avoit envoyé à la Reine, eſpérant que cette confiance lui procureroit plus aiſément la liberté, que le moyen que je lui propoſois. La Reine avoit négligé l'avis, & elle ne connut qu'elle avoit eu tort de le négliger, que quand on lui dit que le feu avoit été mis au Couvent. Aux premiéres nouvelles qu'elle en apprit, elle envoya des Gardes pour s'aſſûrer de moi, en cas qu'on me trouvât au lieu que j'avois marqué. Celui à qui cette commiſſion fut donnée alla exprès me chercher d'un autre

côté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme étoit mon ami, il appréhenda que ma mort, ajoutée à celle de mes autres parens, n'excitât contre le Roi & la Reine de nouveaux mécontentemens des peuples.

Quoi qu'il en soit, je ne fus point arrêté, & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre, me fit instruire dès le lendemain de la destinée du billet que j'avois écrit, ajoutant que la récompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoyé, étoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles achevérent de m'accabler, & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniâtrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que la Reine avoit reçû lui servit pour me faire faire mon procès. On rappella plusieurs choses qui me firent paroître coupable de la conspiration de mes parens; & pendant que je me tenois caché, on proscrivoit ma personne & mes biens. J'ai toujours cru qu'on n'avoit pas voulu me faire arrêter, car on l'auroit pu très-aisément; mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon exil plus que ma mort.

L'accablement que me donna le malheureux succès de mon amour, m'ôta le

soin d'aller chercher dans les Cours étrangéres des protecteurs & du secours. J'appris que ma maîtresse avoit accepté la grace que la Reine lui avoit offerte, & qu'elle se faisoit Religieuse. J'eus la foiblesse de la vouloir imiter. J'ai été, sous des noms inconnus, me présenter à plusieurs Couvens où l'on n'a pas voulu me recevoir : j'en ai cherché à Rome : j'ai même été assez long-temps à Paris ; & enfin je suis venu ici, où, depuis six ans, je méne la vie que vous voyez.

Le Portugais ayant fini son histoire, je lui fis toutes les objections que je lui aurois faites aux endroits qui m'avoient le plus surpris, si je n'avois craint de l'interrompre ; car sérieusement j'avois peine à croire qu'il fût ce qu'il disoit ; & je ne balançois point à décider en moi-même, que si cela étoit, il falloit qu'il fût devenu fou.

J'avoue que je fus bien consolé de trouver un homme moins sage que moi sur le chapitre des femmes. Je revis cet homme encore plusieurs fois, & il m'apprit que, lassé de la vie qu'il menoit, il agissoit pour avoir sa grace, & pour rentrer dans ses biens ; que la plus grande difficulté qu'il y trouvoit, c'est que n'ayant point oüi parler de lui depuis long-temps, tout le monde en Portugal étoit persuadé de sa mort, & qu'il prévoyoit qu'on auroit de la peine à le reconnoître.

Je combattois cette difficulté, qui ne me paroiſſoit pas auſſi inſurmontable qu'à lui. Il m'apprit qu'il croyoit que ſa maîtreſſe étoit morte ; & je me ſervis encore de cette raiſon pour l'encourager à ſolliciter ſa grace. J'étois bien plus raiſonnable en lui parlant, que quand je me trouvois ſeul : car, dès que je faiſois réfléxion aux malheurs de ma vie, je m'eſtimois auſſi à plaindre que lui.

J'étois même foiblement touché de ce qu'il me vouloit faire craindre ; ſavoir, qu'en cas que je renonçaſſe au monde, je ne ſoutinſſe pas mieux que lui les réſolutions & le goût de la retraite ; & je ne manquois pas de parler comme font tous ceux qui ne connoiſſent point les inconvéniens d'une éternelle ſolitude, & de dire que ſi une fois j'avois fait le pas, jamais rien ne ſeroit capable de me faire reculer : car telle eſt la préſomption des hommes ignorans & ſuperbes, d'eſpérer de leurs propres forces ce qu'ils ne doivent attendre que de la miſéricorde de Dieu.

C'étoit par une ſemblable préſomption que je me flattois de pouvoir avoir plus de fermeté qu'un autre, & je regardois même en pitié les inconſtances du Portugais ; mais, après tout, le temps n'en étoit pas encore venu, & les deſirs que j'avois de la retraite, n'étoient fondés que ſur la pareſſe

& sur un dégoût qui suit naturellement une vie malheureuse & agitée. Ce fut pour cela, sans doute, que je ne soutins pas mes résolutions. Dieu veuille que je les soûtienne mieux à l'âge où je suis, & que j'exécute à la fin de ma vie, ce que je voulus faire alors, à quoi je ne manquai, que parce que je voulus bâtir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'édifice; car sans aucune connoissance de la Religion, & sans nulle pratique de la vertu, je crûs que je pouvois mener une vie retirée; & succombant tout entier à ce desir, je pris congé de l'Hermite Portugais, & j'allai, car je me portois assez bien pour cela, prendre la poste à Bayonne, pour me rendre incessamment à Paris, voulant, avant que de me retirer du monde, consulter ma Carmelite, ou plûtôt voulant avoir le plaisir de la voir applaudir à un dessein, sur lequel ma vanité s'applaudissoit la premiere.

Cette illustre fille, beaucoup plus éclairée que moi dans les conditions & les qualités d'une véritable retraite, m'exhorta à m'éprouver quelque temps avant que de me déclarer, & à me mettre, sans qu'on le sût, sous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma, qui pût juger si Dieu m'appelloit à la solitude. Je fus effrayé des préparations qu'elle me dit qui étoient nécessaires avant que de m'exposer à donner

au monde le ſpectacle d'un tel changement. Je ne voulois point différer, & ce qui me faiſoit le plus de plaiſir, c'étoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faiſois une action héroïque, en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquaſſe pas mes penſées auſſi naturellement que je le concevois, elle ne laiſſa pas de connoître que je n'étois pas tel qu'il falloit pour une vie ſi nouvelle, & elle me dit nettement que je ne devois point y penſer, ſi je ne me ſentois aſſez de courage pour me cacher pendant ſix mois en un lieu où je n'euſſe point d'autre occupation que d'examiner, dans la pratique de la pénitence, ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entêtement où j'étois alors, d'avoir conſulté un eſprit auſſi droit & auſſi éclairé que le ſien; car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'auroient fait prendre une conduite différente; & qui par l'imprudence d'un éclat que je n'aurois pû ſoutenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas perſévéré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me ſoumettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croyoit abſolument néceſſaires, elle me dit que je devois regarder le deſir qui m'avoit pris ſi ſubitement de renoncer au monde, comme une tentation

de pareſſe & d'oiſiveté; que ce n'étoit point là ce que Dieu demandoit de moi, mais ſeulement que j'évitaſſe tout ce qui me détournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachaſſe ſérieuſement à ceux de ma condition & de ma naiſſance, en me mettant tout de bon dans le ſervice, & finiſſant enfin cette vie errante que j'avois menée juſques-là. Elle me dit encore que j'étois plus en état que jamais de mener une vie réglée, puiſqu'il y avoit deux ans que j'étois hors de Paris, où n'étant preſque plus connu, il me ſeroit aiſé de me donner d'abord pour tel que je voulois être dans la ſuite, c'eſt-à-dire, pour honnête homme & pour homme de bien. Je ſuivis ſes conſeils, & j'abandonnai le deſſein de quitter le monde.

Mais m'étant, par ſes avis, retiré pour quelques jours dans une Maiſon Religieuſe, pour y penſer à ma conſcience, avant que de faire connoître que j'étois de retour, & de me mettre dans le ſervice, je trouvai dans la Bibliotheque de cette Maiſon un volume des Lettres d'Abailard. Je les lûs avec d'autant plus de curioſité, que j'en avois déja vû quelque choſe en Eſpagne; car j'ai oublié de dire que malgré ma diſſipation, j'avois toujours conſervé du goût pour les Livres. Je trouvai en liſant ces Lettres, tant de conformité entre Héloïſe

& ma Carmelite, la délicateſſe avec laquelle Abailard l'avoit aimée, me parut ſi ſemblable à l'amour que j'avois eu pour cette premiere maîtreſſe, que cet amour ſe réveilla dans mon cœur avec plus de vivacité que jamais, & j'en penſai perdre l'eſprit.

Je ne l'avois vûe qu'un moment au viſage depuis mon retour d'Eſpagne, & elle m'avoit paru ſi belle, que cette idée de beauté, toujours préſente à mon eſprit, fit prendre à mon amour tous les caractéres qu'il avoit eûs autrefois, & je ſentis que je n'avois jamais aimé avec plus d'emportement & de tendreſſe. J'en fus occupé nuit & jour, uniquement ſenſible au plaiſir de reconnoître mon cœur dans la peinture de celui d'Abailard, dont je dévorois les Lettres. Je pouſſai ma folie juſqu'au point de me perſuader que je n'avois été malheureux dans mes autres amours, que parce que je m'étois ſéparé de la ſeule perſonne que j'euſſe véritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle étoit ma femme, qu'elle n'avoit pû légitimement s'engager dans l'état où elle étoit, & que toutes les loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon eſprit à ces frivoles penſées, & jamais amour ne fut ni plus violent, ni plus malheureux que celui dont je me ſentis poſſedé à ces fatales idées; car enfin, j'avois beau me figurer que cette

fille étoit ma femme, je voyois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'état où elle étoit engagée, & je me trouvai d'autant plus malheureux, que je l'aimois sans espérance.

Combien de fois me repentis-je de la complaisance qui m'avoit fait consentir à son engagement! Comme je n'avois jamais rien senti d'approchant de l'amour qui me possédoit alors, je connus bien que cet amour ne s'étoit jamais éteint dans mon cœur, & que si j'avois paru attaché à tant d'autres, ce n'avoit été que par amusement; mais l'heure étoit venue où je ne pouvois plus me tromper, & si j'avois eu mille vies, je les aurois données pour me trouver au point où j'avois été autrefois avec elle, quand mon amour n'étoit combattu que par je ne sai quelle bienséance.

Cet amour fut si violent, que j'en perdis le sommeil & le repos. Je passai toutes les nuits à écrire des Lettres, que je brûlois le matin, n'osant lui apprendre l'état où je me trouvois, ni lui rien envoyer de ce que j'avois écrit. Je me résolus pourtant de ne lui pas laisser ignorer ce que je souffrois, & j'allai lui rendre visite à ce dessein. Dès que j'entendis le ton de sa voix, je sentis redoubler la violence de mon amour, & je fus si saisi, que je ne pûs lui dire un seul mot. Elle me parloit sans me voir & sans

que je la visse, mais elle ne laissa pas de s'appercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à ses genoux, je la conjurois de m'écouter sans me haïr. Alors, je lui découvris la violence de mon amour, la priant, par toutes les raisons que je pouvois lui alléguer, de ne pas me refuser au moins sa compassion dans le triste état où je me trouvois. Elle m'écouta, sans m'interrompre que par ses soupirs; & après que j'eus cessé de parler, j'entendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine pouvoit-elle prononcer une parole. Je lui demandai ce qui la touchoit, & enfin me répondant, malgré ses larmes, elle me dit, qu'elle étoit honteuse d'être encore sensible à la douceur qu'elle avoit ressentie, en apprenant que je l'aimois; qu'il étoit vrai que depuis le moment que nous avions commencé à nous aimer, jusqu'à celui où elle me parloit, elle n'avoit jamais cessé d'être la même pour moi; que ni l'absence, ni les devoirs de sa profession, n'avoient pû la distraire de mon image; qu'elle avoit ressenti des chagrins inconcevables toutes les fois qu'elle m'avoit vû engagé en d'autres amours, & qu'enfin, elle vouloit bien me dire qu'elle m'aimoit encore plus que je ne l'aimois.

Je ne crois pas avoir de ma vie senti plus de joie que m'en donna un aveu si tendre.

& si touchant ; mais cette joie fut bien-tôt troublée par l'idée affreuse de la situation où elle étoit, & par les obstacles éternels qui s'opposoient à notre bonheur. Hé quoi ! lui dis-je, puisque nous n'avons point cessé de nous aimer, pourquoi nous sommes-nous mis dans l'impossibilité de vivre ensemble, & de vivre uniquement l'un pour l'autre ? N'y a-t'il plus d'espérance ? Ah ! si vous le vouliez, il n'y a aucuns liens que nous ne puissions rompre.

Elle m'interrompit pour blâmer ces vaines idées, & pour me conjurer de ne lui pas faire même envisager que je fusse capable de nourrir une si frivole espérance. Elle me conjura de faire un sacrifice au Seigneur d'une passion qui ne pouvoit plus lui être agréable, m'assurant qu'elle n'avoit passé aucun jour sans offrir à Dieu tout ce que son amour lui faisoit souffrir, en expiation de ses péchés & des miens ; mais qu'elle croyoit que la fin de sa vie approchoit, & qu'elle avoit un secret pressentiment que Dieu vouloit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublerent en lui entendant parler de sa mort, & je la priai, si elle avoit du pouvoir auprès de Dieu, d'obtenir qu'au moins, puisque je n'avois pû vivre avec elle, je pusse ne lui pas survivre. Cette conversation dura long-temps, & ce fut la derniere que j'eus avec elle. Dès qu'elle

qu'elle m'eut quitté, la fiévre la prit, quoiqu'elle n'eût auparavant aucun ſigne de maladie, & le preſſentiment qu'elle avoit eu de ſa mort, ne ſe trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pûs pour la voir encore une fois, & priai ſouvent une Religieuſe, ſon amie, de lui parler de moi; mais elle la conjura de la laiſſer m'oublier avec tout le reſte du monde, pour ne penſer qu'à Dieu ſeul; & après lui avoir recommandé de me dire qu'elle mouroit dans les ſentimens où elle avoit vécu à mon égard, elle ne dit plus rien qui eût rapport à moi, excepté quand il s'agiſſoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites; car alors, elle ne pouvoit s'empêcher de demander à Dieu les mêmes faveurs pour moi; & je crois que je ne dois qu'à ſes priéres, la grace d'avoir vécu aſſez longtemps, pour reconnoître & pour déplorer les égaremens d'une vie auſſi inutile que celle dont je décris les aventures.

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuſe. Elle mourut dans le temps que l'amour que j'avois pour elle étoit monté à ſon dernier excès; & ſi elle avoit encore vécu, je crois qu'il n'y auroit point eu d'extrémités où je n'euſſe été capable de me porter, pour unir ma deſtinée avec la ſienne.

Quand elle fut morte, je ne me sentis occupé que du desir de suivre les conseils qu'elle m'avoit donnés. J'appris mon retour à mon frere, en lui apprenant la mort de cette sainte fille, & je lui témoignai la passion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois mené jusques-là. J'étois plein des meilleurs desirs du monde: mais la suite de ma vie va faire voir des aventures non moins bizarres que celles que j'ai décrites jusqu'ici. On aura, je crois, d'autant plus de plaisir à les apprendre, qu'avec l'histoire de mes folies, on trouvera celle des principaux événémens du temps où j'ai vécu, & ausquels j'ai eu assez de part, pour en pouvoir parler, sans faire tort à personne; car c'est la précaution que je prendrai toujours.

Fin du Tome premier.